

DAVID BOZZINI, MARION FRESIA,
OLIVIA KILLIAS, ANNE LAVANCHY (ÉD.)

ENGAGEMENTS

Penser la responsabilité de l'anthropologue
avec Ellen Hertz

ETHNOGRAPHIES

ENGAGEMENTS

PENSER LA RESPONSABILITÉ DE L'ANTHROPOLOGUE
AVEC ELLEN HERTZ

COLLECTION « ETHNOGRAPHIES »

Dans le prolongement des « Recherches et travaux de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel », la collection « Ethnographies » rassemble aujourd'hui les thèses de doctorat, essais et ouvrages thématiques de chercheuses et chercheurs issus de l'anthropologie et d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. Elle se focalise sur les recherches qui fondent leur analyse des processus socioculturels sur des enquêtes qualitatives de longue durée en privilégiant l'observation-participante (ou l'immersion), le décentrement et la réflexivité. La collection entend dynamiser et faire rayonner la démarche ethnographique en l'envisageant au-delà du seul cadre de l'anthropologie et en soulignant sa pertinence pour de multiples disciplines. De par son format et son style, « Ethnographies » s'adresse à un large public (acteurs du monde académique mais aussi praticiens et professionnels des différents champs étudiés), soucieux de réfléchir à la complexité culturelle et sociale.

La collection est dirigée par Hervé Munz et encadrée par un comité scientifique représentant le monde romand de l'anthropologie et des sciences humaines et sociales, composé de Pierre Centlivres, de Jérémie Forney, de Marion Fresia, de Christian Ghasarian et d'Ellen Hertz.

DAVID BOZZINI, MARION FRESIA, OLIVIA KILLIAS, ANNE LAVANCHY (ÉD.)

ENGAGEMENTS

PENSER LA RESPONSABILITÉ DE L'ANTHROPOLOGUE
AVEC ELLEN HERTZ

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2024
Rue du Tertre 10
2000 Neuchâtel
Suisse

www.aphil.ch

Alphil Diffusion
commande@aphil.ch

DOI: 10.33055/ALPHIL.00594

ISBN: 978-2-88930-610-7

ISBN PDF: 978-2-88930-611-4

ISBN EPUB: 978-2-88930-612-1

Cet ouvrage a été publié avec le soutien :

– de la Faculté des lettres et sciences humaines
de l'Université de Neuchâtel;



– du Fonds Gold Open Access de l'Université
de Neuchâtel;

– de la Société des amis du Musée d'ethnographie
de Neuchâtel (SAMEN);

– de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel;



– du décanat de la Faculté des lettres et sciences humaines
de l'Université de Neuchâtel;

– du Département des sciences sociales de l'Université
de Fribourg.



Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Illustration de couverture: Grégoire Mayor.

Remerciements

En tant qu'éditrices et éditeur, nous avons sollicité des contributions touchant à différents champs d'engagement en anthropologie, et dix-sept personnes ont finalement contribué à l'écriture de textes pour ces «mélanges». Nous les remercions très sincèrement pour leur investissement dans ce projet. Nous avons toutes et tous dû composer avec une certaine tension, inhérente à ce type de publication, entre l'hommage académique, la contribution scientifique et le témoignage plus personnel. Tel qu'abordé dans les textes qui suivent, partiellement hybrides, le thème de l'engagement permet précisément de penser simultanément différents types d'investissement – quotidien, personnel, politique ou académique.

Étant donné les nombreux liens qu'Ellen Hertz a tissés au cours de sa trajectoire, la liste des personnes ayant participé à cette aventure éditoriale reste partielle, et la nécessité de faire des choix s'accompagne aussi de regrets. Bien d'autres collègues auraient voulu contribuer, certain·e·s n'ont finalement pas pu, pris·e·s dans leurs multiples engagements. Toutefois, toutes ces personnes ont nourri notre réflexion, et nous aimerions remercier celles et ceux qui nous ont inspiré·e·s, qui ont réfléchi avec nous et qui nous ont encouragé·e·s au fil des trois dernières années, notamment Baptiste Aubert, Nolwenn Bühler, Janine Dahinden, Annuska Derks, Jérémie Forney, Anahy Gajardo, Madlen Kobi, Grégoire Mayor, Alain Müller, Laura Nader, Céline Pernet, Alice Sala, Wiebke Wiesigel, Nicolas Yazgi.

À Alphil, nous remercions Alain Cortat pour avoir accepté ce projet de publication, et pour sa confiance durant le processus éditorial; Hervé Munz, pour son enthousiasme et sa relecture très généreuse de différentes parties de l'ouvrage; Sandra Lena, pour sa patience et pour son excellent travail éditorial.

Nous remercions également Grégoire Mayor pour la photo de couverture.

Cet ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien financier de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, du Décanat de la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, de la Commission de publication de la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, du fonds Gold Open Access de l'Université de Neuchâtel ainsi que de l'Université de Fribourg et de la SAMEN.

Nous aimerions enfin exprimer notre profonde gratitude envers Ellen Hertz, dont les engagements pluriels ont réellement apporté un nouvel éclairage sur la question de notre responsabilité en tant qu'anthropologues. Cet ouvrage lui est dédié.

Mars 2024

David Bozzini, Marion Fresia, Olivia Killias et Anne Lavanchy

**Anne Lavanchy, Olivia Killias,
Marion Fresia et David Bozzini**

L'art de l'engagement¹

Qu'est-ce que l'engagement en anthropologie? Comment, dans un monde perçu comme étant en crise et au bord de l'effondrement, s'engage-t-on aujourd'hui? En s'appuyant sur le parcours de notre collègue, mentore et amie Ellen Hertz, dont la posture engagée constitue le pivot de sa carrière et de son énergie, cet ouvrage souhaite contribuer à renouveler la réflexion sur ces questions.

Pendant longtemps, l'engagement a été principalement conçu comme le positionnement citoyen d'un·e anthropologue face à des enjeux sociaux, politiques et économiques, répondant à une volonté de «*rendre l'anthropologie pertinente et utile*» au-delà du monde académique (Kirsch, 2018: 1, notre traduction). Inspiré·e·s par Ellen et ce qu'elle représente pour nous, nous proposons, dans cet ouvrage, d'explorer l'engagement sur un horizon élargi de registres. Elle nous montre en effet l'intérêt de penser l'engagement non seulement comme un souci de sortir du huis clos académique, mais aussi comme une responsabilité quotidienne, portée au sein même des structures académiques. Ellen Hertz s'est engagée au

¹ Nous remercions Hélène Martin et Hervé Munz pour leur relecture attentive de cette introduction et pour leurs conseils avisés.

sens classique du terme, par ses choix de sujets de recherche – toujours liés à la volonté de décrypter de l’intérieur le fonctionnement des mécanismes de pouvoir – et son souci de partager ses analyses auprès de publics variés en faisant par exemple dialoguer arts et sciences. Mais sa trajectoire est aussi faite de multiples autres engagements *a priori* plus « ordinaires » – pédagogiques, diplomatiques, relationnels et amicaux; de mentoring et d’encadrement; au sein de sa faculté et au-delà. Ces engagements plus discrets ont joué un rôle crucial dans la formation de plusieurs générations d’anthropologues, notamment à travers l’impulsion qu’Ellen a pu donner à de nouvelles approches pédagogiques ou à la promotion de nouvelles filières académiques. Moins présentes dans la littérature scientifique, ces formes d’engagements quotidiens, qui contribuent à transformer de l’intérieur les hautes écoles et les rapports de pouvoir qui les façonnent, nous semblent essentielles à thématiser pour élargir la réflexion sur l’engagement, trop souvent réduit à un mouvement à sens unique allant de la recherche académique vers la cité. La trajectoire d’Ellen nous permet de penser l’engagement comme un « art » aux facettes multiples, qui se déploie en dehors mais aussi au cœur même de l’université, tant par le biais de positions prestigieuses d’autorité et d’expertise qu’elle a été amenée à occuper, que dans des activités académiques et administratives ordinaires, peu visibles voire ingrates. Un art qui, pour Ellen, repose sur l’indignation, l’agacement et la confrontation aux autres, mais également sur l’humour, l’ironie, le décalage, la légèreté et l’amitié, et qui suppose une disponibilité « totale » où les frontières entre sphères professionnelles, privées, politiques et intellectuelles deviennent plus que jamais poreuses.

Les contributions rassemblées dans cet ouvrage évoquent chacune à leur manière cet art de l’engagement, et explorent plusieurs dimensions de la compréhension élargie que nous en avons². Ce souci

² Si la formule *engaged anthropology* désigne une pratique engagée de la recherche bien connue, et à laquelle nous allons nous référer à maintes reprises, dans les textes anglais de cet ouvrage, les auteur-e-s utilisent à la fois les termes *engagement* et *commitment*. Le terme de *commitment* permet en effet de traduire le souci d’un engagement basé sur le principe d’une « compromission » active – *to commit to a cause*, s’engager pour une cause – qui recouvre de multiples domaines y compris, mais ne se limitant pas à, la recherche scientifique.

d'élargissement se reflète aussi dans la diversité des formes prises par les contributions, entre articles scientifiques classiques et adresses plus personnalisées. Dans ce qui suit, nous nous sommes appuyé·e·s sur ces précieuses contributions pour faire ressortir plus en détail en quoi la trajectoire d'Ellen Hertz nous permet de nourrir la réflexion sur l'engagement en anthropologie. Après avoir exploré la pluralité de ses engagements par et dans les lieux de pouvoir, au sein et en dehors des arènes académiques, nous évoquerons les contradictions, les limites et les coûts de l'engagement multiple. Pour finir, nous présenterons plus en détail le contenu des contributions qui permettent de penser l'engagement en anthropologie de manière transversale, comme un positionnement actif à la fois public et politique, institutionnel, pédagogique et relationnel.

S'engager auprès des subalternes : les formes classiques de l'engagement en anthropologie

La question de l'engagement n'est pas chose nouvelle en anthropologie : tout au long de l'histoire de la discipline, des chercheur·e·s se sont engagé·e·s auprès des populations subalternisées et marginalisées avec lesquelles ils et elles travaillaient, notamment en intervenant dans des débats publics les concernant, ou en participant à des formes de défense d'intérêt ou d'activisme (Hymes, 1969 ; Kirsch, 2018 ; Lassiter, 2005 ; Low et Merry, 2010). Ainsi, aux États-Unis, Henri Lewis Morgan, considéré souvent comme l'un des premiers anthropologues, indigné par le traitement réservé aux sociétés amérindiennes qu'il étudiait, chercha à mettre son expertise juridique au service de la lutte contre l'expropriation systématique qui les visait (Nader, 1972 : 285). Durant les années 1930, toujours aux États-Unis, l'anthropologie matérialiste et critique contribua à révéler les effets catastrophiques des politiques gouvernementales sur les sociétés amérindiennes (Silverman, 2007, citée dans Low et Merry, 2010 : 205). Dans le même contexte, Franz Boas, puis plus tard Ruth Benedict et Margaret Mead, ont contribué à façonner l'engagement des anthropologues en faisant de nombreuses interventions dans la cité, notamment sur la question du racisme ou du sexisme (Reeves Sanday, 2012). On pensera

également aux engagements d'Eric Wolf dans les mouvements antiracistes des villes dans lesquelles il enseigna (Hantman, 2023). En Europe, l'École de Manchester permit de penser la «situation coloniale» en Grande-Bretagne, alors qu'en France, Marcel Mauss produisit avec son *Essai sur le don* une critique des présupposés de l'économie libérale, l'amenant à défendre un système redistributif de sécurité sociale et de solidarité internationale (Mallard, 2020).

L'engagement anthropologique est souvent façonné par le terrain ethnographique qui implique des relations proches entre l'anthropologue et les personnes participant à sa recherche. En prenant part, aussi partiellement et imparfaitement que ce soit, à la vie locale, l'anthropologue se rend témoin des aspirations et des difficultés rencontrées par ses interlocuteurs et interlocutrices sur le terrain. Comme Hymes le soulignait déjà en 1969, faire de l'anthropologie, c'est immanquablement rendre compte des espoirs et des désespoirs des individus avec qui les anthropologues mènent leurs recherches, et (dés)espérer avec eux. Ainsi, les expériences des anthropologues engendrent souvent des «*sentiments difficiles d'indignation, d'impuissance ou de fatalisme*» (Hertz et Schulz, 2020 : 124, notre traduction), et une redéfinition de ce que sont nos «terrains», espaces complexes définis non par des bornes géographiques mais par des relations affectives et émotionnelles (Sepúlveda et al., 2022). La démarche ethnographique est intrinsèquement liée à notre capacité à être affecté·e parfois, et même souvent, malgré nous. L'engagement de l'anthropologue peut donc être entendu comme une réponse face aux conditions de vie, aux injustices patentes ou plus implicites, à l'exercice d'un pouvoir sans concession, à la violence ou à l'insécurité contextuelle ou structurelle observée lors de ses recherches. À la partialité de nos savoirs construits sur le terrain s'ajoutent les inévitables limitations de notre capacité à réagir et à affecter le monde en retour (Hardt, 2015). Les manières d'agir sont innombrables, elles dépendent d'abord de ce qui peut nous toucher et de notre habileté, comme de notre volonté, à y répondre. Ainsi, pour Larsen et al. (2022 : 12, notre traduction), la question «*n'est pas de savoir s'il faut s'engager ou non, mais plutôt auprès de qui, dans quelles conditions et avec quelles implications*».

La posture engagée de l'anthropologue ne reste que marginalement encouragée ou reconnue par les institutions universitaires, et lorsqu'elle l'est, c'est un acquis précaire. Elle est régulièrement renvoyée à sa supposée contradiction intrinsèque avec la nécessité de respecter des canons d'objectivité scientifique (Hale, 2006: 101). Ellen Hertz a toujours tourné le dos à cette forme de suspicion à l'égard de l'engagement. En effet, la critique adressée à l'anthropologie engagée porte en elle une illusion d'objectivité et de neutralité qui perpétue une idéologie positiviste du savoir scientifique (Scholte, cité dans Hymes, 1969: 434). Cette critique méconnaît le fait que toute recherche est située, comme l'ont fait remarquer les théoriciennes féministes depuis plusieurs décennies déjà (Haraway, 1988). *A contrario*, ne pas prendre position, voire refuser de le faire, est aussi une forme de positionnement tendant à favoriser des formes de *statu quo*. En laissant supposer que la « vraie » science est « neutre », cette idéologie contribue largement à reproduire des hiérarchies sociales basées sur des privilèges, en invisibilisant le fait que la tour d'ivoire académique est résolument blanche, et peuplée en majorité d'hommes cisgenres hétérosexuels provenant d'une classe sociale aisée.

Si certain·e·s argumentent que l'engagement est désormais largement considéré comme « *un bien commun incontestable* » (Candea et al., 2015, notre traduction), le contexte dans lequel nous terminons cet ouvrage prouve qu'une pratique engagée de la recherche reste suspecte – et peut faire l'objet de sanctions dès qu'elle est considérée « trop critique ». Ce type de jugement taxe généralement la recherche engagée d'une forme de militantisme. Il est pourtant indispensable, comme le proposent Larsen et al. (2022), de sortir de l'impasse qui consiste à considérer « activisme » et « scientisme » dans une opposition irréductible. Il s'agit en revanche de favoriser des postures réflexives qui objectivent et problématisent les potentiels biais, mais aussi les vulnérabilités, les tensions et les contradictions que les engagements des chercheur·e·s peuvent engendrer (Kirsch, 2018; voir aussi Fassin, 2013; Hertz et Schulz, 2020). Rappelons pour finir que cette distinction entre « scientisme » et « activisme », très répandue dans le contexte européen dans lequel nous écrivons, tend à invisibiliser et à délégitimer ce qui se passe ailleurs, notamment en Asie du Sud-Est

ou en Amérique « latine », où la question de l'engagement est peu thématifiée en tant que telle car considérée comme consubstantielle à la réflexion scientifique, elle-même appréhendée comme une praxis politique (Colin et Quiroz, 2023 ; voir aussi Castillo, 2015).

Le *studying up* comme forme d'engagement

Si l'engagement en anthropologie a souvent été pensé en lien avec des recherches menées auprès de populations subalternes, la question d'une anthropologie engagée s'est renouvelée depuis les années 1970 par l'appel de Laura Nader (1972) à s'intéresser aux sphères du pouvoir. Le *studying up* nadérien propose de reconsidérer l'exercice du pouvoir dans une perspective relationnelle afin de fournir un nouvel éclairage sur les injustices qu'il fait naître. L'idée d'aller « en haut », alors que les objets (et les populations) d'étude de prédilection des anthropologues se trouvaient « en bas » de l'échelle sociale, politique et économique, s'est révélée féconde. Elle a favorisé l'ouverture de nouveaux terrains qui contribuent à rendre compte des dynamiques sociales et des rapports de pouvoir de manière plus complète et plus complexe. Sur ce fondement et dans la lignée de Lipsky qui s'intéresse aux processus bureaucratiques (1980), de nouveaux champs de recherche sont apparus, comme par exemple l'anthropologie des élites politiques, juridiques et économiques, ou celle encore qui analyse les interactions aux guichets des administrations, la vie sociale au sein des organisations internationales ou encore au sein des multinationales.

Prolongeant les travaux de Nader, Ellen Hertz, qui a été son étudiante, a défendu l'importance épistémologique et politique de considérer à la fois les sphères dans lesquelles les décisions sont prises et les différentes manières dont le pouvoir se déploie. Dans le cadre de son activité scientifique, ses intérêts et engagements se sont donc moins portés sur l'étude et la défense des subalternes que sur une volonté de saisir les mécanismes de domination qui produisent en amont diverses formes d'inégalités. Ce choix d'étudier « en haut » a certainement été facilité par son statut de professeure et l'habitus bourgeois et cosmopolite de son milieu familial qui la rapproche de celles et ceux

qui œuvrent dans les hautes sphères, favorisant du même coup l'accès à des terrains ethnographiques lui permettant d'observer et d'analyser les mécanismes du pouvoir.

Tout au long de sa carrière, Ellen Hertz a développé une réflexion sur le pouvoir en mettant surtout en avant les routines bureaucratiques et les pratiques les plus ordinaires qui président à son exercice. Avec d'autres collègues, elle a, par exemple, analysé les pratiques administratives quotidiennes des agents de l'État dans le domaine de l'assurance chômage (Valli, Martin et Hertz, 2004). L'étude révèle qu'au-delà du cadre légal, ceux-ci ont recours à toute une série de normes implicites qui guident leur décision d'aider ou de sanctionner les chômeurs et chômeuses. Ces principes répondent non seulement à une logique de contrôle socio-économique mais aussi à ce que les auteur-e-s appellent une « *économie émotionnelle* », où le « *feeling* » occupe une place de premier rang. Dans le même esprit, Ellen Hertz (2004) s'est également penchée sur les savoirs ordinaires à l'œuvre dans le travail des juges de district qui pratiquent, selon leurs propres termes, une « *justice de proximité* » : attachée, là aussi, à analyser l'exercice du pouvoir dans ses manifestations les plus banales, elle montre comment leur pouvoir s'exerce avant tout dans leur manière de déterminer si une affaire portée à leur attention relève d'une recherche d'entente entre les deux parties ou si au contraire elle nécessite le travail du tribunal de district.

Dans ses remarques sur le pouvoir des personnes à la tête des décanats de faculté, Ellen Hertz (2010) se focalise sur l'influence qu'ils et elles ont dans la transmission hiérarchique ascendante comme descendante des informations qui passent par la voie de service. L'exercice du pouvoir y est à nouveau examiné à travers le détail de son fonctionnement quotidien, qu'il s'agisse d'une note ajoutée à un courrier ou du travail de condensation des informations à transmettre ; elle analyse l'importance de ces gestes « ordinaires » : pour qu'une organisation hiérarchique fonctionne sans trop de heurts, le doyen ou la doyenne doit à tout moment maintenir sa crédibilité et sa légitimité à sélectionner, à filtrer, à traduire et à simplifier les procédures qui passent par son bureau. Dans cette perspective, Ellen Hertz remarque

que le bien-fondé d'une procédure découle autant des directives légales que de la capacité de certaines personnes-clés à rendre leurs actes et leurs décisions crédibles. Ainsi, l'exercice du pouvoir ne repose pas uniquement sur un privilège octroyé par une position institutionnelle, mais aussi sur des pratiques extralégales quotidiennes.

L'intérêt ethnographique d'Ellen Hertz pour le pouvoir se manifeste également dans son étude sur la construction du compromis au sein du Bureau international du travail (2014). Elle se penche ici sur le *soft power* exercé par les organisations internationales, qu'elle décrit avant tout comme relevant d'un pouvoir «sémantique» de mise en ordre du monde. Elle y remarque – avec cette distance amusée qui la caractérise si bien – que la grandeur des principes définis par l'institution est proportionnellement inverse à sa capacité d'avoir un impact réel sur le terrain. Elle s'intéresse en particulier à la production et aux usages des multiples documents et recommandations émis par l'organisation. Leur force est leur niveau de généralité qui permet à la fois de produire du consensus entre les États membres, mais surtout de maintenir la réputation de l'organisation d'être «au-dessus» des États.

Enfin, dans un commentaire plus récent d'une série d'articles publiés dans un numéro spécial de *Critique of Anthropology*, Ellen Hertz (2021) esquisse quelques réflexions théoriques sur le pouvoir qu'elle considère alors comme la production d'un réseau hétérogène d'acteurs humains et non humains au sens de la théorie de l'acteur-réseau : «*Le pouvoir, en somme, n'est rien d'autre qu'un réseau matériel et sémantique*» (2021 : 322, notre traduction). La perspective est séduisante au premier abord, mais l'une de ses conséquences vient hanter l'anthropologue préoccupée par la justice sociale : qui ou quoi dans cette situation réticulaire peut être tenu responsable ? S'inspirant de Law (1996), Ellen Hertz situe la responsabilité dans le difficile mais incontournable travail d'arbitrage que les humains doivent exercer dans des situations toujours composées de plusieurs logiques qui s'opposent au moins partiellement. «*C'est ce qu'est au final l'exercice de la responsabilité dans les limites des réseaux qui constituent le pouvoir*» (Hertz, 2021 : 325, notre traduction).

Si les arbitrages permettent de situer les responsabilités dans des réseaux complexes et distribués, ils révèlent également les tensions et les contradictions, mais surtout la multitude de rationalités qui s'imposent à l'arbitre et qui peuvent expliquer les « *incohérences et les sordides compromis* » (Hertz, 2021 : 325). Cherchant toujours à prendre les partenaires de recherche au sérieux, la critique qu'Ellen Hertz fait du pouvoir se veut toujours « compréhensive » (Lavigne Delville et Fresia, 2018), « située » (Franceschi et al., 2023), et empiriquement ancrée, et non pas dénonciatrice et surplombante. Il s'agit, à partir du point de vue spécifique de l'anthropologie, de rendre compte de manière fine des cadres d'action et de contrainte des acteurs et actrices, de décrire non seulement sur quoi repose leur autorité ou leur légitimité, mais aussi de rendre compte des dilemmes et des négociations continues dans lesquels ils et elles sont pris-es. Cette visée compréhensive se lit aussi dans les choix d'écriture et les prises de parole publiques d'Ellen Hertz, en particulier dans son refus d'adopter une forme d'anthropologie savante où la théorisation à la limite de l'intelligibilité l'emporterait sur la description fine des enjeux concrets (voir Hertz, 2016 ; Hertz et Nader, 2005).

Comme l'avance Julia Eckert (ce volume), l'intérêt qu'Ellen Hertz porte au fonctionnement du pouvoir découle d'un engagement pour une recherche marquée par sa pertinence politique : au-delà d'un accroissement du « savoir », il s'agit de produire des connaissances qui dévoilent les inégalités qui façonnent le monde, les conditions de leur émergence et de leur reproduction. En choisissant de faire du *studying up*, Ellen pratique une anthropologie soucieuse non seulement de décrypter les mécanismes du pouvoir mais aussi de lutter concrètement contre les injustices et les inégalités qui en découlent (voir aussi Ortner, 2019). C'est ainsi qu'il convient de lire sa critique de la responsabilité sociale des entreprises (Schulz et al., 2020) et son engagement pour soutenir l'initiative populaire « Pour des entreprises responsables » (voir Schulz et Lindt, ce volume).

Humilité, responsabilité et réflexivité : une éthique féministe de l'engagement

Parallèlement à sa volonté de promouvoir l'anthropologie dans des débats publics et sociétaux, Ellen Hertz a toujours insisté sur l'importance d'adopter une certaine humilité quant aux limites de la recherche, déclarant à maintes reprises que l'anthropologie ne sauvera pas le monde. Loin d'être défaitiste, cette affirmation tant sérieuse qu'humoristique est aussi une incitation à développer des démarches interdisciplinaires dans une visée à la fois transversale et multiscalaire. Elle constitue un plaidoyer pour promouvoir l'expertise anthropologique en tant que regard particulier, qui se partage dans la confrontation et le dialogue, au-delà des frontières disciplinaires. Si l'importance de la discipline est ainsi relativisée, il n'en reste pas moins qu'à l'instar des autres sciences humaines et sociales, l'anthropologie doit revendiquer sa pertinence et son utilité liées à la manière dont elle peut mettre en perspective des problèmes apparemment insolubles en renvoyant aux manières de les concevoir, ou de les invisibiliser.

L'humilité et la dérision sont aussi des manières de reconnaître que tant l'anthropologie que les anthropologues ne sont pas situé·e·s en dehors des logiques sociales et des rapports de pouvoir qu'ils et elles étudient. Dans une perspective intersectionnelle qu'elle a contribué à introduire dans les milieux académiques suisses, Ellen Hertz interroge aussi la complexité des articulations des questions de genre et de statut qui se jouent dans la production du savoir.

Dans cette perspective, le présent ouvrage se propose d'approfondir une forme d'engagement défini comme un souci de se positionner et d'assumer les responsabilités de ses postures. Ce souci, résolument ancré dans les épistémologies féministes, imprègne une autre publication à plusieurs mains d'Ellen Hertz et ses collègues (Schulze, Bühler et Hertz, 2022). Les autrices nous y rappellent que la production de savoir a toujours un prix et qu'elle ne peut se réaliser indépendamment des rapports de force qui la constituent et qui se manifestent à travers elle. Il ne s'agit pas dès lors de viser une impossible exhaustivité des

savoirs, mais au contraire de « faire avec » en assumant « le caractère non innocent des représentations produites » par les chercheur·e·s. Rappelons à ce sujet que nos engagements sont en effet toujours contraints par des politiques (y compris celles de la recherche), qui déterminent ce qui constitue un « problème social » (Cefai, 1996). Ainsi, il n'est pas aisé de faire circuler un discours engagé sur ce qui n'est pas perçu comme problématique. Le « contraignement » est d'autant plus marqué pour les chercheur·e·s en situation de précarité, pour qui la possibilité même de faire de la recherche dépend de la capacité à convaincre de la présence d'un « problème social ». Cependant le contraignement s'étend aussi, peut-être même de manière croissante actuellement, aux chercheur·e·s en poste, dont les postures engagées³ peuvent aussi susciter soupçon administratif, ingérence et même sanctions concrètes.

Au-delà de cette indispensable réflexivité sur les rapports de pouvoir qui façonnent nos engagements, Ellen Hertz et ses collègues soulignent l'importance d'une démarche féministe qui endosse la responsabilité d'analyses toujours situées et en perpétuel devenir. Plus généralement, les autrices nous invitent, notamment dans le sillage d'Haraway, à développer une forme de « response-abilité », c'est-à-dire une habilité à répondre à des enjeux qui dépassent le seul domaine de la recherche, par exemple dans les domaines de l'enseignement, de la promotion de la relève ou de la politique scientifique. C'est dans cette perspective que nous consacrons la section suivante à ces formes d'engagement, qui se déploient au sein et non pas en dehors des structures académiques, et qui méritent d'être plus valorisées.

³ Au moment où nous écrivons ces lignes, les attaques médiatiques et institutionnelles contre des épistémologies situées, notamment féministes, antiracistes, postcoloniales ou décoloniales, sont en recrudescence.

Ramener l'engagement à l'université : transformer les structures

Engagements pédagogiques

À l'occasion d'un reportage de la RTS sur cette anthropologue « *qui se démultiplie à Neuchâtel* », l'une de ses étudiantes déclarait : « *C'est la seule prof qui apprend nos noms... on n'est pas juste des élèves* » (RTS, 2014). Cette remarque souligne le sérieux et le respect avec lequel Ellen Hertz considère les personnes qui suivent ses cours et, de façon plus générale, l'attention qu'elle porte à l'enseignement et à la transmission comme axes centraux du travail professoral. S'engager avec la pensée – tantôt hésitante et labyrinthique, tantôt tranchée et militante – de ses étudiant·e·s, la rejoindre et l'accompagner a toujours été au cœur de ses préoccupations. Elle se démarque ainsi des canons habituels selon lesquels « l'excellence académique » est mesurée par une métrique qui n'accorde que très peu d'importance à l'engagement pédagogique.

En rupture avec le modèle du cours *ex cathedra*, Ellen Hertz a continuellement renouvelé ses méthodes d'enseignement, en développant diverses formes d'innovations pédagogiques visant à susciter la participation des étudiant·e·s, le débat et la réflexion personnelle – y compris dans les cours à gros effectifs en amphithéâtre. Son cours d'introduction à l'ethnologie a connu de ce point de vue un grand succès, même si – ou justement parce que – il est réputé déstabiliser les personnes habituées à un mode d'apprentissage plus scolaire.

Interactifs, les enseignements d'Ellen Hertz permettent des confrontations et des résonances avec le terrain. Pour elle, la question du terrain ne se cantonne pas simplement à un cours de méthode, elle est au cœur de la démarche pédagogique qui entend ancrer empiriquement les savoirs dans les expériences multiples des étudiant·e·s. Exigeant et impliquant un encadrement et un investissement personnel important, ses cours supposent une confrontation au désordre du réel. C'est aussi dans une anthropologie « publique » que les personnes suivant les enseignements d'Ellen Hertz sont très vite plongées. Liant certains de ses cours à des projets de recherche, des mandats ou des collaborations,

par exemple avec des institutions cantonales ou communales, elle n'a eu de cesse de confronter ses étudiant·e·s au délicat exercice de restitution de leurs travaux auprès des autorités et des institutions mandantes et de leur apprendre à dialoguer avec une diversité de publics, le devoir de restitution jouant ici le rôle de catalyseur pédagogique d'une responsabilité intellectuelle et académique plus large.

Finalement, son engagement pédagogique se reflète aussi dans la volonté de cultiver une offre de cours diversifiée et sans cesse renouvelée. En sortant de sa zone de confort et en dépassant les frontières des spécialisations, Ellen Hertz a mis sur pied une offre de cours généraliste qu'elle valorise tout particulièrement. Tout comme pour sa pratique de la recherche où elle met en avant l'importance heuristique de cultiver la diversité, elle aura ainsi assuré des enseignements portant sur des thématiques très variées: l'anthropologie économique, l'anthropologie juridique, l'anthropologie des organisations, l'étude sociale des sciences, l'anthropologie des Chines contemporaines, l'anthropologie des processus de patrimonialisation, l'anthropologie visuelle ou encore des séminaires interdisciplinaires en innovation et économie territoriale. La constante en filigrane restant, pour tous ces domaines, son intérêt pour l'étude non seulement des sphères de pouvoir, des lieux de prise de décision, des rapports sociaux de domination, mais aussi des stratégies pour faire face aux effets de ces derniers.

Réformer la politique scientifique

Parallèlement à sa posture de chercheure et d'enseignante engagée, Ellen Hertz a contribué de manière décisive à instaurer plusieurs projets institutionnels novateurs, de même qu'elle a aussi réformé, pour les dynamiser, certaines responsabilités et tâches administratives. Son investissement s'est fait en faveur de la relève scientifique, de la mise en réseau des institutions et de la défense des spécificités de l'anthropologie en tant que science au service de la cité.

Il importe d'évoquer l'immense énergie qu'elle a investie dans la mise en place et la valorisation de nouvelles filières d'étude: après avoir été l'une des chevilles ouvrières de l'enseignement en études

genres à l'Université de Neuchâtel, elle a joué un rôle crucial dans le développement de l'anthropologie visuelle, de la filière interfacultaire en ethnologie-biologie, puis du master interdisciplinaire en conservation. Sans être spécialiste de ces deux derniers champs, elle a saisi l'importance pédagogique et scientifique ainsi que l'urgence politique à faire dialoguer entre elles les formations en sciences de la nature et en sciences sociales pour affronter les immenses défis posés par la crise écologique et les enjeux de justice environnementale que celle-ci engendre.

En ce qui concerne la relève, elle a jeté les bases, puis a élaboré, avec Heinz Käufeler, ce qui est devenu l'école doctorale suisse en anthropologie. Cette initiative a permis la mise en réseau de plusieurs générations de doctorant·e·s et leur a offert un accompagnement inédit en Suisse, en rassemblant les institutions académiques de formation, au-delà des frontières cantonales et linguistiques.

Durant son mandat de présidente de la Société suisse d'ethnologie, Ellen Hertz a encouragé la réflexion autour des enjeux éthiques de la discipline, par exemple en soutenant les travaux du GRED⁴ sur la dimension processuelle de l'éthique dans la recherche qualitative (Berthod et al., 2006), ainsi que la prise de position expliquant qu'une « charte éthique », normative et nécessairement réductrice, ne garantit pas une recherche éthique. Dans un même souci épistémologique et politique, elle a ouvert un espace institutionnel au sein duquel débattre des vulnérabilités vécues par les chercheur·e·s sur leurs terrains. Elle a activement soutenu la constitution du groupe *Risks in the Field* et participé aux modules d'école doctorale que celui-ci a organisés, ayant à cœur de démythifier l'idée du terrain « initiatique », boîte noire de la formation des anthropologues, et de faire face aux difficultés qui s'y manifestent comme aux dangers et aux abus auxquels il donne lieu. Enfin, elle s'est saisie de la question sensible du *Data Management Plan* en se distançant tant de la posture dogmatique de rejet, sous couvert d'une spécificité méthodologique de la discipline, que de l'acceptation acritique de nouvelles formes de gestion des données de la recherche.

⁴ Groupe de réflexion sur l'éthique et la déontologie, devenu une commission à part entière de la SSE en 2023.

En mobilisant ses collègues, elle a investi énergie et ressources dans la production d'analyses qui interrogent les enjeux spécifiques du DMP pour les sciences sociales inductives et qualitatives, tout comme ses potentiels apports en termes d'archivage et de documentation. Cette initiative a permis de développer des réflexions approfondies sur la transparence et la protection des données empiriques en anthropologie.

Au-delà de cet incessant engagement au niveau national, Ellen Hertz a aussi œuvré dans d'autres contextes. Elle s'est ainsi impliquée dans la direction collective du *Hong Kong Institute for the Humanities and Social Sciences*, où elle a enseigné et accompagné des étudiant-e-s, contribuant à former une relève de chercheur-e-s dans un contexte politique de plus en plus autoritaire. Ces quelques exemples illustrent des formes d'engagement qui s'exercent au-delà du travail de recherche, impliquant la constitution de divers réseaux visant à réfléchir collectivement à des problèmes auxquels se heurtent souvent les anthropologues.

Tensions autour de la multiplication des formes d'engagements

Dans la dernière partie de cette introduction, nous souhaitons souligner les paradoxes ainsi que les conséquences, parfois inattendues, que peuvent susciter des engagements multiples. Le parcours d'Ellen Hertz est fait de discordances, entre l'éclectisme et l'expertise, entre la promotion d'une réflexion qui se donne du temps et une certaine frénésie à ouvrir de nouveaux champs de réflexion, entre une volonté de distanciation par rapport aux rationalités institutionnelles et une prodigieuse capacité à s'y engager. Les nombreuses expériences que nous avons partagées avec elle nous conduisent à porter notre attention sur ces ambiguïtés. En tant qu'éditrices et éditeur, l'un de nos soucis a été d'éviter une dimension par trop « hagiographique » qui aurait tué les tensions plus structurelles qu'une trajectoire multi-engagée comme la sienne permet de révéler.

Parmi ces tensions, nous pouvons relever la dissonance inévitable entre ce pour quoi nous nous engageons et nos manières concrètes de

nous engager. Force est de noter que les personnes (à commencer par nous-mêmes) qui s'engagent pour une « *slow science* » sont souvent celles qui publient à un rythme effréné, cumulent simultanément plusieurs projets de recherche et acceptent d'endosser des responsabilités de type associatif ou de mentorat, en sus de leurs cahiers des charges. Comment concilier toutes ces formes possibles d'engagement, qui découlent des diverses facettes de notre activité, avec un souci de décélération? Tout en étant elle-même un bourreau du travail, Ellen Hertz a contribué à problématiser au sein de l'Assemblée de l'Université de Neuchâtel le *burn-out*, devenu si présent dans les institutions académiques et touchant les chercheur·e·s dès le début de leur trajectoire. Elle, qui n'avait de cesse de nous rappeler de ne pas tout sacrifier sur l'autel du travail, a une fois conseillé à l'une d'entre nous, abasourdie, de ne répondre aux messages électroniques qu'à partir de 22 heures afin de rester concentrée sur son travail d'écriture. Que faire de ce conseil, qui certes soulignait l'importance de l'autodiscipline dans un travail de recherche mais qui impliquait aussi un investissement nocturne?

Nous pouvons également relever certains des effets non intentionnels que peut produire la multiplication des formes et des espaces dans lesquels s'engager. L'un d'eux est de reproduire voire de renforcer les logiques « productivistes » et les multiples pressions qui pèsent de plus en plus sur le métier d'enseignant·e-chercheur·e – le risque étant que celui-ci ne doive plus seulement « performer » en matière de publications dans des revues prestigieuses, mais aussi faire preuve de sa capacité à s'engager et s'investir dans une diversité de domaines et d'arènes à la fois scientifiques et pédagogiques mais aussi politiques et publiques.

Il est aussi difficile d'ignorer les rapports de pouvoir que peuvent reproduire ces engagements multiples lorsqu'ils sont surinvestis et concentrés autour d'une personnalité bien spécifique. Ellen Hertz représente pour beaucoup une figure marquante de l'anthropologie et du féminisme en Suisse qui cumule de nombreuses qualités – habileté à l'autodérision, capacité de travail hors du commun et aisance conférée par un habitus de classe – pouvant être intimidantes. Pour ses doctorant·e·s et collègues, plus jeunes en particulier, le type de rôle modèle qu'elle incarne a été une source continue d'inspiration, mais

aussi un marqueur de hiérarchies nourrissant souvent un sentiment d'imposture (certes également partagé par la principale intéressée) tant la barre leur semblait placée haute. Plus généralement, sa trajectoire soulève la question de savoir comment valoriser une large palette d'engagements, sans reproduire la figure publique et surpersonnalisée de «l'intellectuel engagé», investi sur plusieurs fronts et cumulant souvent plusieurs positions de pouvoir. Cette figure reste encore aujourd'hui largement basée sur une autorité de type charismatique, imprégnée de valeurs patriarcales: elle suppose une disponibilité totale pour le travail, la mise en avant d'accomplissements individuels plus que des collectifs, et rend difficile des formes d'implication plus mesurée qui cherchent à cultiver les équilibres entre engagements publics et privés, et à résister à l'accélération des rythmes de vie si caractéristique de la modernité tardive (Rosa, 2013).

Valoriser une pluralité d'engagements

Lors de sa dernière prise de parole en tant que présidente de la SSE, en novembre 2023, Ellen Hertz a rappelé qu'il n'y avait aucune raison d'être nostalgique du passé «féodal» qui caractérisait les universités suisses au début de sa carrière, ni aucune raison de se contenter du présent. Elle nous a enjointes de continuer à nous engager, notamment contre la néolibéralisation de l'université. Cet ouvrage a été conçu dans cet esprit, pour visibiliser la diversité des formes d'engagements quotidiens. Les onze contributions rassemblées s'inspirent toutes du travail d'Ellen Hertz mais aussi de la collaboration avec elle. Si, au début du projet, nous caressions l'idée, en tant qu'éditrices et éditeur, de distinguer des articles scientifiques de contributions plus personnelles, nous avons dérivé, avec les contributrices et les contributeurs, vers des textes partiellement hybrides. Comment vouloir faire dialoguer des formes variées d'engagements en reprenant des distinctions entre les engagements propres à la recherche et d'autres engagements soi-disant «auxiliaires», «secondaires» ou «privés»? Il résulte de ce processus des chapitres articulant de maintes manières témoignages, réflexions, analyses et anecdotes.

Les cinq premières contributions sont rédigées en anglais et les six dernières en français. Ce choix reflète la trajectoire d'Ellen Hertz, qui a aussi contribué, en tant qu'États-Unienne anglophone vivant et impliquée en Suisse (romande), à faire circuler des connaissances entre ces univers politiques et linguistiques. En plus de ses publications en anglais, Ellen Hertz a enseigné, donné des conférences et écrit en français, et siège dans le comité de rédaction de deux revues scientifiques francophones (*Nouvelles Questions Féministes* et *ethnographiques.org*). À un moment où la pression de l'anglais domine les politiques scientifiques en sciences sociales (Haver et Chollet, 2013), il nous paraît essentiel de refléter cet engagement plurilingue qui renvoie à une pluralité de perspectives. Notre choix a aussi été motivé par la conviction qu'il est nécessaire d'offrir des textes abordables à divers publics, reflétant ainsi les engagements multiples d'Ellen Hertz auprès d'actrices et d'acteurs non académiques.

Centrée sur la notion de *commitment*, et partant d'une littérature critique sur cette notion, **Julia Eckert** nous invite à réfléchir sur les conditions profondes et personnelles qui motivent et animent nos engagements. Cette contribution théorique nuance la dimension volontaire qu'on attribue généralement à l'engagement en signalant que les conditions qui les motivent nous dépassent toujours un peu. Si ces conditions nous laissent toutefois une certaine latitude quant aux choix et aux manières de répondre à une situation, l'autrice nous propose alors de considérer deux types de réponses en développant une distinction entre une forme d'engagement relationnelle et une forme d'engagement autoréférentielle.

Yvan Schulz et **Angela Lindt** traitent de la thématique de la responsabilité sociale des entreprises – un objet d'étude privilégié d'Ellen Hertz au cours des dernières années – dans une perspective critique sur la moralisation du capitalisme. En partant des travaux d'Ellen Hertz relatifs à ces questions, Schulz et Lindt montrent que l'étude de la responsabilité sociale des entreprises s'inscrit dans un projet intellectuel – et un engagement civique – plus large qui va au-delà de la simple recherche: il ne s'agit pas simplement de comprendre les rouages de la responsabilité sociale des entreprises, mais aussi de lutter

concrètement contre les inégalités qui en découlent. Revenant sur les engagements concrets d'Ellen Hertz sur ces questions, Schulz et Lindt réfléchissent aux enseignements que nous pouvons en tirer pour la pratique d'une anthropologie engagée.

Le chapitre de **Stefan Leins** s'articule également sur un objet d'étude central dans la carrière d'Ellen Hertz : la finance, un domaine de recherche anthropologique qu'elle a largement contribué à faire émerger avec son ethnographie de la Bourse de Shanghai (Hertz, 1998). En soulignant l'importance d'une anthropologie politique de la finance, l'auteur présente de quelles manières les anthropologues ont appréhendé les questions de pouvoir dans ce champ avant d'esquisser les pistes qu'une réflexion engagée sur ce thème pourrait poursuivre.

Dans un texte plus court, **Heinz Käufeler** prend le parti de plaider pour la reconnaissance d'un « tournant humoristique » en sciences sociales en abordant la découverte, aux côtés d'Ellen Hertz, de ce qu'il appelle « *hilarious anthropology* ». La science doit-elle être triste ? Comment pourrait-elle ne pas l'être, face à la condition humaine et en particulier dans un contexte aussi sombre que celui du début de la décennie 2020 ? En montrant l'importance de la légèreté et de l'humour, qui induisent une distance critique face à la noirceur du monde et à la condition humaine, l'auteur met en évidence la contribution d'Ellen Hertz dans la pratique d'une anthropologie hilarante, à l'encontre de discours savants prétentieux et pompeux (Hertz, 2016).

En partant d'une réflexion sur leur parcours de jeunes chercheuses travaillant sur la Chine dans le courant des années 1980, **Helen Siu** thématise les engagements qu'elle a partagés avec Ellen Hertz. Par leurs recherches et leur souci commun d'analyser le pouvoir étatique en Chine, et surtout à travers un engagement institutionnel dans le contexte du *Hong Kong Institute for the Humanities and Social Sciences*, elles ont toutes deux contribué, avec beaucoup d'autres, à former la relève scientifique dans un contexte politique de plus en plus contraignant marqué par le démantèlement des institutions à Hong Kong.

Pour ouvrir la partie des contributions rédigées en français, à travers l'histoire des relations entre l'institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel et le Musée d'ethnographie de la même

ville, **Marc-Olivier Gonseth** aborde l'engagement à la fois comme un processus complexe qui se développe dans le temps entre deux institutions très différentes, et un ensemble de relations et de liens personnels qui se tissent aussi bien de manière formelle qu'informelle.

L'article de **Marylène Lieber** et de **Florence Graezer Bideau** part de la question du *care* et de son éthique dans l'enseignement universitaire pour interroger l'engagement sous l'angle du féminisme. En mobilisant les exemples de l'institutionnalisation tant des études genre que des études sur la Chine en Suisse, deux domaines dans lesquels Ellen Hertz a joué un rôle important, les autrices montrent comment celle-ci a ouvert la voie vers de nouvelles pratiques, en s'engageant auprès des étudiantes dont elle a encadré la thèse ou qu'elle a suivies en mentorat.

Faisant écho à ces réflexions, **Hélène Martin**, dans une contribution où le personnel éclaire le général, revient sur l'engagement d'Ellen Hertz dans le comité de la revue *Nouvelles Questions Féministes*. Elle souligne la façon dont celle-ci a contribué à faire naître un espace de transgression permettant à ce collectif de faire science autrement – par le biais de relations d'amitié développées et entretenues dans le long terme, qui engendrent de la reconnaissance des singularités, voir des différends, dans la solidarité.

Le texte rédigé par **Thierry Wendling** réfléchit lui aussi à l'importance de l'amitié dans la carrière scientifique, cette sympathie affectueuse que le traitement analytique écrique: comment parler «en anthropologue» de cette relation si personnelle, en faire la description fine sans pour autant la dévoyer? Comment rendre compte de son évaluation subjective, et de son parcours sinueux? L'auteur reflète ses questionnements dans la forme que prend le texte, pour répondre à ses questions et penser l'amitié comme une forme d'engagement personnel.

La contribution, elle aussi très personnelle, de **Jean-Yves Pidoux** nous invite, à travers ce qu'il appelle une «esquisse d'ethnographie matrimoniale», à voir comment l'engagement articule la vie privée, familiale, associative et professionnelle. Il montre que nous nous engageons en vertu d'un système complexe de valeurs et de causes, et acquérons dès lors une multiplicité d'identités, à la fois autonomes et tissées par autrui.

L'envol final de notre ouvrage est donné par **Ola Söderström**. En thématissant la question de l'engagement à l'université, il réfléchit, pour sa part, à la façon dont le parcours d'Ellen Hertz a été celui d'une tisserande qui a effectué un incessant travail d'orchestration, d'innovation, de diplomatie et de mise en réseau; autant de facettes d'un engagement institutionnel qui a contribué à transformer l'Université de Neuchâtel, mais aussi les personnes qui l'ont côtoyée.

À travers ces contributions et notre introduction, cet ouvrage entend finalement rappeler l'importance qu'il y a à défendre une science « extensive », ouverte, qui valorise des engagements multiples et diversifiés, dans des champs allant de l'enseignement au rapport à la cité, de la recherche à la politique scientifique. À travers ses engagements, Ellen s'est ingéniée à ne pas céder au jeu institutionnel de l'excellence, de l'hyperspécialisation thématique et de la course aux publications. Sa posture critique cherche activement à rester au plus proche des réalités sociales auxquelles nous participons, par et à travers nos recherches, et en tant que citoyen.ne.s. Sa trajectoire et ses réflexions montrent surtout qu'adopter une posture engagée relève d'une responsabilité du quotidien. Ellen nous invite à nous engager de multiples façons, mais en cherchant à le faire sans nous effondrer sous le poids démultiplié des responsabilités, sachant que non, nous ne sauverons pas le monde.

Références

- Berhó, M., Castro, P. et Le Bonniec, F. (2016). La pericia antropológica en la Araucanía de Chile. Entre teorías y prácticas, 2003-2014. *Antropologías del Sur*, 16(3), 107-126.
- Berthod, M.-A., Forney, J., Kradolfer, S. Neuhaus, J. Ossipow Wüst, L. et Papadaniel, Y. (2011). *Éthique de la recherche en ethnologie: prise de position de la SSE*. Société suisse d'ethnologie, SEG-SSE, 13 p.
- Candea, M., Cook, J., Trundle, C. et Yarrow, T. (eds.). (2015). *Detachment: Essays on the Limits of Relational Thinking*. Manchester University Press.
- Castillo, R.C.A. (2015). The emotional, political, and analytical labor of engaged anthropology amidst violent political conflict. *Medical*

- Anthropology: Cross-Cultural Studies in Health and Illness*, 34(1), 70-83.
- Cefai, D. (1996). La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques. *Réseaux. Communication-Technologie-Société*, 14(75), 43-66.
- Clifford, J., Fischer, M. et Marcus, G. (eds.). (1986). *Writing culture. The poetics and politics of ethnography*. University of California Press.
- Colin, P. et Quiroz, L. (2023). *Pensées décoloniales – Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*. La Découverte.
- Fassin, D. (2013). On resentment and ressentiment: the politics and ethics of moral emotions. *Current Anthropology*, 54(3), 249-267.
- Fassin, D. et Lézé, S. (2014). *La question morale. Une anthologie critique*. PUF.
- Franceschi, A., Lavanchy, A. et Hasdeu, I. (2023). « Choisir librement son couple »: accompagner les jeunes, prévenir la violence domestique, mutualiser les expériences et savoirs. Rapport de recherche. Haute école de travail social de Genève.
- Good, A. (2015). Anthropological evidence and country of origin information in British asylum courts. Dans B.N. Lawrance et Galya Ruffer (dir.), *Adjudicating Refugee and Asylum Status: The Role of Witness, Expertise, and Testimony* (p. 122-144). Cambridge University Press.
- Hale, C. R. (2006). Activist research v. cultural critique: Indigenous land rights and the contradictions of politically engaged anthropology. *Cultural anthropology*, 21(1), 96-120.
- Hardt, M. (2015). The Power to be Affected. *International Journal of Politics, Culture and Society*, 28, 215-222.
- Hantman, Jeffrey L. (2023). Scholar, Activist, Humanist: A Portrait of Eric Wolf (the Charlottesville Years 1955-1958). Dans *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*.
- Hertz, E. (1998). *The Trading Crowd. An Ethnography of the Shanghai Stock Market*. Cambridge University Press.
- Hertz, E. (2010). Being dean: la voie de service. Dans F. Ruegg et A. Boscoboinik (dir.), *From Palermo to Penang: A Journey into Political Anthropology (Mélanges offerts à Christian Giordano)* (p. 271-280). Lit Verlag.
- Hertz, E. (2014). On Bureaucracy: Excessively Up at the International Labour Organization. Dans R. Stryker et R. J. González (dir.), *Up, Down,*

- and Sideways: Anthropologists Trace the Pathways of Power* (p. 63-82). Berghahn Books.
- Hertz, E. (2016). Pimp my fluff: A thousand plateaus and other theoretical extravaganzas. *Anthropological Theory*, 16(2-3), 146-159.
- Hertz, E. et Nader, L. (2005). On The Lexus and the Olive Tree, by Thomas L. Friedman. Dans C. Besteman et H. Gusterson (dir.), *Why America's Top Pundits are Wrong* (p. 121-137). University of California Press.
- Hertz, E. et Schulz, Y. (2020). *Entreprises et droits humains. Les limites de la bonne volonté*. Seismo.
- Hymes, D. (ed.). (1972). *Reinventing Anthropology*. Pantheon Books.
- Fresia, M. et Lavigne Delville, P. (2018). *Au cœur des mondes de l'aide internationale. Regards et postures ethnographiques*. Karthala.
- Kirsch, S. (2018). *Engaged anthropology: Politics beyond the text*. University of California Press.
- Lamont, M., Welburn, J., Moraes Silva, G., Reis, E., Guetzkow, J., Mizrachi, N. et Herzog, H. (2017). From the study of racism to destigmatization and the transformation of group boundaries. *Ethnic and Racial Studies*, 40(8), 1287-1297.
- Larsen, P., Bacalzo, D., Naef, P., Tibet, E. E., Baracchini, L. et Riva, S. (2022). Repositioning Engaged Anthropology. *Tsantsa*, 27, 4-15.
- Lassiter, L. (2005). Collaborative ethnography and public anthropology. *Current Anthropology*, 46(1), 83-106.
- Lavanchy, A. (2013). Dissonant alignments. The ethics and politics of researching state institutions. *Current Sociology*, 61(5-6), 677-692.
- Low, S. M. et Merry, S. E. (2010). Engaged anthropology: diversity and dilemmas: an introduction to supplement 2. *Current anthropology*, 51(S2), S203-S226.
- Mallard, G. (2019). *Gift Exchange: The transnational history of a political idea*. Cambridge University Press.
- Nader L. (1972). *Up the Anthropologist—Perspectives Gained from Studying Up*. Dans D. H. Hymes (dir.), *Reinventing Anthropology* (p. 284-311). Pantheon Books.
- Ortner, Sherry B. (2019). Practicing Engaged Anthropology. *Anthropology of This Century* 25 (Mai). <http://aotcpress.com/articles/practicing-engaged-anthropology/>

- RTS (2014). Minimag – Romandes d’exception, par Sergio Villamarzo et Adrien Kay <https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/minimag-lanthropologue-ellen-hertz-se-demultiplie-a-neuchatel?urn=urn:rts:video:5671758>
- Schulz, Y. et Hertz, E. (2022). Anthropologists as public intellectuals: Our experience with the Swiss Responsible Business Initiative. Dans P. Larsen et al., *Anthropological Engagement in the International Sphere: A Conversation Grounded in Swiss Experiences*, *Tsantsa*, 27 (p. 108-129).
- Sepúlveda Sánchez, D. et al. (2021). Chile, October and November 2019: Feel’and field-work in times of crisis. *Anthropology Today*, 37(2), 23-25.
- Stryker, R. et Gon, R. J. (eds.). (2022). *Up, down, and sideways: anthropologists trace the pathways of power*. Berghahn Books.
- Silverman, S. (2007). American anthropology in the middle decades: a view from Hollywood. *American Anthropologist*, 109, 519-528.
- Valli, M., Martin, H. et Hertz, E. (2002). Le «feeling» des agents de l’État providence: Analyse des logiques sous-jacentes aux régimes de l’assurance chômage et de l’aide sociale. *Ethnologie française*, 37(2), 221-231.

Julia Eckert

Some Thoughts on Commitments as Responses and Promises

Introduction

Commitments are a matter of (personal) choice, and inasmuch as ethics is the realm of freedom (Laidlaw, 2014), they are an expression of our freedom as moral agents. The concept of commitment highlights precisely ethical freedom, unlike related concepts, such as obligation, responsibility, or duty. Moral anthropology in its engagement with the affective turn in politics has problematised the asymmetrical relations that arise from voluntary commitments (e.g., Fassin, 2012). Legal anthropology, likewise, has shown that commitment is not enough to establish binding obligations, especially in highly asymmetrical relations (Hertz, 2020). Paradoxically, these critiques of the voluntary nature of commitments often arise from the most profound scholarly commitments. These are informed by responses to the world that are as much analytical as they are affective, being based on both, a scholarly obligation to “truth”, and a personal commitment to values of social justice.

In this essay, I engage with this paradox. Thinking through the term “commitment” and the different ways in which it relates to

anthropological scholarship, I enquire into how the voluntarist notion of commitment that is at the centre of scholarly critiques of *humanitarian commitments* in current world politics relates to a more binding notion inherent in scholarly commitments themselves. These scholarly commitments are intricately connected to ethical commitments that underlie our research questions. Personal ethics shape and direct what we desire to understand and how we understand it.

From a reflection of research commitments, I argue that it is useful to understand commitments not as primarily voluntary, but as responses to demands that face us as “implicated subjects”, that is, as subjects whose position is in manifold ways constituted by specific historical and contemporary entanglements, which have produced privileges and advantages without us being “direct agents of harm” (Rothberg, 2019: 1).

Commitment is not enough

Anthropologists have recently observed how commitments increasingly come to define relations to others in the highly asymmetrical constellations of world society, whether the commitments of corporations to bear “Social Responsibility” (e.g. Rajak, 2011; Hertz and Lieber, 2017), the commitments of middle class consumers to ethical consumption (e.g. Carrier, 2010), or the humanitarian commitment to alleviate suffering (e.g. Fassin, 2012; Redfield, 2012). These observations have provided for doubts about the effects created by such “commitment as global politics”. Ellen Hertz’s longstanding work on global capitalism and its regulation has one particularly poignant conclusion, namely that commitments are not enough (Hertz, 2021; Hertz and Schulz, 2020). She has argued pointedly against leaving the mitigation of the destructions that global capitalism causes in the hands of corporations. Having closely followed the development of the so-called Ruggie principles, the “Guiding Principles on Business and Human Rights” of the United Nations (Hertz and Fuhrer, 2020), and having witnessed their skillful circumvention and displacement by corporate practice (Hertz and Lieber, 2017), she has shown that in

order to make any attempts at making corporate capitalism pay heed to any other needs than their own profit(ability), we cannot rely on their pronounced commitments, but need binding obligations established in law (e.g., Hertz, 2021). Examining corporate commitments, Hertz, like other scholars, has found that an absence of binding legal regulations and their replacement by voluntary commitments makes for the avoidance of changes in corporate practice. Corporations evade existing regulation on labour law, regulations on health and safety provisions, or social security by creating a parallel normative system of so-called soft-law commitments (Hertz and Fuhrer, 2020). These often displace responsible action onto issues that do not remedy the harms created by corporate practice; often they are left entirely unfulfilled (see also Lindt and Schulz, this volume).

Anthropologists of humanitarianism, such as Didier Fassin (2012) and Miriam Ticktin (2014) see these forms of voluntary commitments as a basic feature of our time. Our current disposition toward suffering is an affective one, that aims to alleviate without addressing its causes. These authors point to the depoliticisation inherent in such “humanitarian reason” (Fassin, 2012). Such depoliticisation ensues not merely from the fact that responses address symptoms – at best – rather than the structural causes of the harmful asymmetries of world society; depoliticisation also is inherent in the relationship established by much humanitarian assistance of donor to victim, of helper to recipient. It is a relationship in which one “gives” voluntarily, out of moral self-obligation, and the other becomes a passive recipient without entitlement to what they receive, who may even have to repay the commitment of the former through gratitude. The voluntary nature of moral commitment stabilises this asymmetrical relationship; it causes the actual interdependence of donor and recipient in the entanglements of world society to disappear from view.

The moralisation of harmful inequalities in world society that such charitable commitments rely upon often begins with a consequentialist impetus, that is: the attempt to achieve a betterment of the situation. However, possibly because of the overwhelming task that addressing the causes of suffering is, such well-meaning impetus often transforms

into deontological, virtue-ethical orientations. Voluntary humanitarian commitments are then primarily concerned with the moral quality of the committed (natural or legal) person (“the ethical consumer”, “the fair company”), not with the quality of the relationship between the committed person and those affected by the facts of the case. The (individual or corporate) moral conscience becomes the central yardstick for the value of commitments. It is thus the voluntary character of commitment that stands in the focus of the critiques of commitment as an increasingly important form of relating in world society.

Commitments to critique

Paradoxically, the anthropological critiques of “commitment” as a contemporary mode of relating across global inequalities as voiced by Ellen Hertz, Didier Fassin, Stuart Kirsch, and many others appear to arise themselves from strong commitments of another sort. They are personal political commitments, as well as scholarly commitments to critique, both inspired by the conviction that things could and should be otherwise: that corporations should be regulated in a compulsory manner to limit the harms that arise from their activities; that structural causes of suffering should be addressed; that change should arise from conversations about a shared future in which those concerned have an equal say. Thus, the political and scholarly commitments that give rise to the critique of “commitment as global politics” are both based in the knowledge that, through research about the world, we gain knowledge that provides for the identification of political alternatives.

Ellen Hertz’s work is characterised by a clear commitment that we could call “speaking truth to power”, or possibly at first simply “speaking truth *about* power”. What characterises Ellen’s commitment to knowledge beyond the basic commitment to understand is the particular attention to understanding how power works. This arises to some degree from a commitment to research that has political relevance. The question how power works in different fields of interactions is central not only for the sake of better knowledge, but for a commitment to lay open the inequalities that shape the contemporary world

and the ways in which these inequalities come to be, and how they are fortified and reproduced by the institutions we design. Speaking truth about power is a commitment to critique in the sense of understanding what goes on in terms of the structuration of social relations. It is, moreover, a commitment to critique in terms of measuring the contemporary at its own standards, or to follow Adorno in his negative dialectic: to reveal its very contradictions, showing where it violates its own promises of liberty, equality, and solidarity. By enquiring into how power works, such critique opens up possibilities to understand how the world could be different. It entails the commitment to understand the world as it is so as to be able to provide for the knowledge needed to change it.

As scholars, we have commitments to “the public”, both academic and societal, and promise to speak to the best of our knowledge, to validate our knowledge (Reyna, 2016), and not to lie. As anthropologists, we are committed furthermore to specific research ethics that hold whether we are studying up, or “down” or through, collaboratively or engaged. These commitments are to the people we work with and promise that we will not hurt them and do everything in our powers that our research cannot be used by others to target them individually. Such ethical research principles are also commitments to certain values of human cohabitation, and of respect. The commitment to truth and the commitment to do no harm, do not necessarily combine easily. They have triggered debate (Hertz, 2021). We can (and hopefully do) learn through such debates about our scholarly ethics. Thus, commitments are not immutable: Our ethical commitments might evolve, because we have come to understand how our work relates to the world in a way we had previously not grasped. When such learning happens, we cannot ignore it without compromising our commitment to truth; we cannot easily unlearn understandings that we have come to consider the most truthful. Changes in our commitments to specific research ethics are thus not a matter of voluntary choices, but of “recognition” of what follows from what we know and understand. We cannot go back on such “recognition” without violating our commitment to knowledge, just proceed to learn.

Thus, these scholarly commitments are not entirely voluntary; they are grounded in and thereby bound by what we have come to learn to be the most truthful understanding of the world. We could therefore not discard them “at will” and act otherwise without that affecting our very integrity as scholars. It appears that the commitment (or obligation?) to truth and to speak to the best of our knowledge moves our other scholarly commitments, both those to critique and those to research ethics, out of the realm of the entirely voluntary.

At the same time, there seems to be even more to these limits on the voluntariness of such disciplinary commitments to certain scholarly and ethical principles that govern our research practices. They appear to relate not only to the commitment to some approximate truth, but to arise from much more basic commitments: they are imbued with our personal ideas of justice, our values and ideas about what it means to be human – even if that is precisely what we explore in our research. These more basic personal commitments, I would argue, are what prompt us to pursue not just any knowledge, but specific questions, particular knowledge: What we deem important to know about the world, and what moves us to enquire and explore. These commitments, even to particular research questions, feel not entirely choose-able.

Commitments as responses

Why do these commitments to particular research questions about the human condition or the ways of the world feel so compelling? If it is not choices, or at least not choices alone, that make us commit to understand specific questions, what is it?

I am interested in responsibility, for example, in the obligations we have to take on responsibilities, but also in the pitfalls, the hubris of doing so. I am interested in citizenship as a question of participation, membership, and entitlement, and I am interested in the relation between law and justice, and how hopes for justice transform law, and law transforms hopes for justice. My interests are selective, necessarily

so, but this selection is an affective one, a personal compulsion rather than merely a rational choice. Intellectually, I understand that, for example, climate change is of utmost urgency. Emotionally, however, I feel a much greater urgency to understand questions of hate, racism, oppression, and exclusion.

I have always thought (or, rather, felt) that this is so because at the beginning of my commitments lies another commitment. I could say, mine are the offspring of that other commitment, which was not mine. It is the commitment of my grandfather to volunteer for the Nazi war. That commitment, which overran all of his other commitments, including to his family, (and was in fact a commitment against all other commitments and even the possibility of any other commitments, since he died soon after joining the war) now lives on in my own commitments, so much so that all my research questions in some way or another try to respond to his commitment. Whether I try to understand the enticement of political violence amongst Hindu nationalists (Eckert, 2003), or the quests for an adequate attribution of responsibility in global relations (Eckert and Knöpfel, 2021), or the inclusionary and exclusionary norms and procedures of bureaucracies (Eckert, 2020), my commitments to these questions are a response to that earlier commitment, a way to understand, also in a scholarly manner, that other commitment in order to somehow try and see similar commitments arise and prevent them from killing again.

It is not that there is only one way to respond to such previous commitments. Not every German with a grandfather sympathetic to and involved in one way or the other in the Nazi regime needs to become an anthropologist researching citizenship and law. This is certainly not the only, and might actually be a rather paltry, or at least not the “best”, way to respond to that subject position, and it is certainly insufficient. There are many ways to respond, and it is precisely that which makes us responsible, not simply responsive.

The point is that *at base*, commitments are *responses*. They are responses in the sense of responding to an understanding of the world one cannot go back on. That understanding of the world is shaped by knowledge, but also by our values and ideas about what it means to be

human. The ways we feel compelled to “know” about the world may be defined by ethical positions that arise from (and thus respond to) the specific subject positions that we are in, the way we come to be in the world in a specific manner, and that is beyond our choosing.

The Cambridge dictionary defines commitments as promises¹, Webster as pledges². But whom are these promises to? For Arendt (1958/2018), promises were the grounds for all acting. Arendt begins from the observation that human beings are not self-sufficient individuals but fundamentally social beings, whose existence always already refers to social relations into which they are born. Promises are at the same time possible and necessary because of this fundamentally intersubjective constitution of existence. They are the condition for the possibility of stable cooperative practice, which, in return, is the condition for (individual and collective) life. Inasmuch as the fundamental intersubjectivity of human life makes for the necessity of promises and commitments to enable stable cooperation, as the ground for individual life, commitments as promises are not (only) about individual moral freedom; they are always intersubjective and, as Arendt (1958/2018) insists, public. The public that commitments respond to is not a general public, however, not some “bystanders” (Shklar, 1990). The public of commitments is those whom we are connected to (Young, 2011) due to our specific subject position and our way of living.

We are “implicated subjects” (Rothberg, 2019), that is, we occupy positions of power and privilege that have been constituted by entangled histories of exploitation, oppression, and dispossession. These histories have produced specific relations of inequality and difference that shape our synchronic relations to our contemporaries, the way we are coevals, and how we are entangled in the fates of others. Individual subject positions implicate us in the fates of others in specific ways; they therefore come with equally specific demands. I want to call these “demands” precisely because they do not arise from some general categorical imperative but from the particular relations we have with others in our positions

¹ <https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/commitment>

² <https://www.merriam-webster.com/dictionary/commitment>

within the world. Demands arise from these personal subject positions, which we do not choose. If we conceive of commitments as responses to the demands that face us in our specific positions within the world, their relational character comes into view. Such “demands” are all around us, even if often they are neither articulated as an explicit demand towards us in particular, nor actually recognised – in the sense of acknowledged (Li, forthcoming) – as a demand.

The voluntary nature of commitments is thus qualified, our freedom to choose them circumscribed by the specific entanglements that our subject position entails. They demand our responses, even though they do not determine how we respond. As I suggested above: There are different ways to respond, and it is that which makes us responsible, not merely responsive.

Whether we respond to demands and how is up to us. We are free *not* to act on the demands that come with our implicated-ness, to ignore them. Here lies our freedom. As Sartre stressed, we are free to respond, and how to respond, or to ignore such demands that are nonetheless part of us. Sartre (1943) turns Heidegger’s understanding of our “thrownness” (*Geworfenheit*) and his insistence that it is not we in the world but the world in us, into a matter of personal responsibility and freedom. But I would argue, if we do not act on our implication, we become complicit. Even when being an implicated subject means that we are not necessarily guilty, or responsible (Rothberg, 2019: 10), it seems that to fail to respond in any way to the demands that face us in our specifically implicated subject position would mean that we refuse to recognise what inequalities follow from our specific implicated-ness, thereby making us complicit in their reproduction. Such unthinking everyday reproductions of harm are precisely the result of a lack of reflection on how privilege has been produced by histories of exploitation and oppression. Recently, for example, Moshtari Hilal and Sinthujan Varatharajah (2021) proposed the term *Nazihintergrund* (Nazi background) as a means of making visible the continuities in the narrative of what it is to be “German” *and* the economic and cultural continuities of privilege, as amassed in the form of economic, social, and cultural capital of those Germans whose grandparents had been

classified as Germans in Nazi Germany. Their implicated-ness in these continuities has often remained entirely unreflected despite the public cultivation of a vociferous German memory culture.

If we become complicit when we ignore the demands that face us in our specific subject positions, the question arises how free we really are to choose our response for it to actually be a response, not some solipsistic, even if virtuous, soliloquy (see also Rothberg, 2019: 19). This is yet another lesson from Germany's remembrance culture: its self-centeredness, and often self-righteousness, in which the goal and purpose are the collective conscience rather than the well-being of those who are suffering from that which one takes responsibility for.

If we conceive of commitments as responses to our implicated-ness, their relational character comes into view. In order for commitments to be responsive, they need to listen to the demands of those who raise them. Simone Weil (1982) called "attention" the "rarest and purest form of generosity" (p. 18). She sees such attention to be expressed in the question "Quel est donc ton tourment?", which I translate as: "What are you suffering from?"³ We do not know but need to ask what makes the other suffer. This question makes possible learning from the answer that is given, abrogating any authority to know, for example, as witness or expert (Fassin, 2012: 200-222), leaving the power of definition of what the cause of suffering is in the hands of those who suffer. Attentiveness to the other's suffering, Simone Weil (2002) insisted, is a duty we hold. Duty, for Weil, begins precisely with the obligation not to be complicit in the suffering of others⁴.

Thus, if we have the choice to respond or to become complicit, responses depend on our attentiveness. Without such attentiveness to the answers that are given to the question "What makes you suffer?", our responses might remain irresponsive. This is why commitments cannot be chosen "freely" in the sense of arbitrarily; they need to respond to the demands we face because of our specific position within

³ It is usually translated as "What are you going through?"

⁴ Duties are, of course, different from obligations, in that a duty is not necessarily agreed to, but held nonetheless, while obligations are entered into and thus have a more consensual nature.

this world, and because of the history of that specific position. These demands require responsive commitments. Such responsiveness necessitates continuous learning from the demands we face in our specific subject positions within unequal entanglements.

Conclusion

We can thus distinguish between responsive commitments and un-responsive commitments. Only responsive commitments reflect the relational dimension of commitments; otherwise commitments run the risk of remaining entirely self-referential, concerned mostly with the virtue of the one who commits. Such self-referential un-responsive commitments miss the demands that face them. This might be purposeful at times, as when corporate social responsibility dislocate commitments from fields in which specific demands arise, to other more comfortable ones, as when they build a school rather than establish better working conditions. They might be inherent in structures, such as when humanitarianism is directed by mandates that respond to geopolitical concerns more than to what might change the problems at hand, thereby possibly reproducing root causes lying in these very geopolitics. Irresponsive commitment might, however, also arise from misunderstanding the demands before us, or from the sheer difficulty of knowing what an adequate response might be in complex situations shaped by entangled histories of harm. Responsive commitments, in being relational, thus need to commit not only “to do something”, but also to continue being responsive, and that means to continuously learn from the demands they attempt to respond to.

If commitments are at the same time responses to demands that we are faced with and promises to act together for a common/shared future, the voluntariness that seems to be the central characteristic of commitments turns out to be circumscribed by the relation one stands in and, in fact, to be akin to an obligation.

References

- Arendt, H. (1958/2018). *The human condition*. University of Chicago Press.
- Carrier, J. G. (2010). Protecting the Environment the Natural Way: Ethical Consumption and Commodity Fetishism. *Antipode*, 42, 672-689.
- Eckert, J. and Knöpfel, L. (2020). Legal responsibility in an entangled world. *Journal of Legal Anthropology*, 4(2), 1-16.
- Eckert, J. (2020). The Office. Ethos and Ethics in Migration Bureaucracies. In J. Eckert (dir.). *The Bureaucratic Production of Difference. Ethos and Ethics in Migration Administrations* (p. 7-26). Transcript Verlag.
- Eckert, J. (2003). *The Charisma of Direct Action: Power, Politics and the Shiv Sena*. Oxford University Press.
- Fassin, D. (2012). *Humanitarian Reason; a moral history of the present*. University of California Press.
- Hertz, E. (2020). Corporate Social Responsibility. *Journal of Legal Anthropology*, 4(2), 110-115.
- Hertz, E. (2021). Open Science and Data Management in Anthropological Research. Position Paper of the Swiss Anthropological Association (SAA). https://www.sagw.ch/fileadmin/redaktion_seg-sse/Position_paper_on_Open_Science_Data_Management_and_Ethics_in_Anthropological_Research/SAA_Position_paper_Open_Science_2021-11-4.pdf
- Hertz, E. and Fuhrer, B. (2020). *Complex connections: CSR in China*. Documentaire, <https://snis.ch/projects/corporate-social-responsibility-in-the-electronics-manufacturingindustry-the-implications-of-soft-governance-for-labor-standards/> last accessed 14.3.2024
- Hertz, E. and Schulz, Y. (2020). *Entreprises et droits humains. Les limites de la bonne volonté*. Seismo Verlag.
- Hilal, M. (@mooshtariiii), Varatharajah, S. (@varathas) (2021). Discussion: “Nazierbe”. Instagram Live, 15 February 2021.
- Available at: <https://www.instagram.com/tv/CLU2dZiqvMG/?igshid=13lw2jn283o89>.
- Laidlaw, J. (2014). *The Subject of Virtue*. Cambridge University Press.
- Li, T. (no date/Forthcoming). No shares without acknowledgement. *Anthropological Theory*.
- Marks, S. (2011). Human Rights and Root Causes. *Modern Law Review*, 74(1), 57-78.

- Pupovac, V. (2001). Therapeutic Governance: Psycho-social Interventions and Trauma Risk Management. *Disasters*, 25(2), 358-372.
- Rajak, D. (2011). *In Good Company: An Anatomy of Corporate Social Responsibility*. Stanford University Press.
- Redfield, P. (2012). Humanitarianism. In D. Fassin (dir.), *A Companion to Moral Anthropology* (p. 451-467). Wiley-Blackwell.
- Reyna, S. (2016). The jeweler's loupe: Validation. *Anthropological Theory*, 16(2-3), 295-319.
- Rothberg, M. (2019). *The implicated subject; beyond victims and perpetrators*. Stanford University Press.
- Rottenburg, R. (2009). Social and Public Experiments and New Figurations of Science and Politics in Postcolonial Africa. *Postcolonial Studies*, 12(4), 423-440.
- Sartre, J. P. (2021/1943). *Being and Nothingness: An Essay in Phenomenological Ontology*. Washington Square Press; Atria Books.
- Shklar, J. (1990). *Faces of Injustice*. Yale University Press.
- Ticktin, M. (2014). Transnational Humanitarianism. *Annual Review of Anthropology*, 43(1), 273-289.
- Weil, S. (1982). *Letter to Joë Bousquet on April 13, 1942. Correspondance* (p. 18). Éditions L'Âge d'Homme.
- Weil, S. (2002). *The need for roots*. Routledge.
- Young, I. M. (2011). *Responsibility for Justice*. Oxford University Press.

Yvan Schulz, Angela Lindt

The Rocky Path of the Engaged Anthropologist: Ellen Hertz on CSR and Corporate Accountability

Introduction

In a seminal article on “engaged anthropology”, Setha M. Low and Sally Engle Merry (2010) note that there is a long tradition within anthropology of speaking about crucial issues in contemporary society. This tradition became even stronger in recent decades, as anthropologists, especially in the United States, were increasingly called upon to be socially and politically committed¹. Low and Engle Merry show that engaged anthropology in the contemporary era takes various forms, which they classify as sharing and support, teaching and public education, social critique, collaboration, advocacy, and activism.

Writing on the same topic, Stuart Kirsch (2018) argues that anthropologists should seek to make their work “relevant and useful” (p. 1), notably by tackling the problems of this world. Based on his long-term commitment to supporting local communities affected by large-scale

¹ Low and Engle Merry’s (2010) historical overview and analysis of contemporary anthropological practice focus on the United States, but parallels can be drawn with other national settings, as they themselves point out (p. 214).

mining projects in Papua New Guinea, among others, Kirsch gives examples of ways in which anthropologists can move “beyond the text” they are expected and accustomed to produce as academics and practice “politics” in another capacity, for example, as expert witnesses in court cases, as activists doing advocacy work for social movements, or as authors of impact studies and expert reports.

In this article, we look at how one particular anthropologist, Ellen Hertz, practiced engaged anthropology. As the diversity of the contributions to this book makes clear, her commitment to social justice took many forms throughout her professional career. One of them is her engagement in favour of accountability for corporate behaviour. Ellen Hertz’s interest in the topic generally referred to as “corporate social responsibility” (CSR) was born from a general fascination with the mechanisms through which global capitalism makes injustice invisible, acceptable, or even defensible. Indeed, she approaches CSR from the angle of the moralisation of capitalism or capitalism’s “ethical temptation”, to borrow an expression from Anne Salmon (2007). Below, we summarise and analyse Ellen Hertz’s work on CSR and assess her contribution in this field.

As will become clear, Ellen addressed this topic not only as a scientific researcher but also as an engaged anthropologist and a politically active citizen. For her, the issue of accountability for corporate behaviour is first and foremost a political one and as such must be debated within society at large, which includes but is not limited to academic circles. In addressing this issue, she took a stand and translated the analysis that emerged from her academic work into a personal commitment to making corporations accountable for the harmful social and environmental impact of their activities worldwide. In other words, the value of Ellen Hertz’s contribution in connection with corporate behaviour lies not only in her published output on the topic of CSR but also in her path as an engaged scholar fighting for corporate accountability.

Below, we will also analyse some of the challenges Ellen Hertz faced along the way. Just like her fellow engaged anthropologists, she had to solve certain dilemmas and overcome certain barriers (see Low and

Engle Merry, 2010: 211-214). Just how she dealt with these and the decisions she made are a source of lessons to be learned.

The anthropology of corporate social responsibility

Ellen Hertz spent more than a decade studying CSR as a social scientist – and certainly much longer reflecting on the issue more broadly. As mentioned above, a fascination with the moralisation of capitalism informs her work on the topic. This is particularly manifest in her most recent research endeavour, which Ellen Hertz developed in collaboration with Angela Lindt. Their planned research focused on the operationalisation of the concept of “responsibility” by CSR professionals during their careers, including during training (Hertz and Lindt, 2021). Here, they sought to better understand the moralisation of capitalism by studying its embodiment in the figure of the CSR expert, who has the unenviable mission to reconcile profit and shareholder value maximisation with respect for human rights and the environment.

In an interview, Ellen Hertz said that her interest in CSR was sparked by a campaign on clean electronics entitled “High Tech – No Rights?” launched by the Swiss non-governmental organisation (NGO) Bread for All² in the early 2010s (Hertz, 2020b). However, we would argue that the roots of her interest in this topic can be traced back even further, namely to her formative years and, in particular, to the influence of Laura Nader, her PhD supervisor. A charismatic scholar and public intellectual specialised in the anthropology of the law and conflict resolution, Nader (1972) is famous for having encouraged a new generation of American anthropologists in the early 1970s to “*study the middle and upper end of the social power structure, as well as the lower*”, in order to contribute to a better “*understanding of the processes whereby power and responsibility are exercised in this country*” (abstract). Nader’s call to “study up” left a lasting imprint on anthropology in the United States and beyond. For many budding anthropologists of

² In November 2021, Bread for All (in French *Pain pour le prochain*, in German *Brot für alle*) merged with HEKS/EPER to form Swiss Church Aid (HEKS/EPER).

the late 20th century – and particularly for Ellen Hertz, who studied under her tutelage – it became part of the academic genome, so to say. Her decision (made long after her formative years) to conduct research on such powerful organisations as transnational corporations and her longstanding interest in the institution of the law can all be seen as elements of Nader’s strong legacy.

Ellen Hertz’s (2014a) first research project on CSR focused on labour standards in the electronics industry in China and Taiwan and aimed to “*map the network of actors and tools involved in defining and resolving [this] emerging social problem*” (p. 1). Thanks to funding from the Swiss Network of International Studies (SNIS), Ellen Hertz embarked on an investigation of “*the implications of soft governance for labour standards*”. She and, to a larger extent, sociologist Marylène Lieber, conducted fieldwork in South China, the world’s main electronics-producing region. They focused on some of the private governance tools used in this industry, such as corporate codes of conduct and the related audit procedures and so-called “capacity building programmes” such as hotlines and community service centres for workers, all of which are framed as efforts towards achieving what has become known as CSR. With the help of experts in industrial relations, they also investigated electronics workers’ knowledge and use of public and private governance mechanisms aimed at regulating their working conditions. Part of the research was documented using audio-visual methods (Hertz and Fuhrer, 2020).

Ellen Hertz (2014a) describes the key research findings as follows:

“Our research identifies a “governance arena” structured by competition between key players (governments, corporations and NGOs) to occupy the moral high ground. [...] though dynamic and frequently well intentioned, the many activities that this competition for reputation produces do not significantly affect working conditions in the electronics sector, nor do they reliably provide Chinese workers with the tools necessary to assert their own rights. They do, however, produce other effects, such as providing new management tools for brands to exert pressure on their suppliers, and propagating notions of personal responsibility and development through “capacity building” programs in the area of workers’ rights. They also

provide a new arena for public debate on the question of labor standards in this industry, incorporating a broad range of actors and raising important new challenges.” (p. 1)

In one of the publications that draw on their research, Ellen Hertz and Marylène Lieber (2017) focus on one type of CSR tool, which is often referred to as “capacity building programmes”, and observe that such programmes reframe questions of labour rights and standards into questions of personal development and worker happiness, and shift the responsibility for avoiding violations of the law in transnational supply chains from international brands to their supplier factories in East Asia and even to the workers themselves. On this basis, they argue that *“th[is] shift from law-based to responsibility-based modes of governance in the area of workers’ rights and working conditions can be read as a calculated move by corporate leadership located in the global North, part of a long-term strategy to avoid regulation and to profit from low-cost, low-enforcement production environments around the world.”* (Hertz and Lieber, 2017: 67)

In another publication, Ellen Hertz (2020c) forcefully reasserts that transnational corporations have come up with CSR for a reason: private governance serves their interests far more clearly than do state-based rules and regulations. The title of her article, “Corporate social responsibility: The great shell game”³, says it all: Ellen Hertz contends that CSR can be read as a fraud: transnational corporations use it to draw public attention away from the legal framework that applies or could apply to their activities and to counter advocacy based on individual and collective rights (see also Bartley, 2018). As she puts it herself, “regardless of intentions, the effect of CSR rhetoric and practice is to preempt and discredit democratic attempts to define and carry out policies designed to protect the broader public interest” (Hertz, 2020c: 112). Or more briefly, “[CSR] *is not only fundamentally undemocratic in*

³ According to the *American heritage dictionary of the English language*, 5th edition, a shell game is “*a game, usually involving gambling, in which a person hides a small object underneath one of three nutshells, thimbles, or cups, then shuffles them about on a flat surface while spectators try to guess the final location of the object. In a figurative sense, the expression means ‘a fraud or deception perpetrated by shifting conspicuous things to hide something else.’*”

its effects, it undermines democratic principles by design” (Hertz, 2020c: 114). Here, she does not pull her punches. Her clear-cut analysis and overt criticism of CSR leave no doubt as to how she stands with regard to transnational corporations’ efforts to bypass state-made or at least more collective rules, in particular the law. Importantly, Ellen Hertz acknowledges that the adoption of CSR “rhetoric and practice” within a corporation may be based on good intentions and that executives and practitioners may be convinced that it will alleviate the problems of the workers or compensate for the harmful environmental impact of the corporation, but her analysis shows that this is not relevant, for CSR is intrinsically built to promote the interests of the corporation over those of others.

The reviewers of “The great shell game” did not agree with several aspects of the piece (see Beckers, 2020; Kampourakis, 2020). Yet, in her “Response to my critics”, Ellen Hertz (2020e) adopts an uncompromising stance on CSR and private governance more broadly:

“The great experiment in government deregulation and corporate self-governance launched in the Reagan-Thatcher era has failed. The globalized economy that unregulated multinationals have created has channeled enormous wealth into the hands of the already wealthy and intensified social and environmental injustices the world over. Their efforts at being responsible have proven inadequate, and the public – however difficult it is to locate – must step in.” (p. 125-126)

This passage includes not only an analysis and a denunciation, which are common features of anthropological writing, but also a call to action, which is less common and more daring, at least from an academic perspective.

Ellen Hertz is not only undeterred by the criticism she received but also annoyed by academics’ capacity to deviate from the issues that really matter to people. In her response, she clearly refuses to engage in scholarly debates that do not contribute to tackling the challenge at hand, namely the development, adoption, and implementation of measures that guarantee ethical corporate behaviour. Sticking to her metaphor of the shell game, she warns her fellow academics that “*we*

must make sure that our sophistication does not place us in the role of the shill – preventing the public from noticing that corporations pocket the pennies” (Hertz, 2020e: 124). In other words, she is aware that academics, like many others but in their own particular way, risk unwittingly being complicit in transnational corporations’ scheme to increase their profit at the expense of others. And in a Hippocratic way, she calls on them to at least do no harm.

“Response to my critics” is not the only place where Ellen Hertz takes issue with academics’ sophistication and the repercussions thereof. In another article of hers entitled “Pimp my fluff” (2016) – she clearly has a knack for highly evocative and slightly provocative titles – she regrets that an increasing number of anthropologists invoke obscure philosophical works to buttress their own research theoretically. She contends that anthropologists should be wary of sophistication, because it leads them away from what she sees as their main mission to produce “*accurate and just descriptions of the world we live in*” (Hertz, 2016, abstract). Sophistication also clashes with Ellen Hertz’s own position as a scholar who strives to address issues that are relevant to humanity’s manifold predicaments and to provide lucid accounts of social reality for others to transform the world they live in and make it more just.

Ellen Hertz’s experience, as described above, is reminiscent of what Low and Engle Merry (2010) identify as one of the barriers to engaged anthropology, namely: “*The expectation that anthropological work be scientific, objective, and neutral rather than humanistic and personal*” (p. 213). The authors note that:

“This often means presenting work in theoretical terms, sometimes with heavy use of jargon. Anthropologists who are interested in activism and critique are deterred from presenting their knowledge in forms that are readily accessible to the media and make a strong advocacy statement.” (Low and Engle Merry, 2010: 213)

Ellen Hertz consciously rejected this expectation and actively opposed the drift it causes in her discipline. When faced with criticism from her peers that could potentially lead to lengthy debates of

little relevance outside of academia, she refused to go down that path. Instead, she doubled down on her activism.

Below, we illustrate Ellen Hertz's position as an engaged anthropologist in more detail by looking at her fight for corporate accountability.

The fight for corporate accountability

Since scholars specialise in writing, it makes good sense for one who wishes to defend a cause to use her writing skills for that purpose. This is what Ellen Hertz did in the summer of 2020, when she co-wrote a short book entitled *Entreprises et droits humains: les limites de la bonne volonté* with Yvan Schulz. The book, which is only available in French and German but whose title translates as *Business and human rights: The limits of goodwill*, was written in support of the Responsible Business Initiative (RBI), a Swiss political initiative aimed at ensuring that multinationals headquartered in Switzerland can be held accountable for human rights violations and environmental degradations committed abroad.

The RBI, which the Swiss people were to vote on later that year, provided Ellen Hertz with an opportunity to put her expertise on CSR to good use. She knew that knowledge had been produced within the social sciences that was likely to influence the political debate around corporate accountability in Switzerland and possibly help trigger a positive vote on the RBI, which she saw as a desirable thing. She felt that the Swiss people, who had been exposed to many a wobbly argument in the months and even years preceding the vote, needed to have access to this kind of knowledge, so she decided to make it available in a format that would appeal to and be appropriate for non-academics.

Ellen Hertz and Yvan Schulz embarked on a summary of key academic publications on corporate behaviour and CSR programmes, also using insights from the research on labour standards in the electronics industry in China and Taiwan that Ellen Hertz and Marlyène Lieber had conducted together. This scholarship, Hertz and

Schulz contend in their book, offers enough evidence to debunk the myth that private governance alone, aka “self-regulation” by the private sector, suffices to ensure that corporations behave in an ethical way throughout the world. Rather, what is needed, according to them, is a “smart mix” of public, private, and state governance, which is precisely what Switzerland would be equipped with should it accept the RBI. In an interview, Ellen Hertz (2020a) summarised it as follows “[the RBI is] *an interesting combination of corporate self-governance, backed by law, and backed by civil society governance because [the victims] get to access the courts*”.

In addition to their book, the two authors also published an online article, together with their fellow anthropologist Matthieu Bolay (Schulz et al., 2020). The article makes much the same argument as the book, namely that self-regulation alone cannot provide an effective safeguard against harmful corporate behaviour, but on the basis of a case study centred on Swiss gold refineries. Switzerland hosts four of the world’s seven largest gold refineries, so any change in policy or regulation that happens in this country can have a strong impact on the international gold sector. Yvan Schulz, Matthieu Bolay and Ellen Hertz note that gold linked to human rights violations and environmental degradations has found its way into Switzerland and therefore into legitimate supply chains in the past, and they argue that the adoption of the RBI in Switzerland would lead to better due diligence practices among Swiss refiners, thereby reducing the risk of human rights violations and environmental degradations (see also Bolay and Schulz, 2022)⁴.

Addressing a wider audience

Entreprises et droits humains was released in a series called *Penser la Suisse* (PLS), which is run by an association bearing the same name. The association was brought into life by a group of professors at Swiss

⁴ Eventually, the RBI was rejected due to the negative outcome of the vote in most cantons, even though on a national level a majority of the Swiss population had voted in favour of it (see Hertz, 2020d).

universities, including Ellen Hertz herself, to remedy the lack of a proper book format for social scientists wishing to leave the proverbial ivory tower and address a wider audience. It describes its aim as follows:

“Social scientists use their research to take positions on issues of public relevance for Switzerland, so that we get our research results into the public sphere a little bit more effectively than we generally do. We do appear on radio and TV occasionally, but we don’t have a book format that allows us to really write for journalists, for politicians, for NGOs where we simplify our research results and present them in a context where there’s a political debate going on.” (PLS, no date)

Ellen Hertz’s choice of PLS as a publication channel for part of her work on CSR shows that she made a conscious effort at reaching out to a wider audience and making the results of her research available to non-academics. Indeed, she not only chose PLS but even contributed to creating and running it, which speaks volumes about her dedication to the popularisation of social scientific knowledge.

With *Entreprises et droits humains*, Ellen Hertz and Yvan Schulz strove to address an audience composed of non-specialists and at the same time do justice to the complexity of scholarship on CSR. They knew they were intervening in an already heated political debate and wanted to do so with tact and sensitivity. And they wanted their efforts at achieving all this to be worthwhile. In particular, they wanted their book to effectively contribute to a positive outcome of the vote on the RBI. For this to happen, it was crucial that they not preach to the converted. Ellen Hertz was very conscious of this and carefully avoided doing it; her imaginary reader, whom she strove to keep in mind at all times, was someone who believes in the merits of self-regulation, not some sceptic looking for approval, and her aim was to bring this person to question her belief and see things differently on the basis of social scientific and other evidence.

Entreprises et droits humains is only one of the many forms that Ellen Hertz’s commitment to social reform has taken over the years. It is by far not the only occasion on which she addressed an audience composed of non-specialists, made anthropological knowledge available

to them, and encouraged them to use it in order to defend or extend their rights as citizens. A TEDx talk entitled *Shaping Change*, delivered in 2014 and available on YouTube.com (Hertz, 2014b), is also interesting in this regard. It is worth mentioning here, even though it does not address corporate responsibility specifically, because it raises the issue of how positions of power, which tend to be made legitimate or “naturalised”, as anthropologists would say, can nevertheless be contested. This is admittedly a more general issue, but one that has great relevance for the analysis of transnational corporations’ behaviour and for the fight for corporate accountability.

In her talk, Ellen Hertz (2014b) encourages the listeners “*to think beyond conformity, to act against inevitability and to exercise [their] capacity to question and to debate*” (summary). As a way to empower them, she gives them a recipe for thinking about social problems and their so-called “solutions”. The recipe consists in asking oneself four questions: “*Whose idea is this? How is the problem framed? What are the alternatives? Trade-offs – what gains for what losses?*” When approaching a social problem, social scientists – at least those with proper training – will typically have the reflex to ask such questions, but most laypeople will not; they are more likely to take the existence, gravity, or nature of the problem for granted, to remain oblivious to its social construction, or to ignore which social actors took part in it and with what motives or agendas.

For Ellen Hertz, it is crucial that not only anthropologists but also laypeople (or “citizens”, “the public”) be trained in the art of spotting power imbalances in social relations, for only those who are cognizant of their crucial role in shaping social reality can question them and put the case for alternatives. In a nutshell, Ellen knows that citizens can only defend their rights and interests – or practice “everyday democracy”, as she calls it – if they ask themselves the right questions. And she considers it her task as an engaged anthropologist to facilitate these democratic processes by providing useful insights derived from the social sciences (Hertz, 2014b).

Lessons learned

We are convinced that many lessons can be learned from Ellen Hertz's path as an engaged anthropologist. First, engagement for a cause requires paying attention to what civil society has to say. Ellen was clearly receptive to the campaign set up by a local NGO (Bread for All's "High Tech – No Rights?" campaign). She took this as a starting point for designing her own research agenda and even chose to focus on much the same issue, namely workers' rights. By doing so, she could be assured that the work she would go on to produce would have at least some relevance beyond academia.

Second, engagement for a cause requires scholars to stay away from – or leave – the proverbial ivory tower. No public worthy of the term has ever been influenced, much less empowered or brought to action, by abstruse philosophical inquiries, detailed treatment of theoretical or methodological issues, or simply reflections that are far removed from the everyday life of just about everyone. Ellen Hertz not only produced scholarly knowledge on CSR; she also consciously avoided falling into academic rabbit holes, for this is incompatible with an effective fight for corporate accountability.

Third – this is a different way of saying much the same thing – engagement for a cause requires scholars to make statements in a clear and concise way, to have a preoccupation with how their ideas will be received by a highly heterogenic audience, and to take into account and respect points of view that are different from their own. As described above, with *Entreprises et droits humains*, Ellen Hertz and Yvan Schulz not only addressed a wider audience than just academics but also made a real effort at reaching out to many different categories of people, including some with views (say on the effectiveness of self-regulation by the private sector) diametrically opposed to her own.

Fourth, engagement for a cause requires scholars to choose a medium for expressing their ideas that a large number of people can access easily. Otherwise, the message reaches only few people, a critical mass is not attained, and change does not happen, at least not on any meaningful scale. In this regard, a short video that can be watched

online for free on a popular Internet platform is certainly more appropriate than a long article published by a highly specialised journal and placed behind a paywall. To say this is not to state the obvious, for, as we all know, academics receive more or better rewards when opting for the former type of medium, and therefore hesitate to opt for the latter.

Fifth, if the right medium or platform for spreading one's knowledge and ideas does not already exist, it is always possible to create it. Having a personal blog, a social media account, or an opinion column in a newspaper is one option; teaming up with like-minded colleagues and founding an association dedicated to the promotion of social scientific knowledge among the general public is another, as Ellen Hertz's experience teaches us.

Sixth, engagement for a cause requires cultivating close relationships with journalists and the media, for they are in contact with a wide audience on a regular basis and therefore in a position to amplify academics' voice, notably by reporting on their publications and other activities. For academics, much like for other professionals, interacting with the media can be a challenge: the publishing or broadcasting formats are much shorter; "content" needs to come out much faster and be topical; the media have their own agenda, which is not necessarily consistent with that of the individual or organisation given voice to; and so on. However, journalists remain key protagonists in the shaping of public opinion, and liaising with them therefore remains crucial for social scientists wanting to disseminate their work beyond academia. For those seeking to defend a cause, in particular, learning to trigger journalists' interest and to deal with their methods is a necessary step toward success. Reflecting on their experience of supporting the RBI in Switzerland through the publication of a book, Ellen Hertz and Yvan Schulz realised that it would have been worthwhile to identify and contact journalists well before the publication date, in order to schedule reviews, interviews, and, more generally, media coverage (Schulz and Hertz in Larsen et al., 2022: 125).

Seventh, engagement for a cause can only be effective if one avoids preaching to the converted. True, addressing people who have a different perspective on the world and trying to convince them is

more difficult and can be less rewarding than addressing people who already share our ideas and values, but for the purpose of defending a cause, it is also much more useful. In *Entreprises et droits humains*, Ellen Hertz and Yvan Schulz quote the 20th-century economist and renowned advocate of laissez-faire capitalism Milton Friedman (1970), who famously claimed that “*the social responsibility of business is to increase its profits*”, nothing else (Hertz and Schulz, 2020: 5). They do this to push this argument to its logical conclusion, namely that if the private sector is to stick to generating profits, then the state and civil society need to participate in supervising its activity and make sure it does not have too many harmful effects. Quoting Friedman is not particularly useful – indeed, it can even be counterproductive – if one addresses readers who are already convinced of the necessity to regulate the private sector more closely, but it can help you get the attention of the others.

Last but not least, engagement for a cause requires academics to develop a true expertise on all related issues. Before coming up with a judgement on CSR, Ellen Hertz dedicated years to studying it, including through field research, and reading about it. She must have had preconceived ideas at the beginning – we all do – but she refrained from using her position of authority as a university professor to propagate them. Rather, she progressively tested them, no doubt abandoned quite a few, and replaced them with new, deductive ideas as she grew into the subject. As time went on, Ellen Hertz stuck with her topic, seeking to both achieve a more fine-grained analysis (how is “responsibility” operationalised by CSR professionals) and produce a reflection that has wider relevance (what does “responsibility” mean in present-day capitalism) (Hertz and Lindt, 2021).

Conclusion

Ellen Hertz’s academic and public engagement in the field of corporate accountability has to be seen in the wider context of an intellectual and civic journey that bore a variety of fruits, only a few of which have been identified and described above.

Like other engaged anthropologists, Ellen Hertz had to figure out the extent to which she should “*act as a participant, including becoming engaged in activism that seeks to reform features of social life to enhance social justice rather than being a disengaged outsider observing and recording social life*” (Low and Engle Merry, 2010: 212). This is not easy. For Ellen, it involved immersing herself in the public debate on private sector “self-regulation” and clearly rejecting the principle, but mainly by making research findings bear on this issue of public policy, without sacrificing independence from her allies (e.g., the RBI committee or its constituent organisations) or her high standard of intellectual rigour and honesty. Ellen Hertz sees it as her professional responsibility to make the knowledge she has gained as an anthropologist available to laypeople in order to unveil social inequalities, power relations, and injustices more clearly and to thereby contribute to the formation of democratic opinion. Her engagement is that of a public intellectual who strives to stimulate large-scale social change.

As Low and Engle Merry (2010) point out, “*academic and activist endeavours are never autonomous, despite our analytical assumptions of separateness*” (p. 211). As anthropologists, or more generally as social scientists, what we can learn from Ellen Hertz is that we can be scholars and activists at the same time, that we should blur the boundaries between these different roles: it is by tying our public engagement to in-depth, rigorous academic work that can we make the strongest political impact.

References

- Bartley, T. (2018). *Rules without rights: Land, labor, and private authority in the global economy*. Oxford University Press.
- Beckers, A. (2020). CSR practices and the political corporation in law. *Journal of Legal Anthropology*, 4(2), 119-123.
- Bolay, M. and Schulz, Y. (2022). Les conditions disputées d’un approvisionnement « responsable » en or. Vigilance, traçabilité et transparence dans le secteur suisse de l’affinage. *Revue internationale des études de développement*, 249(2), 63-88.

- Friedman, M. (1970, September 13). The social responsibility of business is to increase its profits. *The New York Times Magazine*. <http://websites.umich.edu/~thecore/doc/Friedman.pdf>
- Hertz, E. (2014a). *Corporate social responsibility in the electronics manufacturing industry: The implications of soft governance for labor standards final report*. Swiss Network for International Studies. https://snis.ch/wp-content/uploads/2019/12/2010_Hertz_Executive-Summary.pdf
- Hertz, E. (2014b). *Shaping change*. March 7. <https://www.youtube.com/watch?v=FiS0NmqlUyA>
- Hertz, E. (2016). Pimp my fluff: A thousand plateaus and other theoretical extravaganzas. *Anthropological Theory*, 16(2–3), 146–159.
- Hertz, E. (2020a, September 21). Ellen Hertz on the Swiss corporate social responsibility initiative. *Corporate Crime Reporter*. <https://www.corporatecrimereporter.com/news/200/ellen-hertz-on-the-swiss-corporate-social-responsibility-initiative/>
- Hertz, E. (2020b, November 19). Business and human rights. The limits of good intentions. Interview by L. Helfenstein. *Interface Blog – Interface Commission – Swiss Anthropological Association*. <https://www.sagw.ch/fr/seg/commissions/commission-interface/interface-blog/interface-blog/news/interview-with-ellen-hertz/>
- Hertz, E. (2020c). Corporate social responsibility: The great shell game. *Journal of Legal Anthropology*, 4(2), 110-115.
- Hertz, E. (2020d, December 1). Swiss defeat corporate responsibility initiative. *Corporate Crime Reporter*. <https://www.corporatecrimereporter.com/news/200/swiss-defeat-corporate-responsibility-initiative/>
- Hertz, E. (2020e). Response to my critics. *Journal of Legal Anthropology*, 4(2), 124-126.
- Hertz, E. and Fuhrer, B. (2020). *Complex connections: CSR in China*. Documentary. <https://snis.ch/projects/corporate-social-responsibility-in-the-electronics-manufacturing-industry-the-implications-of-soft-governance-for-labor-standards/>
- Hertz, E. and Lieber M. (2017). Marginalizing the law: Corporate social responsibility and the shifting grounds of rights consciousness. In S. Brandtstädter (dir.), *Popular Politics and the Quest for Justice in Contemporary China* (p. 52-73). Routledge.

- Hertz, E. and Lindt, A. (2021). *A paradoxical profession: Learning, doing and institutionalizing corporate responsibility*. [Unpublished]
- Hertz, E. and Schulz, Y. (2020). *Entreprises et droits humains. Les limites de la bonne volonté*. Seismo.
- Kampourakis, I. (2020). CSR and the public/private divide: A response to Ellen Hertz. *Journal of Legal Anthropology*, 4(2): 116-118.
- Kirsch, S. (2018). *Engaged anthropology: Politics beyond the text*. University of California Press.
- Low, S. M. and Engle Merry, S. (2010). Engaged anthropology: Diversity and dilemmas: An introduction to supplement 2. *Current Anthropology*, 51, 203-226. <https://www.journals.uchicago.edu/doi/epdf/10.1086/653837>
- Nader, L. (1972). Up the anthropologist: Perspectives gained from studying up. *Reinventing Anthropology*. <https://eric.ed.gov/?id=ED065375>
- Penser la Suisse, www.penserlasuisse.ch
- Salmon, A. (2007). *La tentation éthique du capitalisme*. La Découverte.
- Schulz, Y., Bolay, M. and Hertz, E. (2020). *Les limites de l'autoréglementation dans le secteur suisse de l'affinage d'or*. Penser la Suisse. <http://penserlasuisse.ch/resources/Docs/Schulz%20Bolay%20et%20Hertz%20-%202020%20-%20Les%20limites%20de%20l'autor%C3%A9glementation%20dans%20le%20secteur%20de%20l'or.pdf>
- Schulz, Y. and Hertz, E. (2022). Anthropologists as public intellectuals: Our experience with the Swiss responsible business initiative. Published as part of Larsen, Peter Bille, et al. Anthropological engagement in the international Sphere: A conversation grounded in Swiss experiences. *Swiss Journal of Sociocultural Anthropology [formerly Tsantsa]*, 27, 108-129. <https://journal-sa.ch/article/view/7801>
- Speed, S. (2006). At the crossroads of human rights and anthropology: Toward a critically engaged activist research. *American Anthropologist*, 108(1), 66-76.

Stefan Leins

Money Rules the World, but How? Debating Power in the Anthropological Work on Finance

Introduction

Ellen Hertz's book *The trading crowd: An ethnography of the Shanghai Stock Market* of 1998 was the first ethnography published by an anthropologist that looked at financial markets as objects of cultural importance. Studying finance – its practices, its hierarchies, its societal impact – Hertz's work introduced a new layer to the anthropological engagement with capitalism. To us – the current generation of anthropologists of finance – Ellen was thus the originator of a whole new and exciting field. As Bill Maurer (2005), who has also become a key figure in the anthropology of finance, acknowledged in an overview text: “[o]f the two full-length ethnographic monographs of financial markets currently in print, Mitchell Abolafia's (1996) *Making markets* and Ellen Hertz's (1998) *The trading crowd*, one is by a sociologist (Abolafia)” (p. 177-178).

Around the time when Maurer wrote this, two new influential books by anthropologists on financial markets were just on the way to be published: Caitlin Zaloom's *Out of the pits* (2006) and Karen Ho's *Liquidated* (2009). Up to this point, Ellen Hertz's work was the only

ethnography and a pioneering work not only for anthropologists interested in financial markets, but for anthropology in general. And, as anyone familiar with the system of peer review can imagine, Ellen Hertz probably contributed to – or even “co-wrote”, to use Lépinay’s (2011) wording¹ – many of the books that followed as an anonymous reviewer too.

Maurer’s (2005) overview text on finance discusses Ellen Hertz’s book in great detail. And, while honoring it for being the first ethnography on financial markets written by an anthropologist, he also stresses the book’s strong focus on the political. Indeed, instead of simply calling it anthropology of finance, Hertz’s work should have been categorised as “political anthropology of finance”², because while her object of interest during her fieldwork in Shanghai was financial markets, the lens through which she analysed it was one looking at power structures mainly.

In this chapter, I trace the work of Hertz and anthropologists drawing on her work on finance to identify how questions of power have been treated in the anthropology of finance since its beginnings in the 1990s. I argue that, while there has been a shift from more structural takes on power to understanding it in the context of actor-network theory, current anthropology of finance focuses more on structure again. I conclude that while anthropological work on finance has been strong in establishing ways to describe and deconstruct market practices, it has been less successful in talking about how financial markets establish and maintain societal hierarchies and exercise power over non-financial institutions, politics, social groups, or individuals – even though this plays a critical role in constituting finance as an anthropological object of study.

¹ In the introduction to his book *Codes of finance* (2011), Vincent Lépinay writes: “*Ellen Hertz occupies a special role as she became a co-writer while I was finishing my dissertation*” (vii).

² I borrow this term from Horacio Ortiz (2021), who has also been strongly influenced by the work of Hertz.

Power in *The trading crowd*

Ellen Hertz's ethnography *The trading crowd*, published in 1998 by Cambridge University Press, is based on a fieldwork period of ten months in 1992. During that time, a "stock fever" took over in Shanghai, causing people to start investing in stock markets. As Hertz explains, during that particular time, everyone in Shanghai wanted to talk about financial markets to her, which convinced her to focus her research on this particular topic. In doing so, her aim was not primarily to produce an academic output that would contribute to economic anthropology, but to get an understanding of what the developments on and around the stock market can tell us about the constitution of Shanghai society more generally.

What she observed was a political struggle over who controls the financial market. As she wonderfully depicts in the book, this struggle took place between three groups of actors – big investors, small investors, and the Chinese state – that all aimed to create a "moral storyline" about how to interpret this stock fever. This battle over narratives and their power of course also mirrored the Chinese economic and political developments around that time, which were characterised by attempts to open and liberate markets without having to label them capitalist.

As Hertz insists, to look at this period of stock fever in Shanghai in socio-political terms was not only her decision as a researcher, but something she shared with most of the Shanghainese people. She writes: "*what distinguishes the Shanghai stock market from stock markets internationally – although this distinction is a matter of degree and not of kind – is the fact that the interpretative framework through which Shanghainese read their stock market is firstly political, and secondly, if at all, 'economic'*" (Hertz, 1998, p. 23). Subsequently, her book was characterised by a certain proximity to studies from political economy, even though it reads much like a classic ethnography throughout most parts.

In a similar vein, the notion of power (or "the political") she uses in the book is one that takes power quite literally as the possibility to exert control over others (whether this be individuals or whole groups

of actors) to establish order and maintain societal hierarchies. This echoes the tendency of many studies on China around that time that (re-)produced a notion that everything that was going on in China was subject to strong state control and intervention. Hertz's book was a welcomed contribution in showing that the liberation of financial markets in China was no exception to this.

The social studies of finance and the “performativity programme”

With this strong focus on power, struggle, and control, Hertz's book fits well into the landscape of ethnographies that look at particular trends to explain broader societal structures and developments. And since she introduced finance as a novel field of cultural relevance, her book became widely read and influential. What was missing to some degree, however, was a more nuanced description of everyday practices among these stock market investors, which is probably the result of the fact that trading and investing themselves are hard to observe, since they often happen behind closed doors. Hertz therefore focused on the discourse on the stock fever, rather than on the everyday practical side of it.

This absence of an ethnographic description of the nitty-gritty practices of finance was one reason for the success of an interdisciplinary field called the “social studies of finance” in the early 2000s. Inspired by the social studies of science, in particular the work on laboratories by Latour (with Woolgar, 1979) and Callon (with Law and Rip, 1986) in France and Knorr Cetina (1991, 1999) in Germany, scholars interested in finance started to look at everyday work practices in more detail. During this time, French sociologist Callon (1998a) edited a volume called *The laws of the markets*, in which he laid out a new programme for social studies scholars interested in finance. Referring to Polanyi's and Granovetter's claims that markets are embedded in broader social structures, he argued that one other form of embeddedness is actually more important: the embeddedness of market practices in academic knowledge on how markets ought to work (Callon, 1998b, 2007).

The observation that markets are structured according to theoretical ideas about the market revolutionised economic sociology and anthropology and resulted in a number of empirical studies that particularly focused on everyday practices in finance rather than discourse (for an overview, see MacKenzie et al., 2007). Most of these studies wanted to test Callon's (1998b) claim that "[e]conomics [...] *performs, shapes and formats the economy, rather than to observe how it functions*" (p. 2), which later came to be known as the "performativity thesis" in economic sociology and anthropology (see Leins, 2017, 2018).

Michel Callon was a founding father of the actor-network theory too. And, of course, the performativity thesis was therefore compatible with the actor-network theory. This had the effect that, rather than thinking about political macrostructures, scholars of the social studies of finance started to look at actor networks and how they contribute to market stabilisation. In doing so, the notion of power applied to financial markets changed. It was not so much about broader political structures anymore, but about more subversive forms of power that were now at the centre of interest.

This created a certain kind of animosity between political economy scholars and scholars of the social studies of finance. While the social studies of finance encountered a great deal of interest from researchers at universities and business schools, political economists and their affiliates criticised them for not being sceptical enough and at times even argued that the social studies of finance implicitly fetishised economic knowledge and practices through their strong focus on market practices and the knowledge regimes attached to them.

The discussion about the role of power in the performativity thesis-inspired wing of the social studies of finance reached its peak when – quite unexpectedly – an academic heavyweight formulated her critique. In 2010, Judith Butler wrote a piece in the *Journal of Cultural Economy* in which she attacked Callon for not being explicit enough about the role of the political in his analyses of performative effects in the economy. In particular, Butler challenged Callon's call "*to abandon the critical position, and to stop denouncing economists and capitalists and so on*" – a statement he made in 2002 in an interview

with Andrew Barry and Don Slater (2002: 301). According to Butler (2010), this would mean “*abandoning any effort to evaluate and oppose those multivalent operations of capitalism that augment income disparities, presume the functional necessity of poverty, and thwart efforts to establish just forms for the redistribution of wealth*” (p. 153).

Butler is certainly no representative of the classic political economy school. Still, she shared similar concerns of how scholars in the social studies of finance conceptualised power. In his response to Butler, Callon (2010) explained that his call to abandon the critical position was not meant as a call to abandon the political overall, but to move away from the idea that there are stable political and economic macrostructures to discover. Put briefly, to Callon, power structures were not a pre-given, but a result of various practices that constitute “the political realm” or “the economy” as fields.

Turning to actor-network theory

Interestingly enough, Ellen Hertz, in her most recent publication on finance (2021), has defended this actor-network theory-based take on power³. In an afterword of a special issue on *Ethnographies of power and the powerful* by Daniel Souleles and Matthew Archer (2021), Hertz argues that, even though focusing on power, the collected ethnographic examples run the risk of losing analytical bite on how to theorise the seemingly ubiquitous power. In her afterword, she thus aims to propose a theory of power, borrowing some ideas from actor-network theory. She starts her explanation with a personal ethnographic vignette:

“As I was writing this article, my husband retired from his job as city councilor for the city of Lausanne, Switzerland. I say he retired, making him the active subject of the verb, but the passive voice would perhaps be more appropriate here. Yes, after fifteen years in elected office, and having

³ I should note here that Ellen Hertz already demonstrated her affinity to actor-network-based approaches in her article “Stock markets as simulacra: Observation that participates” in 2000.

reached the age (65) at which most employees are required by Swiss law to retire, it was he who decided not to run again, though he could have. However, once this decision was taken, once his successor was elected, once the peaceful transition of power was made official through formalities and informalities, he (was) very quickly moved from the position of decision-er to that of decision-ee, as things began to happen to him and not because of him. Thus, from one day to the next, he literally 'left office', the site of fifteen years of 70-hour work weeks. Naturally, in so doing he also lost access to all that went with the office: his secretary, his email account, his official computer, his official telephone, the fleet of cars used by the city government, the keys and entry codes for the various production facilities that had been under his responsibility as director of the city's utilities sector, etc., etc." (Hertz, 2021: 321)

Hertz uses this vignette to illustrate that her husband's power laid not simply in some kind of abstract power structure, but in the socio-technical network that surrounded him as city councillor of Lausanne. Following from that, she argues that power essentially emerges as an effect of networks and should not simply be understood as pre-given by stable macrostructures. She writes:

"[...] Networks of power, or rather, the power that is networks, are constructed, literally and figuratively – of this we can be certain. However, constructing these networks is a time-consuming, conditioned, historically situated process. They are enshrined in laws, rules and regulations, they are physically located in buildings, machines and operating manuals, they are justified by beliefs, arguments, emotions. They can be changed, but not from scratch, only slowly, expensively, through struggle, study and credit." (Hertz, 2021: 324)

Following up on Callon's and, more particularly, John Law's ideas of networks, Hertz argues for a take to conceptualise power from such a network-based perspective, rather than only analyse it through the lens of broader structures. In doing so, she offers a perspective which is different from the one developed in *The trading crowd*, where the political was still depicted as more of a structural thing. This move towards networks shows not only how excellent Hertz is in establishing

and developing new conceptual ideas, but also how much her work has benefitted from a certain flexibility and the willingness to learn from others to improve her own stance.

Anthropological positions on power in finance today

When in 2007, the world slid into a global financial crisis, the subfield of the anthropology of finance benefitted from the fact that the financial markets were not viewed as a particularistic field anymore, but something that concerns anthropologists in all kinds of subfields, including the large group of “classic” economic anthropologists who, up to this stage, did not care much about finance at all. In this historical context, a general interest in the socio-cultural analysis of finance emerged in – and beyond – anthropology. Scholars and, more generally, an interested public wanted to know more about how the networks and practices that led to this devastating crisis are socially constructed and set to exert power over so many people, independent of whether they are directly involved in financial matters.

In anthropology, this interest resulted in a number of new subfields that were somehow connected to the pre-financial crisis economic anthropology, but aimed to set new directions and goals. The thematic field of the study of “financialisation”, for example, grew substantially. Financialisation describes the “*increasing role of financial motives, financial markets, financial actors and financial institutions in the operation of [...] economies*” (Epstein, 2005: 3). The debate on how financial market actors and their rationales have transformed the economy existed before, but it reached most anthropologists only after the beginning of the financial crisis. And, unlike the actor-network theory-inspired approaches, it took them back to a more structural perspective on power.

In the financialisation literature, power is performed by persons and institutions with strong social networks and the necessary capital. They work towards an economy in which financial markets dictate the “rules of the game”. With its critical take on such elitist groups and their

corresponding econopolitical school of thought, it has striking similarities with the strand of literature on neoliberalism à la David Harvey (2005) or Loïc Wacquant (2012), who both apply a very structural approach to analyse power relations in capitalism.

Also, a distinctively feminist approach to analyse the economy gained momentum after the beginning of the financial crisis. Influenced by the work of Gibson-Graham (1996), anthropologists Laura Bear, Karen Ho, Anna Lowenhaupt Tsing, and Sylvia Yanagisako (2015) wrote “Gens: A feminist manifesto for the study of capitalism” – a text that has attracted a lot of attention ever since. In the manifesto, the authors claim that the analysis of capitalist practices needs to move away from understanding capitalism as one coherent phenomenon and the boundedness of “the economic” as one field. In particular, they write against the notion of power as a precondition:

“[...] we emphasize that structure itself is not pre-formed, but heterogeneously made through processes of aligning multiple projects, converting them toward diverse ends that include (but are not limited to) the accumulation and distribution of capital. Acknowledging the power and structural formations of capital does not in any way necessitate that we grant either capital or capitalism a singular, coherent, and totalizing logic.” (Bear et al., 2015)

In doing so, they popularised another way of understanding power in the context of finance, that is, being based on structure-like schemes, but also historically transformable and situated in specific contexts. Many anthropologists have been inspired by these new (or re-emerged) ways to think about power in (financialised) capitalism. And, interestingly enough, it somehow links back anthropological analysis to the way Ellen Hertz first dealt with it in her work on the Shanghai stock market: power in finance as an outcome of societal hierarchies that are many times based on economic and political networks, yet influenced by everyday discourse and practices and subject to change.

Conclusion

In this contribution, I reflected upon the ways power has been conceptualised and depicted in the anthropological work on finance. I argued that the current work – after a long and insightful detour – somehow returned to a more classic notion of power as something rather structural. I used Ellen Hertz’s work to trace the notion of power through the different phases of the anthropology of finance and showed how the understanding of power today is in effect closer again to the one in the first anthropological writings on finance.

Still, I think that while the anthropology of finance has been strong in making financial market practices and networks visible, its analysis of power is still rather weak. This creates an unease when reading the work of its prominent scholars through the lens of the political. Unlike *The trading crowd*, later anthropological engagements with finance did not put power at the centre of interest, but looked at things such as expertise, knowledge production, socio-technical networks, or valuation practices. My own work is no exception. While it hopefully offered new insights into how financial practices work (see Leins, 2018) and how trading networks are constructed and maintained (see Leins, forthcoming), I have not yet been able to come up with a satisfactory way to conceptualise power. This is perhaps because I – and many of my fellow scholars working on similar topics – struggle to bring together the nitty-gritty and often innocent-looking everyday practices of finance and the drastic social and political impact they have. We should indeed all focus on the latter part more in the future. And it is beyond doubt that the work of Ellen Hertz can help us (again!) in co-writing the story of an anthropology of finance with a strong idea of what power is in the context of current financial markets.

References

- Abolafia, M. Y. (1996). *Making Markets: Opportunism and Restraint on Wall Street*. Harvard University Press.
- Archer, M. and Souleles, D. (eds.) (2021). Ethnographies of power and the powerful. *Critique of Anthropology*, 41(3).

- Barry, A. and Slater, D. (2002). Technology, Politics, and the Market: An Interview with Michel Callon. *Economy and Society*, 31(2), 285-306.
- Bear, L., Ho, K., Tsing, A. L. and Yanagisako, S. (2015). Gens: A Feminist Manifesto for the Study of Capitalism. *Theorizing the Contemporary*. <https://culanth.org/fieldsights/gens-a-feminist-manifesto-for-the-study-of-capitalism>
- Butler, J. (2010). Performative Agency. *Journal of Cultural Economy*, 3(2), 147-161.
- Callon, M. (ed.). (1998a). *The Laws of the Markets*. Blackwell.
- Callon, M. (1998b). Introduction: The Embeddedness of Economic Markets in Economics In M. Callon (ed.), *The Laws of the Market* (p. 1-57). Blackwell.
- Callon, M. (2007). What Does It Mean to Say That Economics Is Performative? In D. MacKenzie, F. Muniesa and L. Siu (dir.), *Do Economists Make Markets? On the Performativity of Economics* (p. 311-357). Princeton University Press.
- Callon, M. (2010). Performativity, misfires and politics. *Journal of Cultural Economy*, 3(2), 163-169.
- Callon, M., Law, J. and Rip, A. (eds.). (1986). *Mapping the Dynamics of Science and Technology*. Palgrave Macmillan.
- Epstein, G. A. (2005). Introduction: financialization and the world economy. In G. A. Epstein (ed.), *Financialization and the World Economy* (p. 3-16). Edward Elgar Publishing.
- Gibson-Graham, J. K. (1996). *The End of Capitalism (As We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*. Blackwell Publishers.
- Harvey, D. (2005). *A Brief History of Neoliberalism*. Oxford University Press.
- Hertz, E. (1998.) *The Trading Crowd: An Ethnography of the Shanghai Stock Market*. Cambridge University Press.
- Hertz, E. (2000). Stock markets as ‘simulacra’: observation that participates. *Tsantsa*, 5, 40-50.
- Hertz, E. (2021). Rich man, poor man, middleman, thing: Distributing power. *Critique of Anthropology*, 41(3), 320-327.
- Ho, K. (2009). *Liquidated: An Ethnography of Wall Street*. Duke University Press.
- Knorr Cetina, K. (1991). *Die Fabrikation von Erkenntnis: Zur Anthropologie der Wissenschaft*. Suhrkamp.

- Knorr Cetina, K. (1999.) *Epistemic Cultures: How the Sciences make Knowledge*. Harvard University Press.
- Latour, B. and Woolgar, S. (1979). *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*. Sage.
- Leins, S. (2017). Performativität und ihre Grenzen: Das Verhältnis zwischen ökonomischem Wissen und ökonomischer Praxis am Beispiel der Finanzanalyse. In J. Maeße, H. Pahl and J. Sparsam (dir.), *Die Innenwelt der Ökonomie: Wissen, Macht und Performativität in der Wirtschaftswissenschaft* (p. 425-447). Springer.
- Leins, S. (2018). *Stories of Capitalism: Inside the Role of Financial Analysts*. University of Chicago Press.
- Leins, S. (Forthcoming). *Beyond mining: Physical commodity traders, market intermediation and inequality*.
- Lépinay, V. A. (2011). *Codes of Finance: Engineering Derivatives in a Global Bank*. Princeton University Press.
- MacKenzie, D., Muniesa, F. and Siu, L. (eds.). (2007). *Do Economists Make Markets? On the Performativity of Economics*. Princeton University Press.
- Maurer, B. (2005). Finance. In J. Carrier (ed.), *A Handbook of Economic Anthropology* (p. 176-193). Edward Elgar Publishing.
- Ortiz, H. (2021). A political anthropology of finance: Studying the distribution of money in the financial industry as a political process. *Anthropological Theory*, 21(1), 3-27.
- Wacquant, L. (2012). Three steps to a historical anthropology of actually existing neoliberalism. *Social Anthropology*, 20(1), 66-79.
- Zaloom, C. (2006). *Out of the Pits: Traders and Technologies from Chicago to London*. University of Chicago Press.

Heinz Käufeler

**The “Hilarious Turn” in Modern Anthropology:
Recollections of a Professional
Joking Relationship**

“*Gai Saber*”, as the Provençal original has it, “*La Gaya Scienza*” in the common Romanesque form, or the Nietzschean “*fröhliche Wissenschaft*” is an intriguing formula for.... well, for what exactly? For a kind of *saber*/knowledge obviously off-academia, so it seems. Science, or scholarship, is in general a dry and serious matter; it is not supposed to be funny or to make us laugh. “Does humour belong in science?” one might paraphrase the late great Frank Zappa (who raised the question “Does Humor Belong in Music?” in 1986), and most of those entitled to answer such a question would probably not hesitate to offer a straight no. The idea of a gay (merry, jolly, cheerful) science is thus an oxymoron, albeit an intriguing one. It may be considered to contain a promise. I have thus been looking for this miraculous *Gaya Scienza* ever since I entered higher education half a century ago.

However, the odds are against that promise, all the more so in the humanities, in the branches that deal with the affairs of common mortals. For one thing, there is the unwholesome state of the human condition in general and, in the anthropological perspective, the

devastating losses that go together with all eventual progress made. The current state of the world in 2024 provides material for a host of sad stories. Then there is the notorious “*tristesse de pensée*” that George Steiner had evoked and pondered, if somewhat stiltedly. In the face of the evil powers of common ignorance and mischief, it is hard to reflect on human affairs without at least a moderate dose of dismay. But help may come unexpectedly from the gloomy side as well: it is not the least effective cure for these ills to make light of a dire state of affairs by irony, witty satire, even sarcasm. I for one am equipped with an intellectual metabolism in need of sizable doses of such substances to survive under the circumstances of adverse worldly reality. What is ridiculous deserves to be laughed at, and I consider *ridicule* a quality that is a crucial marker of our contemporary way-post-modern world.

When encountering and getting to know Ellen Hertz early in the current century, I was delighted to discover a kindred spirit, and in the years of our collaboration in the Swiss Graduate Programme in Anthropology, I very much appreciated the mode or style that we seem to have had or perhaps have developed in common (in scholarly and serious contexts, notably): a way of making light, having a laugh, chuckling, if need be sneering and scoffing — in short, a particular and peculiar approach that, for want of a better term, I will call the quest for the “Hilarious Turn” or, in short, *Hilarious Anthropology*. This approach works best when confronted with pretentious and pompous discourse, or rather it is the pompousness and pretentiousness regrettably common in contemporary intellectual milieus that made Hilarious Anthropology emerge and prosper.

Ellen’s seminal contribution to the development of Hilarious Anthropology, condensed in the formula “*Pimp my Fluff*”, was given birth, if I remember correctly, first as the title of a seminar in our Graduate Programme in Neuchâtel in 2012 and was then elaborated in an article with the same title (“fueled by irritation with obscurantism in and posturing around ‘theory’”), with which she inaugurated her presence in the editorial board of the highly serious and well-respected journal *Anthropological Theory* in 2016.

"Pimp my Fluff" is a witty, sparkling piece of criticism probing the shallow and the deeper reaches of theoretical anthropology with sarcastic puns and surprising, unexpected ideas. The essay is, however, also full of encouraging critical comments and constructive ideas for new and better approaches to old as well as novel questions. What is probably the most remarkable aspect of Ellen's essay, considering the journal that published it, is its peculiar sound oscillating between the serious and the playful, which makes it a true epitome of what will hopefully be known in the future as Hilarious Anthropology and be forever associated with the thought of Ellen Hertz.

Just one instance to illustrate: the article deals extensively with a strange and notorious book called *A Thousand Plateaus* (ATP in short), and she states with disarming and cunning honesty, "*I have read some passages from ATP, some of them numerous times, and I have also read numerous authors who have read ATP, though not a thousand. However, I have not read this work in its entirety, nor do I plan to*", to which she adds in a footnote: "*Here I'd like to reference How to Talk about Books You Haven't Read, by Pierre Bayard (2007), but I haven't read it*".

A good point is also her explanation for not having read ATP in its entirety: "*At 55, I cannot find the time and energy not to understand what I am reading over and over again. I am paid by public funds, and my job description includes teaching classes, meeting with students and running an institution; spending weeks or months puzzling my way through ATP does not strike me as what I should be doing in this context. Furthermore, when I engage with people who have found the time to read this text from cover to cover, none of them has convinced me that she has understood significantly more than I have.*" The true marvel, the great achievement of Ellen Hertz in this case, is that she manages to extract good ideas and inspiring thoughts from the echoes of the semantic noise of ATP (and ATP-inspired epigonic work) in spite of all the obvious obstacles or manifest nonsense. A quality of Ellen's that I highly admire is the patience to proceed trying to make sense in quagmires such as that, instead of just sending bullshit to hell, which, of course, at times she also does, with verve!

All of us involved in teaching know full well that a lecture devoid of puns and jokes is in general a lost cause (even if it is as true that

an overdose of it may ruin everything). To awaken interest and raise curiosity, for an alert mind, to avoid being boring, nothing works like humour. Some schools of thought or intellectual traditions, from antinomian Ancient Greeks to Buddhist Zen sages and the Sufi *tarikāt* cherishing the wisdom of Hoca or Molla Nasreddin, have developed systems of thought and teaching with jokes full of wisdom, consciously elaborating the veins of humour into, as it were, “Hilarious Philosophy”. In the Western intellectual traditions, Hilarious Philosophy has played a marginal role, perhaps unfortunately, but traces of it may be detected in enlightenment writers such as Voltaire and Diderot, in the work of offbeat philosophers like Arthur Schopenhauer and Friedrich Nietzsche, or, closer to our field, in the writings of witty anthropologists such as Ernest Gellner or Marshall Sahlins.

The relationship between humour/fun and serious/earnest is complicated and deserves a more serious (and, of course, also funnier) and engaging treatment than is possible in this short piece. It may be regarded as a tension that can provide a source of powerful intellectual energy. Art, literature, and philosophy suffer from excessive seriousness (however, also too little of it may prove disastrous). Anthropology, among the disciplines of the modern academic universe, relies perhaps more than the other branches on the force of this tension. It may be seen as no coincidence that our discipline has coined as one of its key terms “joking relationship”. Humankind feeds on humour and fun, on, as it were, “joking relationships” of a variety of types and hues — not only for the well-known causes of mitigating potentially dangerous and strained kin relationships or ambiguous hierarchies. In common and pedestrian contexts such as peer groups or in the company of strangers, we encounter social relationships in which joking, merrymaking, and non-serious, playful interaction are of the utmost importance. Making people smile or laugh, the near and dear as well as unfamiliar strangers, is evidently a key social skill, a necessary and vital cultural technique.

“*Rire c’est bon pour la santé*”, the former Swiss Federal Councillor Johann Schneider-Ammann famously stated some time ago in a speech that “went viral”, as they say in Contemporese. True, in most cases

certainly. However, it is worth recalling that there is wicked and cruel humour too, varieties of it not exactly "*bon pour la santé*", but resulting in bruises and leaving scars. So, it is advisable not to be too naive or blue-eyed about issues of humour. A good principle to start with would be to avoid any of it "downward", from positions of power and privilege to lower reaches. A safe way is to include oneself in the laughing stock. The specific intellectual climate of our present era requires a wary handling of the weapon of humour and a sensitivity to its potential to hurt. Scathing and sarcastic varieties of humour will probably be banned in wide areas of public space (e.g., higher education), even in the "upward" and "sideways" modes. Laughter, among other things, is objection, and humour is an instrument of subversion, a tool of criticism and critique, and therefore is bound to hurt in certain places. I apologise for the gloomy prediction, but I fear and deplore that the subversive and critical potential of humour "daring to offend", which Ellen and myself relished when struggling against dumb power, arrogance, and pretension, may eventually cease to be available in the near future.

This brings me back to the serendipity I have had the great fortune to experience in a rare professional Joking Friendship with Ellen Hertz, which is a result of our having a similar "sense of humour" and a similar inclination to make light, to counter pretentiousness and inanity with laughter, irony, and, if need be, sarcasm. It has been and remains a privilege to collaborate and conspire with a dear friend in the wondrous quest for Hilarious Anthropology.

Helen F. Siu

Shared Commitments: A Note on Engaging with Ellen Hertz for Forty Years

Intellectual Engagement

I use this note to outline my decades of friendship with Ellen. Since her undergraduate student days at Yale University where I started my teaching career in 1982, we have focused on the anthropological study of China/Asia. Our intellectual maturing shared an eagerness to uncover entrenched state power in Maoist China and post-Mao market reforms. Her dissertation turned into a book on the Shanghai Stock Exchange (Hertz, 1998). Its analytical concerns intertwined with those in my ethnography on rural South China (Siu, 1989). Just as she described how the operation of the Shanghai stock exchange was characterized by calculated acts of political mobilization by state authorities, I illuminated the omnipotence of state power as ordinary people unknowingly reproduced that very power in their everyday decisions and entrepreneurial strategies, a process I termed state involution.

We have both benefited from anthropology's interpretative Weberian turn, which stresses negotiated cultural meanings and the soft power of state institutions. Our academic interests have also become much

more inter-disciplinary. Since the 2000s, Ellen's have moved deeper into legal anthropology, showing embedded morality and power in institutional regulation. I worked more closely with historians to explore how we find layers of historical experiences woven into the ethnographic present. Both of us have, however, remained critical of obstinate social science mindsets that treat analytical categories in space and time as static and bounded and view social change as linear. Over the years, Ellen and I have advocated self-reflection, especially in the 21st century, in a world where colonial, neo-liberal, or socialist impulses can no longer be conceptualized as clear-cut categories. Until we understand how these impulses are intertwined in the world today, it is difficult to uncover global structures of power that victimize nor can we effectively identify sources of empowerment and social activism.

Connecting Global Academic Communities

Our commitment to critical conceptual paradigms prompts us to build inter-Asia/continental platforms to rethink the idea of "Asia" and to promote creative scholarship among graduate students and younger colleagues who would like to bridge social sciences and the humanities. Back in 2001, I already sensed that the center of gravity of Asian studies was shifting from North America and Europe to Asia. I decided to establish an interdisciplinary and inter-regional research institute at the University of Hong Kong. For twenty years, the Hong Kong Institute for the Humanities and Social Sciences strategically uses public and private funding to develop a broad network of senior and junior scholars across the globe with shared intellectual interests (www.hkihss.hku.hk). Together, they help organize field trips and training workshops, seek partnerships with institutions such as Social Science Research Council in New York, Yale University, National University of Singapore, Harvard-Yenching Institute, Fudan University, Sun Yat-Sen University, East China Normal University, among others. Distinguished visitors from prominent research institutions worldwide, including Ellen herself, offered seminars and mentored a range

of graduate students in anthropology, sociology, history, literature, and law.

Collaborations among colleagues and students haven't been driven by theme-based research clusters – humanities and medicine, history of science and everyday technologies; hubs, mobilities and Asian urban; multi-faith spirituality across Asia; culture, colonial institutions, and business. We offer seminars and organize interdisciplinary workshops based on critical archival research as well as ethnographic fieldwork and produce multi-lingual works with leading publishers in Asia and the United States. Our edited volumes empower a community of scholars at various stages of their careers who dare to venture beyond established analytical mindsets in the humanities and social sciences. Three volumes edited by Eric Tagliacozzo, Helen Siu and Peter Perdue (2015, 2015, 2019), for example, challenge administratively bounded definitions of Asia, and instead, see “Asia” as fluid spatial assemblages of historical processes. These works focus on unusual moments and sites of connection across continental divides, and highlight intense movements of people, goods, institutions, and values over the centuries. Two volumes on urban nature edited by Anne Rademacher and K. Sivaramakrishnan (2017, 2021) highlight cultural meanings in ecological processes in contemporary Asian cities where social and political contestations erupt in unexpected ways. The volume *Moral Foods: The Construction of Nutrition and Health in Modern Asia* edited by Angela Ki-che Leung and Melissa Caldwell, includes topics such as debates over vegetarian diets and nation-building in Republican China, and the assessment of women's breast feeding in producing modern Japanese citizens in post-Meiji Japan.

For eight years, Ellen had volunteered to join a collective academic leadership at the Institute, offered courses on law and business morality, and mentored local students. She also brought her own graduate students from Switzerland to Hong Kong and Guangdong. To gain ethnographic sensibilities, they visited corporate institutions and legal arbitration centers and joined me to observe popular street protests in Hong Kong. However, a change of leadership in China and its tightening control over civil society in Hong Kong in the past decade have made genuine research and academic exchanges with global partners

increasingly difficult. It remains to be seen if the Institute can continue to mentor critical humanities scholarship in face of a restrictive and technically oriented tertiary education system.

Empowerment through Art and Media

Academics aside, Ellen and I have faith in empowerment through art and cultural programs. Ellen's contribution in Europe is well covered by other essays in this volume. In a similar spirit for public engagement, I spent three years as executive producer for an 83-minute documentary film on a Hong Kong Cantopop star and her social and political activism in face of China's overwhelming attempt to dismantle civil society in the former British colony. "Denise Ho: Becoming the Song" (Producer/Director: Sue Williams), premiered in July 2020 by Kino Lorber in North America, has since been screened globally in film festivals and classrooms. Using the life and times of the charismatic eponymous singer to tell migratory, cross-cultural experiences cherished by several generations of Hong Kongers, the film shares with a global public our appreciation of a historically worldly South China, of an open and encompassing cultural space, and of a belief in the political impact of song and popular media. In a featured article on Hong Kong's unique cultural dynamics, "Island Song," Jiayang Fan of the *New Yorker* follows the singer's career and activism and portrays Denise Ho in a powerful sentence – "As Beijing chips away at Hong Kong's freedoms, the Cantopop singer has become its emblematic figure – embattled, emboldened, and un beholden" (January 14, 2019).

Moreover, I have teamed up with documentary filmmakers in Guangzhou and Hong Kong to produce two full-length documentaries. Under the general title of "Delta on the Move", the films highlight cross-border fluidities in the Pearl River delta region (from the historical movement of people and goods to the contemporary reinventions of rituals and cultural consumption). We are also planning a series of documentary short subjects on small businesses in Hong Kong which had traditionally bridged Canton-Hong Kong-Macao geographical divides and which reflect the region's historically multi-ethnic and

worldly character. As many of these businesses may not survive today's political and economic environments, we feel the urgency to record their historically significant roles in the lives and memories of generations. A related project using visual media to understand the past in the ethnographic present is my increasing attention to new museums mushrooming in the Pearl River delta region. The region is now administratively defined by the China and Hong Kong SAR government as the Greater Bay Area. The policy makers are focused on the hardware of development – roads, bridges, high-speed rail, city infrastructure and industrial technologies to boost commodity production. Colleagues and I pay attention to the cultural software – imaginaries, self-representations (as exemplified in the numerous newly constructed museums and art exhibitions in Shenzhen, Guangzhou, Foshan, Zhongshan, Shunde, Zhuhai), and aspirations of generations of migrants whose efforts have continued to fuel the region's emotional energies (see Siu, 2016).

Over the years, whenever Ellen visited Hong Kong, we have spent time walking the city, appreciating its diverse cultural landscape, soaking in its energies, and uncovering hidden enclaves of resilience in communities that face intense market forces and at times draconian government measures to erase them. In the past three years, hundreds of thousands of Hong Kong families have uprooted themselves and left the city for good. As they begin to pursue new bonding among themselves and to sink roots in various host countries, Ellen and I see the need to tune our efforts to understand these emerging communities connected across the continents via new media technologies and platforms. A crucial step is to understand our research subjects as “deterritorialized” processes, be South China as a regional construct, Hong Kong as a city in crisis, or Hong Kongers as an evolving identity. Green Bean Media, a film collective formed by professional emigrants in the past few years from Hong Kong to the United Kingdom, has already produced a series of remarkable documentaries based on their efforts to create new meaningful bonding. Hopefully, our commitments can be passed onto a younger generation of scholars and practitioners who, against all odds, will venture beyond established analytical mindsets and generate new spaces for themselves and for those around them.

References

- Hertz, E. (1998). *The Trading Crowd: An Ethnography of the Shanghai Stock Market*. Cambridge University Press.
- Leung, A. K. C. and Caldwell, M. (2020). *Moral Foods: The Construction of Nutrition and Health in Modern Asia*. University of Hawai'i Press.
- Rademacher, A. and Sivaramakrishnan, K. (eds.) (2017). *Places of Nature in Ecologies of Urbanism*. Hong Kong University Press.
- Rademacher, A. and Sivaramakrishnan, K. (eds.) (2021). *Death and Life of Nature in Asian Cities*. Hong Kong University Press.
- Siu, H. (1989). *Agents and Victims in South China: Accomplices in Rural Revolution*. Yale University Press.
- Siu, H. (2016). *Tracing China: A Forty-Year Ethnographic Journey*. The University of Hong Kong Press.
- Tagliacozzo, E., Siu, H. F. and Perdue, P. (eds.) (2015). *Asia Inside Out: Changing Times*. Harvard University Press.
- Tagliacozzo, E., Siu, H. F. and Perdue, P. (eds.) (2015). *Asia Inside Out: Connected Places*. Harvard University Press.
- Tagliacozzo, E., Siu, H. F. and Perdue, P. (eds.) (2019). *Asia Inside Out: Itinerant People*. Harvard University Press.

Marc-Olivier Gonseth

**« Là-haut sur la colline » : une vision des liens
entre le Musée d'ethnographie de Neuchâtel
et l'Institut d'ethnologie de l'Université**

La présence d'un Musée d'ethnographie dépendant de la Ville et d'un Institut d'ethnologie dépendant de l'État dans une agglomération de 65 000 habitants tient du miracle. Cette éclosion surprenante a été rendue possible par la donation à la Ville de Neuchâtel en 1795 de son Cabinet de sciences naturelles par le général Charles Daniel de Meuron puis par celle en 1902 de sa villa et d'une somme de 20 000 francs pour son aménagement en « Musée ethnographique » par James Ferdinand de Pury, un commerçant neuchâtelois ayant fait fortune au Brésil.

S'il fallut ces deux gestes initiaux pour qu'écluse l'ethnographie neuchâteloise, aussi bien muséale qu'universitaire, celle-ci s'est développée à travers le temps du fait de l'engagement passionné des personnes qui se sont succédé à la tête et dans les équipes de ces deux institutions.

J'évoquerai d'abord rapidement le fil parfois dense et parfois ténu qui a permis leur développement conjoint et me concentrerai ensuite sur le basculement d'un modèle essentiellement ethnographique et muséal vers un modèle essentiellement ethnologique et théorique concernant non seulement l'Institut, ce qui constitua une sorte de

retour à la normale, mais également le Musée, ce qui préfigura la mise en place de la « muséologie de la rupture ».

Un tel regard en arrière va me conduire à évoquer de nombreux acteurs qui ont apporté leur pierre à l'édifice. Je le ferai à partir de sources diverses¹ mais aussi d'observations que j'ai faites depuis le début de mes études à l'Université de Neuchâtel (1972) jusqu'à ma retraite du poste de directeur du Musée (2018) en passant par mes quatre années d'assistantat à l'Institut d'ethnologie (1984-1987). Ce faisant, je serai amené à parler à la première personne, tant il est vrai que ma trajectoire personnelle fait partie de la démonstration que je vais tenter de faire : le lien entre ces deux pôles complémentaires de la même discipline est non seulement extrêmement fertile lorsqu'il est engagé, mais il est surtout vital pour que se développe pleinement le potentiel de l'ethnologie neuchâteloise.

Charles Knapp : le géographe

Nommé conservateur le 15 juin 1903, le géographe Charles Knapp installa les collections dans la villa léguée par James Ferdinand de Pury en mai 1902 et y inaugura le Musée ethnographique le 14 juillet 1904, soit le jour de sa nomination effective. Étant donné sa formation, il y déroula tout naturellement un parcours géographique des collections à travers les salles remplies de vitrines : Europe, Océanie, Asie et Afrique au rez-de-chaussée, Amérique du Nord et du Sud au premier étage (essentiellement les collections Hassler déposées gratuitement par convention pendant trois ans).

¹ J'ai notamment bénéficié des recherches approfondies faites à l'occasion du Centenaire du Musée, publiées dans GHK 2005.

Arnold Van Gennep : l'ethnologue

Nommé en 1912 à la toute nouvelle chaire d'ethnographie et d'histoire comparée des civilisations², Arnold Van Gennep offrit une chance inespérée à l'Université de Neuchâtel en développant un enseignement sortant du cadre strictement muséal. Il fut malheureusement expulsé de Suisse par les autorités fédérales en octobre 1915, suite à la publication, sous un pseudonyme, de plusieurs articles dans *La Dépêche de Toulouse* critiquant l'attitude de la Suisse face à l'Allemagne (Centlivres et Vaucher, 1994 : 89-101 ; Centlivres, 2005 : 149-152). En revanche, compte tenu de sa carrure internationale et du succès du Congrès mis sur pied en 1914³, la chaire qu'il occupait fut conservée et confiée à Charles Knapp qui ramena en quelque sorte la discipline dans le giron géographique et dans ce que Serge Reubi (2005 : 201-206) appelle le «paradigme muséal», disposition théorique qui ancrat la connaissance dans un rapport à la culture matérielle et consacrait le rôle majeur des musées dans la construction du savoir.

Théodore Delachaux : l'ethnographe naturaliste

Charles Knapp décéda subitement en 1921. Théodore Delachaux, un professeur de dessin passionné par l'ethnographie et les sciences naturelles, reprit au vol la direction du Musée, dont il était proche.

² Cette nomination put se faire grâce à la médiation de l'égyptologue Gustave Jéquier, proche du Musée ethnographique, qui dispensait un enseignement bénévole à l'Université, et à l'obtention de fonds extérieurs à l'État de Neuchâtel (voir Centlivres, 2005 : 139-140).

³ Dès son arrivée à Neuchâtel, Arnold Van Gennep travailla avec son ami Gustave Jéquier à l'organisation d'un important congrès destiné à la fois à faire reconnaître Neuchâtel comme un lieu incontournable en matière d'ethnographie et à permettre l'émancipation de cette discipline face à l'anthropologie physique et à la géographie humaine (voir Centlivres, 2005 : 142-149). Largement soutenue par les élites locales et par les autorités de la Ville et du Canton, cette rencontre se tint du 1^{er} au 5 juin 1914 et connut un succès retentissant. Grâce à l'étroite collaboration entre le Musée et l'Université, les participant-e-s bénéficièrent notamment d'une visite du Musée ethnographique commentée par Charles Knapp ainsi que de celle d'une exposition temporaire d'objets prêtés par des particuliers, organisée par Théodore Delachaux dans une maison privée (Centlivres, 2005 : 146).

Persuadé comme son prédécesseur que l'ethnographie s'occupait spécialement de la civilisation matérielle, il développa une orientation plus naturaliste que géographique dans sa pratique de la muséographie et participa notamment à une importante mission de collecte en Angola (Gonseth et al., 2010).

Du côté de l'Université, au vu de la difficulté de confier à une seule personne l'enseignement donné par Charles Knapp, les chaires de géographie et d'ethnographie furent séparées. Théodore Delachaux, qui avait postulé pour reprendre la chaire d'ethnographie, se retira en raison de la postulation du Dr. Georges Montandon. Retenu par le Conseil de la Faculté des lettres, ce dernier fut finalement désavoué par le Conseil d'État (voir Centlivres, 2005 : 151-152 et Reubi, 2005 : 204).

Si la succession en question fut problématique pour le Musée, Charles Knapp n'ayant notamment pas entrepris d'inventaire des collections, elle le fut plus encore pour l'Université, l'enseignement de l'ethnographie ayant été supprimé par le Conseil d'État fin 1921. Il fallut finalement attendre plus de trente ans et montrer beaucoup d'obstination pour que cet enseignement soit officiellement rétabli.

Jean Gabus : le muséologue obstiné

En 1945, le savant touche-à-tout qu'était Théodore Delachaux s'en alla diriger le Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel et mit sur orbite son ami Jean Gabus, un explorateur ayant obtenu en 1943 un doctorat ès lettres à l'Institut Anthropos de l'Université de Fribourg. Échouant lors de sa première tentative de relancer l'enseignement de l'ethnologie à l'Université de Neuchâtel, Jean Gabus y fut en revanche nommé la même année professeur extraordinaire de géographie, recréant ainsi le lien étroit que Charles Knapp avait instauré entre les deux disciplines.

À force d'obstination et d'engagement, passant notamment par un enseignement bénévole de sa vision de l'ethnologie (voir Reubi, 2005 : 206-209), Jean Gabus parvint à rétablir l'enseignement

officiel de cette discipline et fut nommé en 1954 professeur ordinaire de géographie et d'ethnologie. Il développa dès lors un enseignement fondé à la fois sur les collections et les expositions du Musée – signant par là un nouveau bail avec le paradigme muséal –, sur son intérêt pour les relations entre l'art et les techniques, sur ses missions de collecte au Pôle Nord et en Afrique occidentale, sur ses séjours d'études en Afghanistan, en Thaïlande, au Japon, au Brésil (Chiffelle, 2005 : 217) et sur son penchant pour la géographie non européenne⁴.

Point de bascule à l'Institut

J'en arrive au moment où je suis entré dans le tableau que je suis en train de broser, débarquant à Neuchâtel de mon Jura natal en automne 1972, alors que le Musée et l'enseignement de l'ethnogéographie étaient encore entre les mains de Jean Gabus. Peu au clair du fonctionnement de l'Université et des cours qu'elle dispensait, j'entrepris une tournée des divers instituts susceptibles d'intervenir dans ma formation. Je me rendis donc rapidement sur la colline de Saint-Nicolas afin de me renseigner sur les possibilités de suivre immédiatement les cours proposés par l'Institut d'ethnologie.

En poussant la grande porte de la Villa de Pury, je rencontrai quelques étudiants qui les suivaient (moins d'une dizaine de personnes ce jour-là), qui prenaient leur pause dans le hall d'entrée et qui me confirmèrent qu'il me faudrait attendre d'avoir passé une demi-licence en géographie avant d'avoir accès à la parole du maître. Trois petits semestres d'enseignement constituaient donc à cette époque la seule voie de formation de l'ethnologie neuchâteloise. Cet état de fait, que je déplorais mais dont j'ignorais

⁴ Si l'ethnologie neuchâteloise a pris un retard considérable durant sa longue mise à l'écart entre 1922 et 1954 (Reubi, 2005 : 206), et si elle a ensuite évolué dans une voie clairement datée jusqu'en 1972, elle a en revanche rayonné sur le plan de la muséographie, la démarche de Jean Gabus s'étant peu à peu imposée comme l'une des plus novatrices et originales de son temps.

alors la raison, constituait manifestement l'héritage de la longue mise entre parenthèses de l'ethnographie au profit de la géographie. Une autre manifestation de cette ingestion partielle était que les cours de géographie humaine étaient donnés dans l'auditoire du Musée et que l'Institut de géographie occupait une partie des locaux disponibles sur place, évidemment saturés⁵. Pierre Centlivres prit la direction de l'Institut d'ethnologie deux ans plus tard : « *En 1974, la double chaire de géographie humaine et d'ethnologie de Jean Gabus est mise au concours sous forme de deux chaires complètes. La première est attribuée à Frédéric Chiffelle, ce qui constitue la première chaire complète de géographie humaine de l'Université de Neuchâtel. La seconde revient à Pierre Centlivres qui occupe, lui, la première chaire complète d'ethnologie après un bref intérim de Jean Ziegler* » (Chiffelle, 2005 : 217).

Cette division permit à l'enseignement de s'émanciper d'un paradigme muséal d'autant plus prégnant que Jean Gabus avait acquis une réputation internationale en muséographie. Mieux, l'ethnologie parvint enfin à s'affranchir du lien qu'elle conservait avec la géographie et devint une discipline à part entière, conformément à la vision qu'Arnold Van Gennep avait formulée pour elle au début du siècle dernier.

Pierre Centlivres choisit alors Jacques Hainard comme chef de travaux et mit sur pied un enseignement solide et diversifié. La base de leur programme consistait en un cours d'ethnologie générale, à partir de thématiques fortes comme l'alimentation, le vêtement ou les pratiques rituelles, traitées de manière transversale en tentant d'intégrer toutes les régions du monde. Ils inclurent parallèlement un cours d'anthropologie économique et un cours de méthodologie répondant aux mêmes principes de communication des mondes. Mieux, Centlivres et Hainard ancrèrent la perspective régionale et la réflexion

⁵ Comme de nombreux collègues de ma génération, c'est donc en linguistique que je fis mes premiers pas dans le domaine de l'ethnographie et de l'ethnologie, grâce à la curiosité et à l'éclectisme du professeur Eddy Roulet : structuralisme, sociolinguistique, ethnographie de la communication, théorie des actes de langage et école de Palo Alto remplirent partiellement les vides que ne comblaient pas les cours de géographie physique et humaine donnés sur la colline de Saint-Nicolas.

sur le proche dans un enseignement spécifique et dans des séminaires de recherche proposés aux étudiants. Ils positionnèrent ainsi l'Institut comme un lieu à part sur la scène helvétique, rejoignant en cela des courants minoritaires également apparus en France voisine autour de l'ethnologie du proche.

J'ai côtoyé d'assez près ces deux scientifiques durant leur période de collaboration à l'Institut. Je les ai trouvés très complices et convaincants face à la ligne qu'ils mettaient patiemment en place et qu'ils ont longuement présentée dans un entretien publié dans un fanzine «intello» dont j'étais proche (Centlivres et al., 1976, p. 33-45). Ils y défendaient l'idée d'une ethnologie comme rencontre ouverte et dialectique entre deux types de subjectivité et engagée dans l'étude du lointain comme du proche, développant l'exemple de recherches récentes entreprises avec les étudiant-e-s dans le domaine de l'alimentation⁶.

Point de bascule au Musée

J'eus la chance d'assister de près à une collaboration majeure entre le Musée et l'Institut durant l'année universitaire 1976-1977. Jean Gabus étant de moins en moins présent à Neuchâtel car de plus en plus absorbé par ses responsabilités à l'international, il confia la préparation de son avant-dernière exposition à Ernst Lichtenhahn, professeur de musicologie qui donnait des heures d'ethnomusicologie dans le cadre du cursus d'ethnologie, et à François Borel, son assistant, qui reprit plus tard son cours et le transmit à Yann Laville.

Comme je suivais leur enseignement, je fis de cette période mon baptême du feu en matière de recherche muséale: ma collègue Christine Jacobi (par la suite Christine Détraz) et moi-même fûmes

⁶ Cet intérêt marqué pour les pratiques alimentaires explique que le Centre de recherche ethnologique (CRE), créé en 1975, ait été chargé quelques années plus tard de mettre en place une partie importante de l'exposition inaugurale de l'Alimentarium à Vevey intitulée *Le pain des autres*. Alors que Micheline Centlivres-Demont se rendait en Turquie, trois jeunes ethnologues formé-e-s à l'Institut se rendaient dans d'autres parties du monde: Valérie Ott au Pérou, Pierre Rossel au Cameroun et moi-même aux Philippines.

chargé.e.s de défricher la thématique du langage tambouriné, que nos mentors comptaient développer dans l'exposition et pour laquelle je me sentais des affinités au vu de mon intérêt pour la linguistique. Je pus par ailleurs accéder aux coulisses de l'exposition *Musique et Sociétés* et j'eus la joie de voir muséalisées dans l'exposition quelques cases d'*Oumpah Pah et les pirates* présentant une amusante parodie de tam-tam téléphone, que j'avais apportées à François Borel pour tenter de casser le sérieux de notre analyse. L'irruption presque inopinée de ce petit condensé d'humour signé Goscinny et Uderzo dans un contexte par ailleurs fort austère me combla de joie, presque de fierté, et je me sentis fort rasséréiné que le milieu académique, que j'assimilais alors au sérieux absolu de la science pure et dure, soit capable d'une telle porosité face à la fantaisie. *Last but not least*, j'avais la chance, après une petite année passée sur la colline, de voir notre recherche publiée dans le catalogue de l'exposition (Jacobi et Gonseth, 1977).

Lorsque Jean Gabus quitta la direction du Musée fin 1978, Pierre Centlivres et Jacques Hainard s'opposèrent à une décision des responsables par intérim de l'institution «orpheline», qui voulaient confier la réalisation de la future exposition temporaire à leurs collègues bâlois, et obtinrent des autorités politiques que celle-ci leur soit confiée, en plus de leur enseignement.

Naquit alors *Être nomade aujourd'hui*, une exposition clé dans l'évolution du Musée, puisqu'elle constitua le premier terrain d'exercice d'une anthropologie muséale centrée sur les principes récemment adoptés dans l'enseignement prodigué à l'Institut d'ethnologie : approche théorique et comparative transversale, développement d'une réflexion concernant la société occidentale (en l'occurrence le néonomadisme, diverses pratiques pastorales et une interrogation liée à l'univers du camping, qui devint un terrain d'étude de l'Institut). L'expérience constitua donc un renversement complet du paradigme muséal puisqu'en lieu et place d'un responsable de musée enseignant l'ethnologie à l'Université, situation antérieure, un professeur d'ethnologie et son bras droit se virent confier les rênes de l'exposition du Musée et lui donnèrent une orientation transversale et théorique, redoublant ainsi, en la radicalisant, l'expérience vécue avec les ethnomusicologues lors de l'exposition *Musiques et sociétés*.

J'entendis parler de ce projet à la fin d'un cours donné par Pierre Centlivres, qui proposait aux étudiant-e-s intéressé-e-s, parmi la soixantaine qui suivaient alors son enseignement, de réfléchir avec lui sur le thème du nomadisme. L'idée de m'investir dans un projet d'exposition à la fin de mes courtes études d'ethnologie et au retour d'un voyage de six mois en Irlande me plaisait énormément et surtout, j'étais fasciné par le duo de choc que formaient Centlivres et Hainard. Je produisis donc un texte articulé sur les beatniks, hippies et routards, que les deux codirecteurs acceptèrent d'intégrer au livre accompagnant l'exposition (Gonseth, 1979). Mieux encore, ils me proposèrent dans la foulée de prendre en charge une section sur ce thème dans l'exposition elle-même. Je me lançai alors dans la réalisation de la galerie de 200 m² qui terminait le parcours. L'équipe de l'Institut, très prise par le nomadisme classique, me laissa développer librement mon sujet avec l'aide de Monika Roulet, alors assistante-scénographe.

Christine Jacobi, qui avait déjà cosigné avec moi l'article sur le langage tambouriné, s'occupa de mettre en scène le dernier tableau de l'exposition, une caravane complètement équipée pour la forme la plus sédentaire du nomadisme. Elle fut engagée l'année suivante comme collaboratrice au Musée d'ethnographie de Genève et y resta jusqu'à la fin de sa carrière⁷. L'exposition *Être nomade aujourd'hui* est accessoirement le premier chantier muséographique d'envergure que codirigea Jacques Hainard et la première fois que je pus m'investir dans

⁷ Je me suis permis d'insister ici sur la période de la fin des années 1970 et du début des années 1980, durant laquelle une intrication forte entre les activités de l'Institut et du Musée donna leur chance à des étudiant-e-s de s'engager dans des projets de recherche muséographique ou d'exposition et de découvrir au passage une véritable vocation. En dehors d'une bonne dizaine de personnes, qui, au fil du temps, furent engagées au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, et de Christine Jacobi, déjà mentionnée, je pense (liste non exhaustive) à Isabelle Raboud-Schuele (Alimentarium de Vevey, puis Musée gruérien de Bulle), à son frère Bernard Schuele (Musée national), à Paolo Crivelli (Musée ethnographique de la vallée de Muggio), à Christophe Gros (Musée d'ethnographie de Genève), puis par la suite à Philippe Mathez (Musée d'ethnographie de Genève), à Sandra Sunier (Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge), à Olimpia Caligiuri Cullity (Fremantle Prison, Australie), à Danièle Wenger (Musée d'ethnographie de Genève) ou à Julie Dorner (Musée d'ethnographie de Genève).

la construction d'un secteur entier. J'inscrivis du reste mon mémoire de licence, intitulé *Routes et autres voies* (Gonseth, 1982), dans le sillage des recherches entreprises pour l'exposition.

Développement et rupture

Jacques Hainard fut nommé à la direction du Musée en 1980. L'orientation prise avec *Être nomade aujourd'hui* caractérisa logiquement les premiers exercices qu'il dirigea et les panneaux de remerciements de ses premiers exercices manifestent clairement l'intense collaboration qui fut alors la règle entre le Musée et l'Institut. Ainsi l'exposition *Naître, vivre et mourir* (1981) emprunta résolument la voie de la théorie ethnologique, rendant par là un vibrant hommage à Arnold Van Gennep, et donna lieu à un important colloque auquel furent conviés Nicole Belmont, Pierre Bourdieu, Isac Chiva, Bernard Crettaz, Jean Cuisenier, Luc de Heusch, Julian Pitt-Rivers et Arnold Niederer, pour le plus grand bonheur des étudiant-e-s de l'époque. « En matière d'ethnologie, Neuchâtel peut servir de modèle ! » titrait le supplément littéraire du *Journal de Genève* du 18 juillet 1981 en citant Jacques Hainard, qui tenait à souligner par là l'extrême fertilité du lien entre le Musée d'ethnographie qu'il venait d'investir et l'Institut d'ethnologie qu'il venait de quitter.

En 1983, avec l'appui de Jacques Hainard, qui cherchait de l'aide pour développer un projet d'exposition théorique sur la manipulation des objets, Pierre Centlivres me proposa un demi-poste d'assistant qu'il mit en lien avec l'exposition en question. Après quelques séances de travail au Musée, Pierre Centlivres m'invita à son domicile pour mettre au point le modèle théorique de l'exposition, que je présentai ensuite à l'équipe du Musée. Jacques Hainard adopta dans la foulée le titre définitif de l'exposition : *Objets prétextes, objets manipulés*. L'Institut me détacha alors à temps plein sur le projet. J'eus ainsi l'occasion, comme à chaque exercice qui suivit, de recommencer mes études d'ethnologie afin d'acquérir les connaissances que je n'avais pas dans un champ que je défrichais toujours, et d'en tirer un texte synthétique publié dans le catalogue de l'exposition (Gonseth, 1984). Ma collaboration

étroite avec Jacques Hainard donna naissance à une exposition qui alimenta longtemps notre démarche, puisqu'elle fut fondatrice de la nouvelle ligne théorique et plastique du Musée⁸. Nous étions en 1984. Jacques Hainard était plein d'énergie et d'ambition, il n'avait pas encore théorisé la « muséologie de la rupture », mais l'idée était en gestation et devait émerger trois ans plus tard. Je débarquais donc dans un milieu intellectuel en train de se transformer, de chercher une forme, une ligne et un cadre théorique. Et comme j'aimais lire, écrire, synthétiser, imaginer et spatialiser, je n'eus plus vraiment d'autres envies que celle-là. J'ai quand même continué à faire du terrain, notamment aux Philippines, car Pierre Centlivres me poussait à terminer ma thèse. Mais je lui annonçai quelques années plus tard que j'avais choisi le Musée et renoncé à mon projet philippin.

Une autre collaboration essentielle entre Musée et Institut, entamée dès la nomination de Jacques Hainard, consista à lancer et à encadrer la construction d'une annexe entre la villa de Pury et le bâtiment des expositions temporaires afin d'offrir des locaux indépendants à l'Institut d'ethnologie, ainsi qu'un auditoire partagé, une bibliothèque commune et des locaux supplémentaires destinés au Musée au sous-sol. Confié à l'architecte Édouard Weber et intitulé judicieusement « rupture pour une liaison », le projet caractérisé par la construction de deux octogones reliés par des verrières aux bâtiments existants fut développé entre 1981 et 1983 et réalisé entre 1984 et 1986 (Architecture suisse, 1988 : 19-22), ce qui impliqua une migration de l'enseignement dans des locaux extérieurs au complexe de la colline de Saint-Nicolas.

Une étroite complicité

Inutile pour moi de revenir ici sur les années passées ensuite avec Jacques Hainard à développer les grands axes de la rupture avec, à chaque exercice, un apport de sang neuf provenant de l'Institut

⁸ C'est lors de cette exposition que l'artiste scénographe Jean-Pierre Zaugg fit ses premiers pas au Musée, sa ligne au scalpel et son imagination débordante s'imposant jusqu'en 2000 comme une des marques de fabrique des expositions.

d'ethnologie. Je viens de le faire dans un livre d'hommage consacré à sa carrière (Gonseth, 2022).

Il est en revanche indispensable de compléter ce bref parcours d'une longue histoire en évoquant ma collaboration avec Ellen Hertz. Je l'ai croisée pour la première fois lors d'une séance de la Commission de rédaction de la Société suisse d'ethnologie, que je présidais encore pour quelques mois, et alors qu'elle était encore en poste à l'Université de Lausanne. Elle nous avait rejoint-e-s dans une salle du département d'ethnologie de l'Université de Berne, accompagnée d'un de ses enfants encore dans son landau. Elle s'est montrée drôle, enjouée, créative, dynamique et je me suis rapidement pris à rêver qu'une personne comme elle soit engagée à l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel.

Ce rêve est devenu réalité en 2001. J'assistai donc de près à la mise en place de son programme d'enseignement et d'encadrement de ses étudiant-e-s et constatai rapidement qu'elle accordait un intérêt majeur à ce que les meilleures conditions possibles soient offertes à celles et à ceux qui envisageaient de faire une thèse en ethnologie. L'un de ses credo, tout simple, était qu'une thèse est un passeport et non un achèvement. Son arrivée a donc correspondu à une augmentation considérable des thèses non seulement inscrites, mais surtout achevées et présentées.

Dès son arrivée, Ellen s'est appliquée à nourrir un dialogue scientifique, créatif et amical avec le MEN, permettant que se recrée une complicité qui s'était un brin émoussée avec le temps. Elle s'entendit donc fort bien avec Jacques Hainard, avec lequel elle partageait un sens certain de la séduction, une grande habileté dans la négociation, une bonne compréhension des coulisses, une gestion fine du pouvoir et un sens de l'humour très développé. Et si le machisme affiché de Jacques aurait pu parfois faire bondir Ellen, ils surent instaurer une relation à plaisanterie qui les aida à balayer les problèmes de cohabitation et à en rester toujours à l'essentiel, à savoir nourrir le lien Institut-Musée de telle manière que chacune des deux entités tire un profit maximal de leur étroite association sans pour autant empiéter sur les prérogatives et les activités de l'autre. Le percutant article intitulé «Le matrimoine» (Hertz, 2002: 153-167) publié dans le livre accompagnant l'exposition *Le Musée cannibale* permit notamment à Ellen de mettre en perspective et en question la manière de considérer

le prétendu «patrimoine» ethnographique. La photographie publiée en page 16 de l'ouvrage commémorant le centenaire du Musée (GHK, 2005), montrant Ellen Hertz et Jacques Hainard en train de dévoiler la plaque dédiée à Jean Gabus dans l'entrée du Musée, est une autre illustration de cette relation ouverte et équilibrée. Jacques Hainard était par ailleurs toujours chargé du cours d'ethnomuséographie proposé dans le cadre du cursus des études d'ethnologie, ce qui garantissait une activation explicite et officielle du lien institutionnel en question.

J'ai repris la direction du MEN en 2006. Vu mon engagement à 100 %, les deux heures de cours données par Jacques Hainard furent confiées à Octave Debary. Cette charge d'enseignement permit de prolonger jusqu'à aujourd'hui une relation pédagogique essentielle entre l'Institut et le Musée, matérialisée notamment par des travaux pratiques dans le domaine des expositions et des voyages d'étude.

La relation amicale que j'avais développée avec Ellen en tant que conservateur adjoint se transforma à cette époque en active complicité. C'est du reste Ellen qui m'apprit ma nomination au poste de directeur du MEN et m'invita à fêter l'événement dans un restaurant de la place pratiquant la cuisine moléculaire. Ainsi, à chaque coup dur, période charnière, décision délicate ou retour de voyage, un repas amical basé sur l'amour du bon vin nous permettait de reprendre ou développer nos marques de la plus simple et fluide des manières. Nous avions à ces occasions une façon d'en remettre avec l'auto-ironie qui devait sans doute nous rassurer quant à la gestion de nos ego et statuts respectifs. Mettre en place et faire jouer comme en filigrane une collaboration complice, voire malicieuse, nous a ainsi permis de régler la plupart des problèmes institutionnels rencontrés de la manière la plus légère et efficace qui soit.

Patrimoine culturel immatériel

Si je me suis toujours montré attentif et volontaire dans mon engagement à soutenir et à relayer les réflexions, les projets et les travaux d'Ellen, la thématique du patrimoine culturel immatériel (PCI) nous permit enfin de confirmer et de développer concrètement

ces dispositions réciproques dans une véritable collaboration à la fois académique et muséale.

L'aventure commença par l'écriture d'un article à quatre mains (Hertz et Gonseth, 2010) qui nous permet de préciser notre position préalable dans ce nouveau domaine de recherche.

Elle s'est ensuite matérialisée dans un projet plus qu'ambitieux qui nous lia étroitement durant plus de cinq ans. La thématique du PCI lancée par l'Unesco en 1982 était en train de déferler sur la Suisse sans que les sciences sociales ne soient apparemment présentes en première ligne. Ellen Hertz prit donc le taureau par les cornes et développa un projet de recherche impliquant l'Institut d'ethnologie, le Musée d'ethnographie, le Centre de dialectologie et des partenaires des universités de Bâle et Lausanne. Intitulé *Mida's Touch*, le projet fut retenu par le Fonds national de la recherche scientifique (FNRS). La recherche pluridisciplinaire devait se dérouler sur plusieurs années, initialement trois mais finalement cinq, et étudier la mise en place de la politique nationale en matière d'identification et de protection du PCI.

Bruits

Présentée du 2 octobre 2010 au 15 septembre 2011, l'exposition *Bruits* (GoLM, 2011: 12-19) fut conçue alors que le système de sélection du PCI suisse se mettait en place et que les cantons n'avaient pas encore soumis leurs propositions à la Confédération. Le fil conducteur de l'exposition consistait à parcourir les cales, le poste de pilotage et les salons d'une sorte de Nautilus échoué sur une plage de sable, et à découvrir au passage des éléments de compréhension quant à la construction d'un patrimoine sonore, pris comme paradigme du patrimoine en général. L'objectif de l'opération était parallèlement de faire le tour des archives sonores du Musée et des moyens matériels utilisés pour les constituer, montrant ainsi que l'opposition tranchée entre matériel et immatériel ne faisait pas sens et permettant par ailleurs à Yann Laville, successeur de François Borel tant sur le plan de la gestion de la collection d'instruments de musique du Musée que sur

celui de l'enseignement de l'ethnomusicologie, de faire le tour de son outil de travail tant au Musée qu'à l'Institut.

L'exposition *Bruits* répondait également bien au titre de *Midas's Touch* choisi par Ellen Hertz pour l'ensemble du projet: Bacchus lui ayant offert de formuler un vœu, Midas propose que tout ce qu'il touche se transforme en or et ne peut évidemment pas en jouir puisque l'or ne se mange pas. Transposé dans le domaine de la patrimonialisation, l'épisode exprime bien l'idée que les chercheurs ne peuvent pas transformer tout ce qu'ils touchent en patrimoine car, dans ce cas, les sociétés humaines ne pourraient tout simplement plus exister. La publication accompagnant l'exposition *Bruits* intégra un premier article introductif provenant du collectif de recherches des universités (Leimgruber, 2011 : 34-46).

L'exposition *Bruits* connut une destinée peu commune en devenant le creuset d'un autre projet intitulé *What are you doing after the apocalypse*. Le coût d'exercices aussi fouillés et mis en scène que *Bruits* ou *Hors-champs* m'obligeait de fait à développer des présentations intermédiaires moins coûteuses. En l'occurrence, la possibilité de disposer des trente-deux toiles du projet *Bastokalypse* des artistes M. S. Bastian et Isabelle L., après en avoir exposé une version digitale dans le périscope du sous-marin de *Bruits*, nous poussa, plutôt que de proposer un simple accrochage dans une salle blanche, à nous installer dans le dispositif de l'exposition précédente en le «salissant» et en le réinterprétant.

Nous évitant de désertir notre fil conducteur patrimonial, cette exposition intercalaire nous permit d'ajouter une pierre à l'édifice en abordant notamment les discours urgentistes, qui ont prédit depuis le début du XIX^e siècle la disparition des particularités culturelles régionales, et en évoquant une sorte d'envers de la démarche patrimoniale autour du thème de la destruction et de la fin des temps et des choses. Sans entrer dans les détails de conception développés dans l'introduction au livre de l'exposition (GoLM, 2012 : 8-12), je souligne une fois de plus la collaboration intense que ce projet a permis de développer avec l'Institut d'ethnologie: sept sections abordant diverses thématiques liées à la fin des choses furent conçues et réalisées avec l'aide de huit ethnologues proches de l'Institut, dont Ellen Hertz,

qui signa avec Stefan Leins un petit bijou d'analyse muséale intitulé « Investir dans l'apocalypse » (Hertz et Leins, 2012 : 76-81).

Hors-champs

Présentée du 3 novembre 2012 au 20 octobre 2013, l'exposition *Hors-champs* (GoLM, 2013) fut conçue alors que le processus de reconnaissance et d'inventaire lancé par la Suisse supposait d'établir des critères et de faire des choix restreignant la liste nationale à 167 dossiers. Elle s'accordait donc bien à l'idée de la présence d'un hors-champ du patrimoine. Elle fut développée autour de la métaphore du Grand Nord et du froid et s'interrogea sur la redéfinition de la mission des musées de société à partir des six obsessions consistant à classer, compenser l'absence du geste, esthétiser, imiter, conserver la mémoire et associer, chaque obsession étant traitée sur trois niveaux différents : analogique, digital et artistique. L'objectif de l'opération était parallèlement de faire le tour des archives visuelles et audiovisuelles du Musée et de permettre à Grégoire Mayor d'asseoir sa spécialisation théorique concernant la photographie et le film ethnographiques au niveau des collections du Musée.

L'exposition répondait au titre *Mida's Touch* choisi par Ellen Hertz à partir d'un autre épisode du mythe : le pauvre Midas se voit affublé d'oreilles d'âne par Apollon car il a pris le parti de Pan et de sa flûte plutôt que d'Apollon et de sa lyre lors d'une joute musicale. Transposé au registre patrimonial, il est facile d'imaginer les tris plus ou moins arbitraires et les querelles d'experts ayant abouti à une proposition restreinte.

La publication accompagnant l'exposition *Hors-champs* intégra deux articles de synthèse provenant du collectif de recherches des universités (Graezer Bideau, 2013 : 112-118 et Munz, 2013 : 154-159)⁹.

⁹ Ne pouvant pas ignorer le 150^e anniversaire de la signature du premier Traité d'amitié et de commerce entre la Suisse et le Japon (1864), le MEN détenant les matériaux iconographiques ramenés du Japon par Aimé Humbert, diplomate responsable de la négociation, je fis une nouvelle entorse à la séquence PCI qu'Ellen Hertz accepta sans difficulté et présentai l'exposition *Imagine Japan* du 20 juin 2014 au 19 avril 2015. Cette respiration s'accordait finalement bien au rythme du projet *Mida's Touch*, qui arrivait en phase de restitution des résultats.

Secrets

Présentée du 17 mai au 18 octobre 2015, l'exposition *Secrets* (GoLM, 2016), troisième volet de notre collaboration, s'attachait à l'omniprésence du secret dans la vie de tous les jours et à son usage en tant que moyen de communication, et ce à travers un jeu de piste proposé aux visiteuses et visiteurs dans seize lieux disséminés en ville de Neuchâtel.

Une fois encore, l'exposition résonnait étrangement avec le titre choisi fort à propos par Ellen Hertz: Midas étant obligé de cacher ses oreilles d'âne sous un bonnet phrygien, son coiffeur découvre ce détail gênant. Ne parvenant pas à le garder pour lui seul, il creuse un trou afin de crier la vérité et d'enterrer son secret, mais les roseaux qui poussent à cet endroit se chargent de diffuser la nouvelle. Ainsi en va-t-il du secret, qui transite invariablement de son détenteur à son destinataire *via* des dépositaires plus ou moins discrets.

La collaboration étroite entre l'Institut et le Musée, outre qu'elle offrit une vitrine de choix à la recherche en cours, consista donc à suivre pas à pas les diverses étapes de la mise en place du programme national et à intégrer les données en train d'émerger dans le scénario des trois volets prévus dans le programme de recherche et intitulés dès le début *Bruits*, *Hors-champs* et *Secrets*. Elle donna donc l'exemple d'une complémentarité ouverte et efficace entre un dispositif de recherche et sa valorisation par l'exposition et la publication.

Un présent chamboulé

Après cette expérience inédite, les liens étroits entre les deux institutions ont perduré du fait de nombreux projets communs et des charges de cours assumées par mes adjoints Yann Laville et Grégoire Mayor. Ces liens ont été renforcés par la nomination de ces derniers à la direction du Musée. Une intense collaboration entre le Musée et l'Institut d'ethnologie s'est en effet concrétisée dans la conception et la réalisation d'une exposition sur l'économie mondialisée intitulée *Cargo cults unlimited*. Développée avec la collaboration centrale d'Ellen Hertz et

d’Alice Sala, cette exposition a été inaugurée en novembre 2023 et son suivi continue d’associer étroitement les deux institutions.

Ce moment d’intense collaboration a malheureusement été suivi par la mise à l’écart des deux codirecteurs. Le risque que ce double départ fait courir non seulement à l’originalité des expositions présentées au MEN mais également à la relation tissée pendant de nombreuses années entre le Musée et l’Institut, m’amène à formuler le principe suivant, dont il conviendra d’expliquer encore et encore l’importance tant aux autorités de la Ville qu’à celles du Canton : il est vital pour les deux institutions qu’une coprésence sur la colline, un enseignement régulier, une bibliothèque commune, un encadrement partagé, des projets ambitieux et des collaborations régulières prolongent l’exceptionnelle qualité de la réflexion produite en ce lieu pendant des décennies, et ce, en toute autonomie, à savoir sans que l’un ou l’autre des deux partenaires se sente « obligé-e » d’une quelconque manière.

Références

- Architecture suisse. (1988). Annexe au Musée d’ethnographie 2000 Neuchâtel. *Architecture suisse*, 82, 19-22.
- Centlivres, P. (2005). Le rendez-vous manqué : Van Gennepe et la première chaire d’ethnologie de Neuchâtel (1912-1915). Dans GHK, *Cent ans d’ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004* (p. 139-152). Musée d’ethnographie de Neuchâtel.
- Centlivres, P., Hainard, J. et Schulthess, D. (1976). Des ethnologues se mettent à table. *Zomar*, 3, 33-45.
- Centlivres, P. et Vaucher, P. (1994). Les tribulations d’un ethnographe en Suisse : Arnold Van Gennepe à Neuchâtel (1912-1915). *Gradhiva*, 15, 89-101.
- Chiffelle, F. (2005). Les enseignements de la géographie. Dans GHK, *Cent ans d’ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004* (p. 215-220). Musée d’ethnographie de Neuchâtel.
- Gabus J., Borel, F. et Lichtenhahn, E. (1977). *Musique et Sociétés*. P. Attinger ; Musée d’ethnographie de Neuchâtel.
- GHK (2005). *Cent ans d’ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*. Musée d’ethnographie de Neuchâtel.

- GoLM (2011). Scénographier l'immatériel. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor, *Bruits: échos du patrimoine culturel immatériel* (p. 12-19). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- (2012). Après l'after. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor, *What are you doing after the Apocalypse?* (p. 8-12). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
 - (2013). Cadrer l'immatériel. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor, *Hors-champs: éclats du patrimoine culturel immatériel* (p. 10-15). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
 - (2016). Débusquer le patrimoine culturel immatériel. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor et O. Schinz, *Secrets: opacités du patrimoine culturel immatériel* (p. 10-15). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Gonseth, M.-O. (1979). Beat, hippy, routard: genèse. Dans Institut d'ethnologie de l'Université et Musée d'ethnographie de la Ville de Neuchâtel, *Être nomade aujourd'hui* (p. 119-130). Le Musée et l'Institut de Neuchâtel.
- (1982). *Routes et autres voies: approche ethnologique du voyage marginal*. Institut d'ethnologie de Neuchâtel [Recherches et travaux de l'Institut d'ethnologie 2].
 - (1984). Le miroir, le masque et l'écran. Dans J. Hainard et R. Kaehr (dir.), *Objets prétextes, objets manipulés* (p. 13-26). Institut d'ethnologie de l'Université et Musée de la Ville de Neuchâtel.
 - (2008). La rhétorique expographique au Musée d'ethnographie de Neuchâtel. *Ethnologie française*, 38, 685-691.
 - (2022). Rompre ou ne pas rompre avec la rupture. Dans F. Mairesse et F. Van Geert, *Jacques Hainard: la muséologie entre rupture et transmission* (p. 23-51). L'Harmattan.
- Gonseth, M.-O., Knodel, B. et Reubi, S. (2010). *Retour d'Angola*. Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Graezer Bideau, F. (2013). Travelling sur les processus d'exclusion dans l'inventaire des traditions vivantes en Suisse: enjeux et raison d'un (out)casting. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor. *Hors-champs: éclats du patrimoine culturel immatériel* (p. 112-118). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Hertz, E. (2002). Le matrimoine. Dans GHK, *Le musée cannibale* (p. 153-168). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

- Hertz, E. et Gonseth, M.-O. (2010). Le patrimoine culturel immatériel comme facteur de transformations: une nouvelle rencontre entre sciences sociales et musées de société. *Museums.ch*, 5, 13-17.
- Hertz, E. et Leins, F. (2012). Investir dans l'apocalypse. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor, *What are you doing after the apocalypse*. Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Jacobi, C. et Gonseth, M.-O. (1977). Le langage tambouriné et ses diverses interprétations. Dans Musée d'ethnographie de Neuchâtel, *Musique et sociétés* (p. 58-72). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Kaehr, R. (2005). Entre saltimbanque et banquier: enrichissement et valorisation des collections. Dans GHK, *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*. Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Kaehr, R. (2000). *Le mûrier et l'épée*. Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Leimgruber, W. (2011). Patrimoine culturel immatériel et musées: un danger?. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor, *Bruits: échos du patrimoine culturel immatériel* (p. 34-46). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Munz, H. (2013). Du «patrimoine horloger» comme écran. Dans M.-O. Gonseth, B. Knodel, Y. Laville et G. Mayor, *Hors-champs: éclats du patrimoine culturel immatériel* (p. 154-159). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Reubi, S. (2005). De l'objet à l'Autre: l'enseignement de l'ethnologie à Neuchâtel. Dans GHK, *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004* (p. 201-213). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Sierro, V. (2005). Perspectives de mise en exposition (1921-1955). Dans GHK, *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*. Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- (2005). Le musée dynamique de Jean Gabus (1955-1978). Dans GHK, *Cent ans d'ethnographie sur la colline de Saint-Nicolas 1904-2004*. Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Van Gennep, A. (1914). Quelques lacunes de l'ethnographie actuelle. Dans *Religions, mœurs et légendes: essais d'ethnographie et de linguistique*, 5^e série. Mercure de France.

**Florence Graezer Bideau
et Marylène Lieber**

**S'engager et transmettre en féministe :
pour une éthique du *care* à l'université**

Dans un article qui a fait date, «For Slow Scholarship: a Feminist Resistance through Collective Action in the Neoliberal University» (Mountz et al., 2015), un collectif de géographes plaide pour la mise en pratique d'un rapport apaisé à la temporalité de la recherche s'autorisant à prendre le temps de lire, de penser, d'écrire et de collaborer, à l'encontre des logiques administratives chronophages et des myriades de demandes incessantes venant de toutes parts qui fragmentent, voire tout simplement font disparaître les plages allouées à la réflexion, un élément pourtant central et corps de métier des académiques. Les recherches de qualité, affirment-elles avec d'autres (Chow, De Kloet et Leung, 2010; Martell, 2014), sont le fruit d'un long processus qui nécessite de prendre le temps, et il en va de même de l'enseignement ou des tâches institutionnelles qui requièrent eux aussi un travail minutieux et fastidieux, souvent invisible, d'organisation, de négociation, de réflexion et d'innovation.

À cet *éloge de la lenteur* qui viendrait contrer les logiques néolibérales qui tendent à envahir les universités, la recherche et l'enseignement, ce collectif ajoute la nécessité de penser des stratégies

communes, qui permettraient de sortir de l'isolement et la fatigue suscités par ces régimes de temporalités fragmentés où nous aurions toujours quelques trains de retard. Pour ses membres, la *slow research* est également une pratique de résistance féministe, où la lenteur ne concerne pas seulement la temporalité mais questionne également les régimes de pouvoir et les inégalités structurelles (Martell, 2014). En se fondant notamment sur les écrits de Joan Tronto (1989) et de Victoria Lawson (2007), elles plaident pour une *éthique du care* qui, au-delà de l'amélioration de la qualité de vie individuelle, favoriserait une culture du lien et du souci d'autrui dans l'académie: une attention à la manière dont les un·e·s et les autres travaillent et interagissent, tout comme une façon de rendre compte du nécessaire travail collectif et des formes de liens et de loyautés qui favorisent *in fine* les réussites (et parfois les échecs) des un·e·s et des autres.

Ellen Hertz a joué un rôle déterminant en tant que chercheuse bien sûr, mais également en tant qu'enseignante et mentor pour un grand nombre de personnes, à différentes étapes de leur parcours, qui mènent aujourd'hui une carrière académique en Suisse et à l'international – et dont nous faisons partie. Elle a non seulement favorisé une forme spécifique de transmission des savoirs qui peut se lire *a posteriori* comme une véritable formation, au-delà de la simple transmission informelle des «ficelles du métier» (Becker, 2002), mais elle s'est également engagée dans la constitution de champs de recherche novateurs en Suisse romande: en développant une perspective en sciences sociales sur le monde chinois d'abord et en s'investissant dans l'institutionnalisation des études genre, de l'anthropologie sociale et des études sur le *p/matrimoine* ensuite. La façon dont elle a toujours su cultiver les liens, instaurer des espaces collégiaux de production intellectuelle, tout comme la manière dont elle a su accompagner plusieurs d'entre nous, souvent durant de longues années constituées de contrats plus ou moins précaires, relèvent sans aucun doute de cette éthique du *care* dans l'académie: une manière de transmettre en féministe, de créer des espaces bienveillants dans un monde de compétition, de développer des savoir-faire et des savoir-être spécifiques. Un souci des autres et du collectif qui se manifeste

à travers à la fois un engagement dans la formation et la transmission des étudiant-e-s et des jeunes chercheur-e-s, parfois au risque d'une production bibliographique moindre, et un engagement institutionnel qui favorise la promotion et la stabilisation de champs de recherche novateurs, des espaces de production intellectuelle inédits dans le champ des sciences sociales.

C'est de cette éthique du *care* dans la transmission et la production des savoirs qu'il sera question dans ce chapitre. Il s'agira non seulement de revenir sur les différentes dimensions de cette éthique qui a été centrale à la pratique de transmission et de mentorat d'Ellen Hertz, mais également de revenir sur les espaces spécifiques que son engagement institutionnel a favorisés.

Éthique du *care*, formation, savoir-faire et savoir-être

Parler de *care*, terme généralement traduit en français par souci, attention à autrui ou sollicitude (Laugier, Molinier et Paperman, 2009), c'est parler de toutes ces «*activités qui incluent tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, de façon à pouvoir y vivre aussi bien que possible*» (Fisher et Tronto, 1991 : 40). Cette définition nous invite à nous penser en lien avec l'environnement qui nous entoure, à accepter notre interdépendance et nous oblige à une forme de responsabilité pour maintenir ces liens, pour lutter contre les vulnérabilités et favoriser l'autonomie et les compétences de tou-te-s. Parler de *care*, c'est donc parler d'une forme d'éthique en lien avec la justice sociale, mais c'est également parler d'un mode spécifique de relation aux autres et surtout, d'un *travail* particulier, souvent invisibilisé et naturalisé, effectué en grande majorité par des femmes.

Maria Puig De la Bellacasa (2011) affirme que les personnes qui s'engagent dans une perspective de *care* sont amenées à prendre au sérieux des éléments qui sont généralement négligés. Si elle s'intéresse avant tout au non-humain, son assertion résonne avec le monde académique, puisque force est de constater que dans les hiérarchies universitaires, le nombre des publications, le *h index* et les fonds de

recherche sont plus valorisés et reconnus que les compétences pourtant essentielles de la transmission et de l'enseignement. Cette hiérarchie est renforcée par la division sexuée du travail : les femmes professeures sont conduites dans leur grande majorité à s'investir davantage dans les tâches d'enseignement et d'encadrement, voire dans le travail administratif et institutionnel (Moss et al., 1999). De là à associer ethos du *care* et identité féminine, il n'y a qu'un pas qui ne peut être franchi sans risque d'essentialisation (Tronto, 1994). Et pourtant, l'épistémologie du point de vue (*standpoint theory*) invite à ancrer la réflexion et la pratique scientifiques dans le social et à prendre en considération l'expérience spécifique des un·e·s et des autres dans les rapports de pouvoir qui les constituent (Smith, 1987 [1974]; Collins, 1986; Harding, 1986).

Le travail du *care* usuellement pris en charge par les femmes dans les sphères familiales et professionnelles peut engendrer une certaine « fatigue du *care* », une charge mentale (Haicault, 2021) qui traverse et cumule ces différents espaces sociaux et disqualifie en partie ces corps chargés des tâches reproductives. Mais le travail du *care* est également ce qui permet de créer des espaces de bien-être et de sécurité émotionnelle – un sentiment d'être à sa place (Young, 2020). Il consiste également à se soucier de soi – comme d'un acte de préservation de soi (Lorde, 1988) – précise Sarah Ahmed (2014).

S'intéresser à ce qui est négligé, c'est donc dépasser la seule critique qui permet de rendre visibles les relations de pouvoir qui font de l'université un monde inégalitaire (Moss et al., 1999; Deschner et al., 2020), et s'interroger sur ce qui se passe dans ces espaces ainsi créés. S'intéresser à ce qui est négligé, c'est tenter de développer d'autres façons d'incorporer et d'habiter ces rapports de pouvoir, de valoriser ce qui est marginalisé ou invisibilisé, et de penser les conditions de production du savoir (Bracke et al., 2013). C'est d'ailleurs ce vers quoi tendent les promotrices de la *slow research* qui tendent dans une perspective féministe à repenser la formation au sein du monde académique (Mountz et al., 2015; Collett et al., 2018).

C'est ce type de pratique que relate Karine Duplan (2019) dans son expérience du mentorat informel dont elle a bénéficié à son arrivée à

l'Université de Genève. Elle raconte la façon dont, dans un contexte où le nombre de femmes professeures reste faible malgré les politiques de promotion de l'égalité et de mentorat institutionnalisé, elle a rencontré des pratiques collaboratives quotidiennes, qu'elle décrit à la fois comme des « mécanismes de survie » dans un espace somme toute encore masculin et des pratiques féministes de *mentoring* (Moss et al., 1999). Celles-ci existent tant dans les relations avec des chercheuses accomplies qu'avec des collègues débutantes comme elle, auprès desquelles elle a trouvé un modèle à suivre ou un soutien mutuel, tout comme des échanges constructifs favorisant des complémentarités. Ces pratiques ont pris la forme, à travers un réseau informel de femmes, d'un accompagnement à l'enseignement ou d'un accès à des informations cruciales en termes de contacts, de ressources budgétaires, de bourses auxquelles postuler ou de rédaction commune de projets.

« En mutualisant les expériences, et en écartant les discours de concurrence, nous contribuons au partage et au renouvellement incessant de la circulation du pouvoir au-delà des sphères où il se concentre usuellement, ouvrant de nouveaux espaces et façonnant de nouvelles communautés de souci mutuel. » (Duplan, 2019 : 1275)

Il importe de souligner la dimension formatrice de cette expérience de proximité, non institutionnalisée et presque intime, et qui implique pour tou·tes un mode de réflexivité constant sur sa pratique en tant que chercheur·e.

C'est d'ailleurs ce à quoi a réfléchi un autre collectif de géographes dans leur article intitulé « Encadrer des thèses : d'abord ne pas nuire », qui insiste sur la dimension émotionnelle de l'apprentissage et sur la responsabilité des enseignant·e·s (Houssay-Holzschuch et al., 2022). La recherche montre que les interactions de qualité, le sens du collectif et du relationnel tout comme la confiance font partie des éléments qui favorisent la réussite (Kaplan, 2019). Ce collectif plaide d'ailleurs pour un « mentorat amical » qui s'inspire de la pratique féministe pour développer une université plus inclusive. Il évoque les écrits récents sur la « *critical friendship* » (Sotiropoulou et Cranston, 2022) qui prônent une approche collaborative entre pair·e·s permettant, en alternative au mentorat, tant le développement des un·e·s et des

autres que l'amélioration des pratiques professionnelles. La solidarité et l'amitié, voire la sororité (hooks, 2008), loin des stéréotypes habituels qui voudraient qu'elles soient faites de ragots et de conflits, sont conceptualisées comme émancipatrices. Elles sont centrales pour la prise de conscience, la mise en mots et le partage des expériences. Elles rendent possible la résistance face à des pratiques discriminantes (Martin et al., 2011). Usuellement considérées comme antithétiques à la culture universitaire (Roseneil, 2011, citée par Martin et al., 2011), elles engagent pourtant à de nouvelles manières de collaborer dans le champ académique.

« L'éthique du care nous oblige à nous focaliser sur le social et sur la façon dont il est constitué par des rapports de pouvoirs inégaux ; elle nous oblige également à dépasser la critique et à s'orienter vers de nouvelles formes de relations, d'institutions, et d'actions qui favorisent la mutualisation et le bien-être. » (Lawson, 2007 : 1)

S'engager et transmettre en féministe se traduit dans la pratique quotidienne par la création d'espaces qui favorisent cet accompagnement bienveillant et non compétitif. La transmission de ces savoir-faire et ces savoir-être permet de « ne plus avoir peur » (Duplan, 2019 : 1274), de s'autoriser à briguer les cimes et à y arriver. Par la pratique quotidienne, la participation aux écoles doctorales, la pratique du terrain d'enquête avec les étudiant·e·s, il s'agit de transmettre cet ethos, en favorisant des espaces d'attention mutuelle au sein de l'université, tout en se souciant de nous-mêmes.

De nouveaux espaces de production des savoirs

Un engagement féministe dans l'académie favorise également le développement d'espaces spécifiques de production des savoirs et notamment, de savoirs critiques et réflexifs. Nous tenons à revenir sur deux processus particuliers auxquels Ellen Hertz a participé activement : l'institutionnalisation des études genre, ainsi que le développement des études sur la Chine contemporaine dans les universités suisses. Si l'inscription de ces deux champs interdisciplinaires dans l'académie

varie fortement, ils n'en ont pas moins constitué pour Ellen Hertz, ses collègues et ses étudiant·e·s, un terreau fertile de mise en adéquation de valeurs humanistes et féministes avec celles de la recherche. L'accent mis sur le travail collectif ainsi que sur ce qui nous lie les un·es aux autres a favorisé une véritable mise en acte quotidienne de l'éthique du *care*.

Les études genre à l'Université : institutionnaliser un espace de production critique

Les études genre ont été institutionnalisées en Suisse grâce à un lobbying efficace de certaines chercheuses en sciences humaines et sociales, dont les membres de l'association créée en 1983 *Femmes, féminisme, recherche*. Grâce à leur mise en réseau et à un long travail de documentation, de stratégie et de persuasion, ces académiques ont su mobiliser les politiques et les instances de promotion de la recherche pour financer un programme fédéral ambitieux de développement des études genre en Suisse. Celui-ci permet aujourd'hui l'existence d'espaces dédiés aux recherches et à l'enseignement sur les questions relatives aux discriminations, et une lecture sexuée du monde social et des rapports de pouvoir qui les traversent.

Leurs activités et leur travail en commun ont favorisé, dès les années 1990, l'établissement d'un programme national de recherche (PNR 35) sur le statut légal des femmes et les voies de l'égalité. C'est la rédaction d'un rapport du Conseil suisse de la science sur la trop faible institutionnalisation de ces questions (Burri et al., 1998) qui a contribué à accélérer l'ouverture d'espaces de recherche et d'enseignement consacrés au genre, dans différentes universités. On peut citer par exemple la constitution d'un premier master conjoint entre Genève et Lausanne (DES Études femmes/genre) en 1995, et la création de différents centres de recherche dédiés à Zurich (1998) et à Bâle (2001) (Pannatier, 2005). Dès 2000 un financement important de la Conférence des Universités Suisses a permis de créer une école doctorale, à laquelle ont participé les universités de Bâle, Zurich, Fribourg, Genève et Lausanne. C'est la mise en place du Programme fédéral sur l'égalité des chances, dont le but était de doubler le

nombre de scientifiques femmes en Suisse, qui a permis entre 2005 et 2016 de financer le Réseau suisse en études genre: un réseau de femmes académiques principalement en sciences sociales qui a rendu possible le financement dans chaque université suisse de postes de jeunes chercheuses ou de chercheuses confirmées en études genre, la stabilisation d'un cursus allant du bachelor au doctorat et d'une école doctorale en études genre (financée depuis par la Conférence des universités de Suisse orientale). Plusieurs universités ont ensuite validé la création d'instituts d'enseignement et de recherche en études genre, comme à Genève, Berne ou Lausanne (Delaloye et al., 2015). C'est d'ailleurs à Lausanne que la revue *Nouvelles Questions Féministes*, pionnière en études féministes¹, a été relancée en 2002 par des membres dudit réseau. La plateforme *Gender Campus*² recense depuis 2001 tous les enseignements en études genre dispensés dans les diverses universités, tout comme les projets de recherche et les actualités liées à la thématique du genre.

Aujourd'hui le champ des études genre est un espace dynamique et reconnu au sein des universités et le réseau de chercheuses persiste au sein de la Société suisse en étude genre. Poser la question du genre dans ces espaces dédiés a encouragé des questionnements sur des réalités sociales jusque-là non interrogées et souvent jugées mineures dans les hiérarchies usuelles des sciences sociales: travail domestique, écart salarial, violences faites aux femmes, harcèlement sexuel, port du voile ou (cis-)hétéronormativité, autant de concepts et de questionnements élaborés dans le champ des études de genre et qui permettent de produire de nouveaux savoirs sur les processus sociaux, les inégalités et les identités qu'ils façonnent (par exemple Benelli et al., 2006; Martin et al., 2011). Le champ de savoir interdisciplinaire ainsi constitué regroupe les recherches ayant pour ambition de montrer que le genre est transversal au monde social, qu'il est une dimension structurante de la subjectivité et qu'il est lui-même articulé à d'autres rapports de pouvoirs, tels que la race, la sexualité, l'âge, le validisme,

¹ La revue avait été lancée en 1981 à Paris par Simone de Beauvoir, Christine Delphy, Claude Hennequin et Emmanuèle de Lesseps.

² <https://www.gendercampus.ch/fr/>

la classe sociale, etc. (Béréni et al., 2012; Lépinard et Lieber, 2020). Au-delà de ces dimensions scientifiques, les études genre remplissent un rôle citoyen en ce qu'elles permettent de sensibiliser à la question de la place légitime et souhaitable des un·e·s et des autres, dans les différentes sphères de la vie sociale et plus largement, en termes de droits et d'égalité, de luttes contre les discriminations, et d'accès égalitaire à la citoyenneté.

Espace spécifique dans les universités où il est possible de donner une voix à celles et ceux qui ne sont pas en position de se faire entendre, l'institutionnalisation de ce champ de recherche pose toutefois la question de sa capacité critique. D'aucun·e lui reproche son manque de liens avec les espaces du militantisme ou encore la perte de sa perspective critique (Pannatier, 2005). Certes, le champ des études genre n'est pas exempt de conflits et de contradictions, il est lui-même traversé par des rapports de pouvoir et des formes structurelles de précarité typiques des universités suisses. Il nous semble toutefois qu'il reste un des espaces dans lesquels il est possible de mettre en question lesdits rapports de pouvoir, de débattre des concepts et des épistémologies renouvelées et d'instaurer une «*éthique féministe de responsabilité*» qui engage à constamment réfléchir aux asymétries sociales et aux conséquences de nos agissements en termes d'inclusion et d'exclusion (Lépinard, 2020). Il importe de mettre en acte cette éthique qui engage encore une fois à mettre le lien au cœur du projet académique.

Anthropologie et sciences sociales sur la Chine : mentorat et pratique collective « hors les murs »

Le même ethos du *care*, cette éthique féministe de la responsabilité, est également prégnant dans des espaces moins institutionnalisés, « hors les murs » de l'université. Les pratiques de mentorat sur le terrain en constituent une forme concrète, comme le montre l'exemple des pratiques communes de recherche et notamment la tenue d'écoles doctorales regroupant un collectif de jeunes chercheur·e·s à l'ancrage disciplinaire varié – en anthropologie, en sociologie, voire en sciences politiques – engagé·e·s dans l'analyse de la société chinoise.

Il n'existe pas encore véritablement, à ce jour, d'espace institutionnalisé pour l'étude par les sciences sociales des «mondes chinois», champ réservé jusque-là à la sinologie dans les universités francophones européennes. Et ce n'est pas faute d'avoir tenté depuis plusieurs décennies de fédérer ce champ interdisciplinaire, disséminé sur le territoire helvétique. Est-ce un manque de volonté ou de vision politique? Une fragmentation trop grande des intérêts des un-e-s et des autres? Les perspectives en sciences sociales en études chinoises n'ont pas su ou pu s'organiser en réseau comme l'ont fait les études genre. Il reste que le mentorat et l'engagement sur le terrain auprès de jeunes chercheur-e-s favorisent (ou ont favorisé?) une forme de transmission spécifique par la pratique collective du travail de terrain, une forme de faire ensemble, de *learning by doing* (Marchand, 2017; Davault et Leblon, 2021)

Cette conception de la transmission recouvre les questionnements tels que les posent les tenant-e-s de la *slow research*, tant l'apprentissage de manières de faire et de se comporter est «*long, graduel et sinueux*» (Givre et Chauliac, 2020, non paginé). Elle n'en reste pas moins spécifique aux sciences sociales et à l'anthropologie en particulier, qui engagent les corps des chercheur-e-s dans des expériences de terrain, parfois dans des grandes mégapoles que sont Shanghai, Hong Kong ou Kuala-Lumpur, d'autres fois dans des villages reculés de l'Anhui, du Delta de la rivière des Perles ou de la péninsule malaisienne.

« L'objectif est ainsi la formation d'étudiants à des savoir-faire et des savoir-être en adéquation avec des enjeux extérieurs à l'université, en privilégiant un type de posture davantage qu'une spécialisation thématique. Plus que de connaissances théoriques ou méthodologiques, il est question de la transmission et de la mise en pratique d'une posture de recherche et d'intervention. » (Givre et Chauliac, 2020, non paginé)

L'expérience de terrain, initialement valorisée comme une épreuve initiatique qui doit se faire de manière individuelle, se voit enrichie par le passage à la recherche en collectif, par un assemblage multiple de mises à l'épreuve (Augé et Fabre, 1987). Les individualités de chacun-e font corps et contribuent ainsi à produire un savoir commun. Ce type d'apprentissage favorise sans aucun doute l'expérimentation

par une série de mises à l'épreuve, mais aussi de rituels: un terrain difficile, voire même raté (Jeudy-Ballini, 1994), les coups de cœur et les irritations, les blocages, l'expérience de la gestion de son anxiété et de celles des autres (Todd, 2021), mais aussi le décentrement et la confrontation à l'altérité (Favre-Saada, 1990), tout comme la prise en compte des différents positionnements des un·e·s et des autres.

« Le principe du learning by doing et l'expérimentation par le faire s'avère essentiel, afin de pousser les étudiant·e·s – tout en les accompagnant – dans des espaces professionnels et des cadres institutionnels qu'ils connaissent souvent mal ou pas du tout, et de les conduire (ainsi que les enseignant·e·s et les partenaires) à sortir de leur zone de confort, permettant d'éprouver les formes et les enjeux du passage des connaissances aux compétences. Ce format a conduit à mettre en place et à affiner une méthode de travail largement inductive reposant davantage sur le principe de coproduction que sur la transmission formelle. » (Givre et Chauillac 2020, non paginé)

Ces moments informels hors du cadre de la performance strictement académique (soutenances de thèse, conférences internationales, enseignements, etc.) sont précieux: ils obligent à déconstruire les évidences, à questionner les impensés, à voir ce qu'on n'aurait pas vu seul·e. L'expérience collective de terrain permet en outre de développer une affirmation de soi dans un cadre de confiance, de faire ses armes et d'affiner sa réflexion dans un contexte bienveillant, bref de renverser les hiérarchies dans le rapport à la connaissance. Ils permettent également d'établir des formes de loyauté réciproque, articulées à des expériences communes; des liens qui repoussent les frontières usuelles entre professionnel et intime, et favorisent une interconnaissance qui crée encore une fois les conditions d'un savoir partagé. Au-delà du mythe de l'académique qui se ferait tout·e seul·e, il s'agit là d'une forme de compagnonnage (Addel, 2011) qui rythme les parcours de formation et peut se lire comme autant de rituels où la connaissance est déconstruite et reconstruite, où elle est incorporée par les un·e·s et les autres. Cette circulation du savoir (être et faire) est rendue possible par des logiques complémentaires, tant passives qu'actives, mais toujours dialogiques, autant de moments ritualisés dans et hors de l'académie (Berliner, 2010).

Une telle approche nourrit également les chercheur-e-s en position de mentor-e qui, par le passé ont également (plus ou moins) bénéficié de formes d'attention, de transmission de manières d'incarner le statut de chercheur-e de la part des personnes qui les ont formées (Béra et Savoye, 2020). Leur proximité avec des étudiant-e-s les oblige également à un apprentissage constamment renouvelé. Ce travail collectif et dialogique de la transmission est toutefois ambivalent, puisqu'il nécessite de savoir se soucier de soi (Ahmed, 2014; Moss et al., 1999) et de trouver la juste distance. Il existe ainsi une tension permanente entre la générosité et l'égoïsme nécessaire pour pouvoir maintenir un lien constructif et bienveillant. D'abord pour ne pas se perdre dans cette relation, mais également parce que ces pratiques de transmission qui tentent de minimiser les effets des rapports de pouvoir au sein de l'académie (Moss et al., 1999) peuvent également parfois produire des déceptions. Il arrive que les formes de loyauté réciproque issues de telles pratiques ne résistent pas à la dure réalité du monde académique, qui demeure profondément inégal. C'est la raison pour laquelle le travail de mentor-e reste avant tout un processus qui engage notre responsabilité et qui nécessite de l'introspection. C'est une réflexion jamais achevée sur sa posture et les conséquences de ses actes.

Face à cette ambivalence inhérente, la pratique collective permet de s'ouvrir à d'autres thématiques et à d'autres positionnements au sein de réseaux divers et parfois sans liens apparents. Une telle pratique de l'ethnographie *impliquée* (Tornatore, 2007) encourage à croiser des champs et des corpus théoriques variés, renouvelant ainsi les questionnements de la recherche, favorisant l'ouverture sur des problématiques inédites et innovantes. Pour ce faire, il reste impératif de mobiliser plusieurs générations d'universitaires, aux parcours variés dans des disciplines plus ou moins institutionnalisées, autour d'un travail commun, qui passe par la collaboration dans l'écriture de projets, de réalisation de recherche et de production d'écrits collectifs. Cette éthique du *care*, déployée à la fois sur le terrain et dans les arcanes de l'académie, engage des manières de faire et de se comporter spécifiques, et pose sans aucun doute les bases nécessaires pour le développement de projets communs ultérieurs.

En guise de conclusion : ouvrir la voie

S'engager et transmettre en féministe reste une pratique relativement peu répandue dans le monde académique, mais c'est ce qu'Ellen Hertz a toujours tenté de mettre en œuvre, parfois peut-être au prix d'une certaine fatigue du *care*. Elle a toujours mis un point d'honneur à rendre visite à tou-te-s ses doctorant-e-s sur le terrain; à partager ses interprétations et ses émotions; à déconstruire des évidences et à reformuler des propositions analytiques; à inviter les jeunes chercheur-es à contribuer à des ouvrages collectifs ou à prendre part à des conférences et à des workshops. Elle a participé par son engagement non seulement la création de nouveaux espaces de production des savoirs, tels que tout le travail collectif sur le patrimoine (Hertz et al., 2018), mais a également apporté un regard renouvelé sur les questions centrales de ces champs et, à leur croisement, avec le développement de réflexions inédites, telle celle sur le matrimoine (Hertz, 2002). Elle a dans le même mouvement soutenu les parcours discontinus en raison de maternités multiples, de déménagement en lien avec des impératifs familiaux ou des accidents de la vie. Elle a su valoriser et être à l'écoute de toutes ces petites choses qui permettent de construire un environnement où chacun trouve une place (Young, 2020). Ces exemples contrastés autour de différentes modalités d'usages du collectif dans lesquels Ellen Hertz a joué un rôle prépondérant permettent de mieux comprendre l'importance de son engagement et de l'attention portée aux autres et au collectif dans la pratique académique dans et hors les murs.

Le type de posture qu'implique une telle pratique dans le monde académique dépasse largement ce qu'il est possible d'inscrire sur un curriculum vitae, car les échanges et les loyautés réciproques qu'elle requiert ne peuvent se mesurer selon les critères usuels des sciences sociales. Il n'existe pas aujourd'hui de *h index* de l'engagement auprès des étudiant-e-s et des collègues, ni de *overheads* du temps passé dans et hors les murs de l'université. Il reste que ce qui est transmis dans la pratique collective et collégiale de la recherche, toutes ces heures passées à arpenter ensemble le terrain, à discuter à bâtons rompus d'interprétations des réalités observées et des lectures multiples des

travaux en cours, tout comme les échanges plus émotionnels autour des doutes et des crises, les bons moments passés à réseauter, à blaguer ou à boire un coup sur une terrasse à Hong Kong ou à Neuchâtel, tout cela est sans doute ce qu'il y a de plus précieux. Judith Butler (2022) questionne les conditions nécessaires pour avoir une vie qui vaille peine (*a livable life*). Il est évident que le souci des liens et du relationnel, la réflexivité sur les positions des un·e·s et des autres, tels que permis par l'éthique féministe du *care*, celle-là même qu'Ellen Hertz a mis en pratique, constitue un des fondamentaux qui donnent du sens et de la chair à la vie académique. Certes, comme toutes les pratiques liées au *care*, elles sont naturalisées et invisibilisées, souvent portées par des femmes, mais elles sont le précieux ciment des parcours et de la transmission des normes et des valeurs qui donne du sens à notre travail et à notre quotidien, qui nous donne une place, notre place, dans l'univers académique.

Pour nous qui avons bénéficié de ce compagnonnage teinté de sororité, de cette capacité à incorporer et à mettre en pratique un souci pour les autres constamment renouvelé, nous ne pouvons qu'être reconnaissantes de ce savoir transmis, de cette voie ouverte, de cette attention à l'autre que nous nous efforçons tous les jours de transmettre à notre tour.

Références

- Adell, N. (2011). Les maîtres en transe. Transformation des rapports aux savoirs et à leur transmission. *Cahiers du CFPPI*, 6, 99-108.
- Ahmed, S. (2014). Selfcare as Warfare. <https://feministkilljoys.com/2014/08/25/selfcare-as-warfare/>
- Augé, M. et Fabre, D. (1987). D'un rite à l'autre. Entretien entre Marc Augé et Daniel Fabre. *Terrain*, 8, 71-76.
- Becker, H. S. (2002) [1998]. *Les ficelles du métier*. La Découverte.
- Benelli, N., Delphy, C., Falquet, J., Hamel, C., Hertz, E. et Roux, P. (dir.) (2006). *Sexisme, racisme, et postcolonialismes*, *Nouvelles Questions Féministes*, 25(3).

- Béra, M. et Savoye, A. (2020). La relation maître-élèves en sciences sociales : transmission, empreinte, emprunts. *Les études sociales*, 171-172, 11-24.
- Béréni, L., Chauvin, S., Jaunet, A. et Revillard, A. (2012). *Introduction aux études sur le genre*. De Boeck.
- Berliner, D. (2010). Anthropologie et transmission. *Terrain*, 55. <https://journals.openedition.org/terrain/14035>
- Bracke, S., Puig de la Bellacasa, M. et Clair, I. (2013). Les féminismes du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines, *Les Cahiers du genre*, 1(54), 45-66.
- Burri, R., Fleischmann, I., Pagnrossin-Aligissakis, E. (dir.) (1998). *Études femmes/Études genre en Suisse*. Conseil suisse de la science.
- Butler, J. (2022). A Livable Life? An Inhabitable World? Scheler on the Tragic. *Journal of Critical Phenomenology*, 5(2), 8-27.
- Chow, Y.-F., De Kloet, J. et Leung, H. (2019). Towards an Ethics of Slowness in an Era of Academic Corporatism. *EspacesTemps.net*. <https://www.espacestemp.net/articles/towards-an-ethics-of-slowness-in-an-era-of-academic-corporatism/>
- Collett, K., Van den Berg, C., Verster, B. et Bozalek, V. (2018). Incubating a slow pedagogy in professional academic development: an ethics of care perspective. *South African Journal of Higher Education*, 32(6). <https://doi.org/10.20853/32-6-2755>
- Collins, P. H. (1990). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*. Routledge.
- Davault, C., Leblon, A. (2021). Transmettre l'enquête de terrain par l'épreuve. *Emulations*, 39-40. <https://doi.org/10.14428/emulations.039-40.01>
- Delaloye, M., Roca, I., Escoda, M. et Roux, P. (2015). Perspectives in Gender studies in the francophone context. Switzerland. *About gender, International journal of gender studies*, 1, XXXVI-XXXIX. https://www.uib.no/sites/w3.uib.no/files/attachments/special_issue_about_gender.pdf
- Deschner, C. J., Dorion, L. et Salvatori, L. (2020). Prefiguring a feminist academia: a multi-vocal autoethnography on the creation of a feminist space in a neoliberal university. *Society and Business review*, 15(4), 325-347.
- Duplan, K. (2019). A feminist geographer in a strange land: building bridges through informal mentoring in Switzerland. *Gender, Place & Culture*, 26(7-9), 1271-1279.

- Favre-Saada, J. (1990). Être affecté. *Gradhiva*, 8, 3-9.
- Fisher, B. et Tronto, J. (1991). Towards a feminist theory of care. Dans E. Abel et M. Nelson (dir.), *Circles of Care: Work and Identity in Women's Lives* (p. 35-62). State University of New York Press.
- Givre, O. et Chauliac, M. (2020). Transmettre l'anthropologie à travers l'enquête collective et partenariale. *Terrains/Théories*. <https://doi.org/10.4000/teth.2972>
- Haicault, M. (2021). *La charge mentale, son émergence et ses transformations*, HAL. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03270240>
- Harding, S. (1986). *The Science Question in Feminism*. Cornell University Press.
- Hertz, E. (2002). Le matrimoine. Dans M.-O. Gonseth, J. Hainard et R. Kaehr (dir.), *Le musée cannibale* (p. 153-168). Musée d'ethnographie de Neuchâtel.
- Hertz, E., Graezer Bideau, F., Leimgruber, W. et Munz, H. (2018). *Politiques de la tradition. Le patrimoine culturel immatériel*. Presses polytechniques universitaires romandes.
- hooks, b. (2008) [1986]. Sororité, la solidarité politique entre femmes. Dans E. Dorlin (dir.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain 1975-2000*. L'Harmattan.
- Houssy-Holzschuch, M., Le Goix, R. et Noûs, C. (2022). Encadrer des thèses: d'abord, ne pas nuire. (1) État d'un champ de recherche. *EchoGéo*, 59. <https://journals.openedition.org/echogeo/22889>
- Jeu-dy-Ballini, M. (1994). Voir et regarder. *Gradhiva*, 15, 59-74.
- Kaplan, D. (2019). What mentoring means to me. *Journal of Geography in Higher Education*, 43(1), 116-124. <https://doi.org/10.1080/03098265.2019.1570089>
- Laugier, S., Molinier, P. et Paperman, P. (dir.) (2009). *Qu'est-ce que le care? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Payot.
- Lawson, V. (2007). Geographies of Care and Responsibility. *Annals of the Association of American Geographers*, 97(1), 1-11.
- Lépinard, E. (2020). *Feminist trouble*. Oxford University Press.
- Lépinard, E. et Lieber, M. (2020). *Les théories en études de genre*. La Découverte.
- Lorde, A. (1988). *A Burst of Light, Essays*. Sheba Feminist Publishers.

- Marchand, T. (2017). Action learning in postgraduate research training. *Action Learning: Research and Practice*, 14(1), 83-95. <https://doi.org/10.1080/14767333.2017.1282637>
- Martell, L. (2014). The slow university: Inequality, power and alternatives. *Forum: Qualitative Social Research*, 15(3). <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/2223/3692>
- Martin, H., Hertz, E., Messant, F., Delphy, C., Fügler, H. et Sala, A. (2011). Les relations d'amitié. *Nouvelles Questions Féministes*, 30(2), 24-33.
- Moss, P., Debres, K. J., Cravey, A., Hyndman, J., Hirschboeck, K. K. et Masucci, M. (1999). Toward Mentoring as Feminist Praxis: Strategies for ourselves and others. *Journal of Geography in Higher Education*, 23(3), 413-427.
- Mountz, A., Bonds, A., Mansfield, B., Loyd, J., Hyndman, J., Walton-Roberts, M. et Basu, R. (2015). For Slow Scholarship: A Feminist Politics of Resistance through Collective Action in the Neoliberal University. *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, 14(4), 1235-1259.
- Panatier, G. (2005). Institutionnalisation des études féministes en Suisse. Le défi de l'intégration et du maintien d'une dimension critique. *Les Cahiers du Cedref*, 13, 105-117.
- Puig de la Bellacasa, M. (2011). Matters of care in technoscience: assembling neglected things? *Social Studies of Science*, 41(1), 85-106.
- Roseneil, S. (2011) [2006]. Mettre l'amitié au premier plan. Passés et futurs féministes. *Nouvelles Questions Féministes*, 30, 56-75.
- Smith, D. (1997) [1974]. Women's perspective as a radical critique of sociology. *Sociological Inquiry*, 44(1), 7-13.
- Sotiropoulou, P. et Cranston, S. (2022). Critical friendship: an alternative, "care-full" way to play the academic game. *Gender, Place & Culture*. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2022.2069684>
- Todd, J. (2021). Experiencing and embodying anxiety in spaces of academia and social research. *Gender, Place & Culture*, 28(4), 475-496.
- Tornatore, J.-L. (2007). Qu'est-ce qu'un ethnologue politisé? Expertise et engagement en socio-anthropologie de l'activité patrimoniale. *Ethnographiques.org*, 12. <https://www.ethnographiques.org/2007/Tornatore>

- Tronto, J. (1989). Women and caring: What can feminists learn about morality from caring? Dans A. Jaggar et S. Bordo (dir.), *Gender/Body/Knowledge*. Rutgers University Press.
- Tronto, J. (1994). *Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*. Routledge.
- Young, I. M (2020) [2005]. House and home: feminist variations on a theme. Dans *Intersecting Voices: Dilemmas of Gender, Political Philosophy, and Policy* (p. 134-164). Princeton University Press.

Hélène Martin

Apprendre l'anthropologie, le féminisme et l'amitié

Connaître Ellen Hertz c'est passer de surprise en surprise, aimer, entrer en révolutions. Ellen ouvre des chemins que l'on découvre ensuite seule, mais elle n'est pas loin, à faire ses propres observations. On la retrouve dans une clairière, à une croisée, près d'un champ. On échange, on s'interroge, on apprend, on rit, et on repart, sachant que l'on se retrouvera.

Au jour où j'écris ce texte, je suis en congé professionnel à Cape Town, un peu plus de vingt ans après avoir rencontré Ellen. C'était au tout début de mon parcours scientifique, alors que j'étais assistante de recherche et d'enseignement à l'Institut d'anthropologie de l'Université de Lausanne. Ellen était maîtresse-assistante; elle est ensuite devenue une « copine », ainsi que nous nous appelons en tant que membres du comité de rédaction de *Nouvelles Questions Féministes*, ma directrice de thèse, une collègue d'écriture, modèle, complice, amie.

Amies, c'est un numéro de *NQF* que nous avons coordonné, avec Françoise Messant, Christine Delphy, Helen Fügen et Alice Sala. Nous y avons écrit :

« *Life's Adventures, de Mary Carmichael, est une fiction. Virginia Woolf se donne à voir lisant cet ouvrage et tombant sur ces trois mots décisifs : "Chloé*

aimait Olivia”. Elle se dit médusée et, ce faisant, fait prendre conscience à la lectrice de l’absence, en littérature, de femmes cultivant des relations d’amitié. Puis [...] elle nous fait comprendre que l’amitié entre femmes, et non la concurrence et la jalousie, aurait pu modifier le cours de l’histoire.» (Martin et al., 2011: 1)

Ce qui est sûr, c’est que connaître et aimer Ellen a modifié le cours de mon histoire.

Ma vie est jalonnée d’aléas avec Ellen, quel que soit le sens dans lequel je prends les choses. Ce texte ne sera donc pas chronologique. Il suivra quelques chemins où Hélène, la jeune Hélène surtout, a rencontré Ellen, d’une manière qui l’a transformée.

Il me surprend et m’amuse de constater que la thématique sur laquelle je travaille actuellement, à Cape Town, le *unhousedness*, fait écho à la première recherche pour laquelle j’ai été engagée, sous ta responsabilité, Ellen, et avec Marcelo Valli. La recherche portait sur l’«exclusion» (le mot n’était pas de notre fait et nous a fait travailler). Ce n’est toutefois pas de cette thématique que j’aimerais parler ici, mais d’une anecdote dont tu es l’héroïne et qui a constitué pour moi une révélation, une piste d’envol. Nous étions à une réunion de recherche. À mes yeux de jeune assistante en anthropologie, j’assistais à un rituel quasi sacré, dont j’espérais respecter les codes que je connaissais mal. Nous avions sur nos têtes deux autorités, notre professeur et notre financeuse. La séance était difficile et tu étais fortement engagée dans la discussion, avec ton sens critique, ton tact, ton aplomb et ton humour. Je t’écoutais avec une attention extrême parce que ce que tu disais soit mettait en forme et en mots des impressions que j’avais, soit m’apprenait des choses auxquelles je n’avais jamais pensé et dont je voulais me souvenir. La réunion était polémique et semblait ne jamais devoir finir quand tout à coup tu as terminé l’une de tes interventions par: «*Mais je dois attraper le train de 17 h 48 pour aller chercher mes enfants et je vais donc devoir vous quitter.*» Tu t’es levée, as pris ton sac, mis ta veste, as dit au revoir à tout le monde et t’en es allée. J’étais abasourdie, admirative, et aussi apeurée pour toi... à coup sûr ce départ soudain ne respectait pas les codes. Revendiquer un agenda privé contre celui si prestigieux de la recherche m’apparaissait inconcevable

(c'était en Suisse il y a longtemps, dira-t-on...) et susceptible de graves conséquences. Toi partie, il y eut encore quelques mots échangés mais on décida de clore la réunion, au soulagement de notre petite équipe. Et la vie, ainsi que ta carrière, suivirent leur cours.

Je venais d'assister à une imposition, celle de ton agenda de mère sur celui de la science – même s'il est certain qu'il fallait exceller comme scientifique pour être dans le même temps respectée comme mère. Moi qui, enfant, m'imaginai en homme chaque fois que j'envisageais une activité professionnelle un peu sérieuse, je venais d'apprendre qu'il y avait différentes manières d'être scientifique, y compris avec le «e» du féminin, ainsi que différents «répertoires du féminin» possibles. Quelle surprise, quel pas de côté, quel nouvel horizon! Il fallait absolument faire comme toi et je ferai comme toi.

On ne peut pas écrire, en féministe, «répertoires du féminin», est-il relevé dans l'édito du numéro de *NQF* «Les répertoires du masculin». Car «une telle initiative susciterait, à raison, des cris d'indignation. Choisir comme outil conceptuel “le féminin” tiendrait de la confusion sexiste qui amalgame la femme (un idéal-type), les femmes (une catégorie sociale), la féminité (une essence) pour en faire un seul et unique “problème”» (Hertz, Martin et Rey, 2002: 5). Désamalgamer: oublier «la femme», qui n'existe pas, désessentialiser pour penser les rapports de domination produisant les catégories sociales. Simple, mais pas a priori. Il a fallu s'engager dans un chemin déstructurant et libérateur.

Désessentialiser, c'est un des buts de *NQF*. Le numéro «Les répertoires du masculin» est le premier paru en Suisse, et tu l'as coordonné avec Séverine Rey et moi. Je n'en reviens toujours pas. Être associée au comité de rédaction de *Nouvelles Questions Féministes* et à ce premier numéro, c'était entrer en révolutions. J'étais donc féministe, moi? Trop chouette! En fait je ne l'étais pas ou du moins, comme l'illustre l'épisode ci-dessus, je ne faisais pas grand-chose de féministe, même si mon cœur – mes lectures, mes révoltes, mes espoirs – l'était. Les études genre m'étaient encore passablement inconnues, et plus encore les études sur les masculinités. Pour ce premier numéro, j'ai lu et lu et j'ai adoré ce que j'ai découvert mais je ne savais rien en faire. Tant pis pour vous, qui avez tenu le numéro pendant que je

lisais – merci! – et tant mieux mais tellement tant mieux pour moi : que tu m’aies entraînée dans l’histoire collective du comité de rédaction de *NQF* a accompagné la mienne.

Les « copines » doit être une traduction locale de *sisters*. Dans l’édito du numéro « Amies », nous avons aussi écrit :

« L’amitié entre femmes a joué un rôle majeur dans la lutte contre le sexisme. En prenant conscience de leur oppression commune, certaines militantes se sont reconnues dans la métaphore de la sororité ; forme de parenté fictive à dessein politique, la “sororité” entre femmes a été une rhétorique puissante pour les aider à surmonter les obstacles qui les entravaient et à contrer les effets dévastateurs de l’hétéroréalité : la haine de soi et la division des femmes entre elles. »

Il s’agit dès lors, poursuivions-nous, de « désapprendre » la dévalorisation de soi et la méfiance à l’égard des autres femmes « *pour vivre et travailler dans la solidarité* » (Martin et al., 2011 : 3).

Quand j’ai été engagée comme assistante, tu étais en congé maternité. Si bien que lorsqu’il a été décidé que je t’assiste pour préparer et dispenser un séminaire d’une année en anthropologie culturelle et sociale, je ne t’avais jamais vue. Je pensais que j’allais m’adapter à tes intérêts et projets scientifiques. La Chine, où tu avais réalisé ta thèse ? L’anthropologie (économique ?) anglophone – quelle angoisse, faudrait-il travailler en anglais ? Mais quand il fallut définir le thème du séminaire en question, tu m’as demandé (par téléphone ? par mail ? en tout cas je ne t’avais toujours pas vue) sur quoi j’aimerais travailler. Ébahie et ravie par le souci que tu manifestais à l’égard de mes intérêts, j’ai proposé un thème relatif à mon projet doctoral. Puis je me suis mise au travail avec la volonté de bien faire et très peu d’assurance et je t’ai fourni, au début de l’été, un dossier boulimique d’articles, de programme et de feuilles de consignes. J’ai ensuite essayé d’oublier, le temps de mes vacances, que j’avais mis entre tes mains toutes les preuves de mon incompétence. Mais à la fin de l’été, tu m’as chaleureusement remerciée de tout mon travail et déclaré que tu prenais le relais pour finaliser les choses. Envolés ma honte anticipée, la certitude de devoir me remettre à la tâche pour corriger mes erreurs,

l'assujettissement de la subalterne, et mon sentiment d'imposture. Sais-tu comme ton retour fut valorisant et engageant ?

Autant toi que les copines de *NQF*, vous avez représenté pour moi des « *figures alternatives de faire science* » (Ruault, Hertz, Debergh, Martin et Bachmann, 2021 : 12) : une science affective, engagée, réflexive, assurément collective, qui prend au sérieux le travail scientifique sans se prendre trop au sérieux. Ce que j'ai appris, ce n'est pas seulement un nombre inespéré de connaissances mais aussi la légitimité de n'en avoir pas d'abord ainsi que celle de s'interroger, ouvertement, et ensemble. J'ai appris la force du collectif. En conséquence, apprendre et réfléchir sont devenues une activité de joie et de liberté, « *émancipatrice* » et « *productrice de l'identité de soi* » (Martin et al., 2011 : 6).

C'est grâce à ma participation au groupe de rédaction du numéro « L'ambivalence du travail : entre exploitation et émancipation » que j'ai pu rédiger ma thèse. Non seulement en raison de l'immense matière que les réflexions collectives conduites pour réaliser ce numéro m'ont apportée. Mais également parce que ce numéro, en mettant en question « *ce qui fut une évidence pour le féminisme, l'importance déterminante de l'indépendance matérielle* » (Messant, Martin, Roca i Escoda, Rosende et Roux, 2008 : 4), était une magnifique leçon de réflexivité, qu'illustre bien le titre de l'édito avec son point d'interrogation : « Le travail : un outil de libération pour les femmes ? » Et enfin parce que le numéro et le colloque dont il est issu étaient une fête, une démonstration d'amitié et de reconnaissance en l'honneur de l'une d'entre nous, la sociologue du travail Françoise Messant. Travailler dans l'amitié, savoir prendre le risque de poser le doute sur les postures que l'on a adoptées, être portée, emportée, par un collectif rigoureux et solidaire m'ont donné la connaissance et l'enthousiasme nécessaires pour risquer une thèse.

Et puis, c'est avec toi que j'ai terminé ce doctorat : revoir la première version à l'aide de tes suggestions constructives, écrites en marge et à la main, avec quelques remarques amusées et amusantes. Et puis la défendre. J'étais alors juste devenue mère, mon enfant faisait ses premières vocalises dans le public. On pouvait être scientifique et mère.

Parce que tu partages tes connaissances et tes étonnements, parce que tu manies l'autodérision sans jamais verser dans l'autodénigrement, il

m'a été possible de te faire part de mes doutes. Bien avant de défendre ma thèse, j'avais lu et encore lu et je n'étais pas sûre d'avoir compris l'origine de la domination masculine selon Françoise Héritier (une théorie dont la cohérence et la vocation universaliste sont quand même un peu surprenantes, du moins aux yeux d'une anthropologue qui se familiarise au constructivisme). Ne pas être certaine d'avoir compris ce que j'avais lu, c'était bien gênant car je devais donner un cours d'une ou deux périodes à ce propos même. Mais il n'a pas été gênant de te faire part de mon embarras. Cet embarras était conforté par l'architecture du bâtiment qui symbolisait le poids de l'institution. Les couloirs du B2, comme s'appelait alors le bâtiment de l'Université de Lausanne au sein duquel se trouvait, quelque part, notre Institut, étaient faits de lignes droites, d'escaliers hélicoïdaux et de plateformes en V, placés en symétrie et qui ne menaient jamais où l'on se rendait – symbolisant pour moi la lourdeur de l'institution et mes errements intellectuels de jeune chercheuse: j'arrivais à la salle de cours 1120 quand je voulais atteindre la salle 1024, tel secrétariat ou le bureau d'un-e collègue – la numérotation des salles étant étrangement organisée à partir du milieu du bâtiment, lequel n'était repérable de nulle part. Mais en descendant au hasard l'un des escaliers tournants et en m'arrêtant au bon étage (une lumière grisâtre indiquait que l'on avait atteint le rez-de-chaussée), je savais pouvoir rejoindre par ces chemins de traverse la cafétéria, lieu à la fois dans et hors l'institution, où tu m'avais donné rendez-vous pour que je raconte ma compréhension de l'origine de la domination masculine selon Françoise Héritier. Tu m'as écoutée attentivement tout en mangeant ta tranche de gâteau aux fraises sur fond de crème anglaise. Et puis tu m'as dit que tu comprenais les choses comme moi. Et j'ai pu aller donner mon cours, confiante.

À propos de cours, une autre anecdote, et ses suites. La scène, rapide, se passe en fin d'après-midi dans un couloir du B2 où nous nous croisons par hasard – par erreur de parcours? Tu es pressée de rentrer chez toi parce que, m'expliques-tu avec cette distance amusée que tu adoptes souvent sur toi-même, mais aussi avec le sérieux avec lequel tu entreprends les choses, tu dois donner demain le premier cours d'une longue série, sur la Chine. Or, tu ne sais pas encore ce que tu vas dire. Je m'arrête de respirer, pensant (te disant?) que je me demande comment

tu vas survivre. Et je réalise dans le même moment que je serais quant à moi tout à fait incapable de donner un cours de plus d'une ou deux périodes, faute de posséder une connaissance approfondie et solide d'une quelconque thématique. L'angoisse projective que je ressens pour toi se superpose à la conscience introspective de ma propre ignorance: je suis au début du chemin. Et ce n'est pas si mal, c'est même très bien d'être au début d'un chemin qu'on a envie de suivre. «*Mais ça va aller*», me rassures-tu en précisant «*j'ai encore jusqu'à demain pour me préparer*».

Cette brève rencontre de couloir, le sais-tu (mais non tu ne le sais pas), en a suscité une autre qui s'est rejouée durant les premières années où j'ai eu à assurer des enseignements de plusieurs cours: Hélène est sur le chemin de son cours, avec dans son sac ses notes, ses dias, des exemples tirés de lectures, d'un terrain ou, ceux que je préfère, du quotidien. Le moment est vertigineux, tant parce qu'elle se réjouit de transmettre tout ça que parce qu'elle ne sait pas si elle y arrivera. Mais elle a mis au point une astuce efficace pour entrer en jeu. Et c'est un jeu de rôle: elle convoque Ellen en imagination et s'y identifie: elle devient alors une personne très compétente se sachant pourtant faillible (comme c'est humainement rassurant), sérieuse tout en pouvant rire et faire rire, qui pourra éventuellement être déstabilisée sans pour autant perdre pied, une personne assurée mais dont l'assurance ne ressemble jamais à de l'arrogance. C'est ainsi qu'«Hellen» a démarré tous les premiers cours qu'elle a dispensés. Ellen modèle.

Ce sont là quelques chemins que tu as ouverts devant moi et que j'ai suivis avec bonheur. Aujourd'hui encore, à Cape Town, tu n'es pas très loin, ni *NQF*. La recherche participative que je mène porte sur l'accès à l'eau des personnes qui dorment dans les rues. Une femme a pris en photo un petit carré de verdure urbaine à côté de l'endroit où, avec quelques compagnons, elle a posé ses trois *cardboards* [cartons] et sa *blanket* [couverture]. La photo montre un arbuste entouré d'herbes grasses. Elle l'a commentée en disant: «*These people also need water*» [Eux aussi ont besoin d'eau]. En l'écoutant, c'est le numéro «Androcène» de *NQF* que Lucile Ruault, Marlyse Debergh, Laurence Bachmann, toi et moi avons récemment coordonné qui m'a envahi l'esprit. Dans la phrase de cette femme très pauvre, on peut comprendre tout à la fois une mise

en question de la division nature/culture, l'évidence des liens entre les vivant-e-s et le souci de partager une ressource aussi essentielle, et en l'occurrence difficile d'accès, que l'eau.

Certes, en m'intéressant au récit d'une femme sur les conditions d'existence de laquelle pèsent très fort les rapports de colonialité, de classe et de genre, je fais l'exact contraire de ce que nous proposons avec le numéro «Androcène»: «*décal[er] le regard de celles et ceux qui subissent l'altération des conditions environnementales [...] sur les acteurs qui sont responsables de cette dégradation, sur ceux qui en ont le plus bénéficié – et qui continuent d'innover en la matière...*» (Ruault et al., 2021 : 10). J'ai quelques arguments politiques qui me conduisent à le faire, lesquels ne répondent toutefois pas très bien à mon malaise face à mes privilèges – peut-être pourra-t-on en discuter un jour? Quoiqu'il en soit, j'aimerais vraiment parvenir à traduire à la fois l'extrême violence des oppressions et la beauté de la vie qui leur résiste. Je suis aujourd'hui moins sûre que jamais d'y parvenir; je me dis qu'il faudrait être romancière, cinéaste, poète... Du moins, avoir travaillé sur ce numéro avec vous toutes me donne des pistes pour essayer d'articuler «*les études environnementales, décoloniales et de genre*» (Ruault et al., 2021 : 8).

C'est en féministe, Ellen, et en féministe californienne que tu es arrivée en Suisse. Ce devait être un peu le choc, pour toi, de te familiariser à un contexte si peu féministe. D'autres peut-être auraient réprouvé et se seraient découragées. Mais en féministe tu as au contraire innové, imposé des pratiques, tu as soutenu et inspiré des femmes et des projets. Avec les copines de *NQF*, vous avez perverti un univers scientifique masculin qui n'était pas favorable aux chercheuses locales, introduit un espace transgressif engageant à faire science autrement: ensemble, dans le long terme de relations d'amitié qui permettent de se reconnaître comme des êtres à la fois faillibles et fortes, originales et solidaires.

Aujourd'hui, tu t'engages aussi dans un féminisme soucieux des questions environnementales. Au risque d'anthropomorphisme – mais pourquoi pas – il semble que c'est aussi le souci du petit oiseau à l'air obstiné et revendicateur que l'on découvrait récemment sur ton profil de téléphone. Connaître Ellen, c'est encore et toujours être surprise, rire et regarder autrement.

Références

- Hertz, E., Martin, H. et Rey, S. (2002). Composer avec l'égalité: (re)maniements masculins [Édito]. *Nouvelles Questions Féministes* [«*Les répertoires du masculin*»], 21(3), 4-12.
- Martin, H., Hertz, E., Messant, F., Delphy, C., Fueger, H. et Sala, A. (2011). Les relations d'amitié [Édito]. *Nouvelles Questions Féministes* [«*Amies*»], 30(2), 24-33.
- Messant, F., Martin, H., Roca i Escoda, M., Rosende, M. et Roux, P. (2008). Le travail, outil de libération des femmes? [Édito]. *Nouvelles Questions Féministes* [«*L'ambivalence du travail*»], 27(2), 4-10.
- Ruault, L., Hertz, E., Debergh, M., Martin, H. et Bachmann, L. (2021). Patriarcat, capitalisme et appropriation de la nature [Édito] *Nouvelles Questions Féministes* [«*Androcène*»], 40(2), 6-16.

Thierry Wendling

Cultiver l'amitié

S'engager à écrire un texte pour un·e *Festschrift*¹ offert à Ellen. Penser immédiatement traiter de l'amitié. Être surpris de l'enthousiasme des autres auteur·e·s pour ce projet. Imaginer qu'elles/ils auraient toutes/tous aimé avoir cette idée. Tenter une écriture affectant l'apparence d'une lettre: Chère Ellen... Considérer cela difficile. Écrire un premier jet. Le trouver inabouti. S'y remettre. Échouer. Déclarer ne pas réussir à rendre un texte achevé dans les délais. En être désolé. Prendre des vacances. S'engager à nouveau. Replonger dans la littérature philosophique et anthropologique. Lire Montaigne. Constater que la bibliothèque municipale ne possède rien de Dale Carnegie. Dresser une bibliographie (Nom, Prénom, Date, Titre...). Se remémorer des souvenirs personnels. Regretter n'avoir pas tenu un carnet d'amitié. Hésiter sur la forme. Juger inopportun l'essai savant. Rejeter la lettre intime. Chercher encore.

¹ Si *Festschrift*, littéralement l'«écriture de fête», est féminin en allemand (sa langue d'origine), son emploi en français privilégie plutôt le masculin. À l'instar de cette fluctuation sur le genre, le présent texte mélange les formes «ami, ami-e, amie...» pour signifier les actions ou les pensées que l'un et/ou l'autre ont eues ou auraient pu avoir.

Trouver l'infinitif.

Réaliser que le français *infinitif* vient du latin classique *infinitus*. Penser que ce «qui n'a pas de fin» est un joli mode pour célébrer l'amitié.

S'amuser de recourir à la forme la plus impersonnelle pour suggérer l'intimité d'une relation privilégiée. Comparer au dilemme d'étudier une cérémonie secrète: être initié, c'est ne pouvoir en parler; rester profane, c'est bafouiller sans savoir. N'avoir jamais ressenti le besoin de se dire: ne le répète pas! Éviter évidemment d'évoquer les confidences qu'autorise la sympathie partagée.

Se contraindre à ne plus utiliser d'adverbes, à limiter les conjonctions. Travailler le paradoxe, l'indétermination; associer les lectures et les vécus; suggérer des exemples précis sous des mots vagues; parler d'Ellen, de moi, d'autres ami-e-s aussi; mélanger les points de vue. Se demander si les lecteurs/lectrices chercheront à rétablir un je, un tu, un il, un elle, un iel, un nous, un vous, un ils, un elles, un il et elle. Ne pas s'en inquiéter. Se figurer Ellen entrevoir des clins d'œil. S'en égayer.

Réaliser que l'infinitif se prête mal à l'humour. Regretter de ne pouvoir donner d'exemples comme celui où l'ami avait sorti une grossière généralisation sur les Américains et que l'amie avait répliqué d'un «Heureusement que les Français ne sont pas essentialistes». Se rappeler comment, au Royal Tching Tao, l'ami s'était permis de passer la commande des plats en français avant que l'amie ne se mette à converser en chinois avec la patronne («Mais vous êtes professeure de chinois?»); rire encore sous cape de l'interruption de ce jeu de rôles genrés. Déplorer ne pas assister à tous les discours officiels de l'amie, sommets d'ironie décalée dont un Jacques Hainard, lui-même conservateur iconoclaste, a souvent fait les frais («Il faut l'empailler»).

Se souvenir des prémices. Penser que l'on aurait pu ne jamais devenir amis, demeurer collègues. Avoir été en concurrence professionnelle avec l'ami-e, n'avoir jamais tiré orgueil ou jalousie du résultat. Prendre conscience qu'avec une autre issue, nous serions restés de vagues connaissances. Ignorer le moment où une relation de proximité se transforme en sentiment affectueux. S'être tutoyés d'emblée et n'avoir pas fait Schmolitz.

Imaginer la vie des parents de l'amie, leurs manies, leurs habitudes, sans les avoir jamais rencontrés. Avoir entendu grandir les enfants. Dire à l'ami-e que l'on s'inquiète pour ses propres gamins. Apprendre avec l'ami-e comment accepter ses craintes. Percevoir des échos de vie conjugale, selon les cas ou les moments, s'en désoler ou s'en réjouir. Recevoir des nouvelles sur l'ami-e par un tiers. Découvrir dans *Le Monde* un article sur le matrimoine qui cite la professeure Ellen Hertz de l'Université de Neuchâtel. Partager des joies de l'ami-e. Prendre exemple de l'ami-e pour avancer sur le chemin de la vie. Trouver remarquable l'intelligence émotionnelle, le questionnement positif, s'inspirer du mouvement vers la sérénité.

Ne pas comprendre toutes les idées de l'ami-e. S'en émerveiller, s'en irriter, être toujours son ami-e.

Admirer l'amie pour son art de l'amitié. Cesser de me demander comment l'amie peut supporter les défauts que je m'attribue. Reformuler Montaigne. Parce que c'est elle, parce que c'est moi. Ne pas élire un-e « meilleur-e » ami-e. Savoir que plusieurs comptent beaucoup; ne pas chercher à les compter; savoir pouvoir compter sur eux/elles. Entretenir une relation chère qui applique le précepte de Nietzsche: « que la compassion avec l'ami se cache sous une rude enveloppe »; apprécier que toutes les affinités ne suivent pas ce modèle. Et si avoir des amis était un devoir d'humanité? Reprendre de certaines traditions rabbiniques le principe que l'amitié (en araméen, *Havruta*) est une méthode de travail permettant à deux amis d'approfondir un texte (élargissons: une idée, un idéal). Espérer m'améliorer grâce à l'amitié. Épouiller, fondement ou expression des rapports amicaux chez les grands singes. Être reconnaissant.

Décliner. Ami-e, Freund-in, friend, amico/a, 友 *yōu* ou 朋 *péng* (quelles différences?), دوست *dost*... Admirer l'aisance linguistique de l'amie; faire juste semblant de l'imiter afin de l'honorer. Être déjà perdu en français: copain/copine, camarade, compagnon, pote, frangin-e, *mon frère/ma sœur*, intime, ami-e d'enfance, collègue, coreligionnaire, petit-e ami-e, *sexfriend* et autres amitiés particulières (homosexuelles). Élargir: φιλία, *amicitia*, compérage religieux, amitié rituelle, don et contre-don des amis de *kula*.

Apprécier l'idée tibétaine, imprégnée de bouddhisme: དགེབཤེས *dge bshes* l'«ami vertueux», le «compagnon bénéfique» (au féminin, est-ce la même forme?). Noter une citation de Siegfried Kracauer, sublimant sa relation avec Theodor Adorno: «L'essence de l'amitié [...] est cette communauté d'idéal et d'opinion de deux êtres *libres et indépendants, reposant sur le développement conjoint des possibilités typiques.*» (2022: 78, soulignement de l'auteur). Ou encore Françoise Waquet qui met en avant que la «*science moderne*» valorise depuis Francis Bacon «*la bienveillance, la générosité, le dévouement au bien public ainsi que la philanthropia qui comporte à la fois ouverture à autrui et compréhension mutuelle*» (2015: 11). Monter vers les sommets théologiques ou philosophiques qui exaltent l'amitié authentique, l'amour universel. Être pris de vertige.

Revenir au réel, à d'autres réels. Partager le goût des analyses qui s'ancrent dans les faits observés. Explorer la condition humaine, ne pas se limiter aux idéologies. Garder en tête que les stupides, les méchants et les ignorants vivent des complicités égales aux nôtres. Avoir un sourire triste quand «l'amitié entre les peuples» masque des relations de domination. Craindre qu'un gangster de Chicago ou de Saint-Petersbourg me considère comme un ami... redevable.

Refuser de proposer une définition anhistorique: *de tout temps, l'amitié s'est caractérisée par...* Se rappeler les mouvements d'humeur de l'ami-e quand un-e étudiant-e présentait à l'oral son sujet d'examen par un *de tout temps*. Préférer penser que, à travers les langues, les époques, les situations sociales, les êtres humains inventent (ou non) des mots pour qualifier leurs relations, leur attribuent des valeurs, et que cela influence aussi leurs manières de vivre ces relations. Me demander si la caresse prodiguée à un chat, un perroquet, voire même une carpe (oui! au Jardin des plantes!) participe de l'idée que je me fais de l'amitié. Être ambigu sur ma définition de l'amitié, cesser de l'être pour en faire l'éloge. Comment témoigner sur l'amitié sans tomber dans la mythologie?

S'amuser des adultes qui poursuivent des questionnements d'adolescents: *un homme et une femme peuvent-ils être amis?* Entendre la légende des fraternités viriles, Gilgamesh et Enkidou, Achille et Patrocle, Montaigne et La Boétie, Tintin et Haddock, les Trois mousquetaires (qui étaient quatre). Ne pas (trop) théoriser, ne pas

mythifier, se contenter de vivre l'amitié. Reconnaître l'altérité de l'ami-e dans sa vie, son passé, son présent, son futur, son imaginaire, son genre... Mieux encore : reconnaître l'altérité de l'ami-e dans ses vies, ses passés, ses présents, ses futurs, ses imaginaires, ses genres ; le/la considérer comme son *alter ego*. N'être pas convaincu par l'écriture inclusive systématique avec point médian ou barre oblique ; la trouver idéale pour ce texte. Aimer loger en face d'un fronton proclamant « Aux grands hommes [*sic*], la patrie reconnaissante ». À Montaigne, associer Marie de Gournay qui en fut très proche, édita les *Essais* puis écrivit, en 1622, *L'égalité des hommes et des femmes*.

Recevoir l'ami-e chez soi. Préparer avec soin un repas. Relire Kropotkine qui cite un auteur de 1731 ayant vécu parmi ceux que l'on appelait alors des « sauvages » : « *Les cadeaux et les bons offices réciproques sont certainement un de leurs grands plaisirs.* » Croire aux vertus de l'entraide. Admirer les platanes et les noisetiers d'une coulée verte, marcher ensemble dans un parc. Conseiller des promenades dans les Préalpes fribourgeoises. Tenter de brancher l'ami-e sur le jazz, sans succès. S'amuser de fréquenter un restaurateur qui décore les assiettes avec un goût douteux. Héberger en urgence, à côté de la place de la Poste, l'ami qui se retrouve sans logement.

Rejoindre l'ami-e à des milliers de kilomètres. Lui offrir des chaussures en papier toutes colorées. Lui faire découvrir un petit bout de son propre pays. Photographier l'ami-e caressant les *puppies* d'un élevage de huskies. Se baigner, par moins 30 °C, dans les sources chaudes de la *Chena River*. Dormir avec ami-e, compagnon et enfants sous une yourte mongole au pays des marmottes ; craindre avoir ronflé trop fort ; avoir oublié toutes les fleurs qui s'épanouissaient à la Rambertia, en tout cas des édélweiss. Regretter ne pas avoir voyagé en Inde ou en Chine en sa compagnie. Promettre de se retrouver à La Chaux-de-Fonds. Imaginer qu'on pourrait dans le futur résider plus près l'un de l'autre.

Habiter chez l'ami-e en son absence. Aimer vivre chez l'ami-e en son absence. Chercher en vain un ustensile de cuisine. Feuilletter les livres de la bibliothèque du salon. Y dénicher un livre du père de l'ami-e. Arroser les plantes. Apprécier le silence. Dormir dans le lit de l'ami-e. S'étonner que l'ami-e laisse son journal intime sur sa table de

nuit; en parler plus tard avec l'ami·e; apprendre que c'est un album de photos. Contempler le chat de la maison se lover dans une faïence qui semble précieuse. S'interroger sur l'intensité de l'amour que l'on peut éprouver pour un chat. Donner à manger aux poissons rouges. Passer l'aspirateur avant de déposer la clé sous un pot de fleurs.

Jouer au loto. Retrouver des amies de loto (le trio Ellen-Alice-Thierry) au milieu de centaines de joueuses. Admettre que le féminin l'emporte sur le masculin. Trois, nonante, un tout seul. Étaler ses grigris, petit cochon en tête. Cinq. Quine! Rêver des paniers garnis d'autrefois. Treize. Double? Émotion! On reprend à la double quine! Observer, discuter, filmer, interviewer. Vingt-cinq. Double quine! C'est tout bon, on roule au carton! Concevoir une leçon d'ethnographie multimédia. L'appeler SELIN, Système d'E-Learning INductif. Inventer une pédagogie, échafauder une interface, écrire sur les concepts, monter les rushs. Désespérer de l'informaticien... Penser coup de sac et vide-sac. Glisser le carton presque gagnant sous les fesses. Soixante-neuf. Carton!

Lire les livres donnés par l'ami·e. Attendre un moment propice pour savourer leur lecture. Être ému par les *Fragments de vie* de Germaine Tillion; laisser une marque, page 77, sur «Les commandements du Parfait Petit Explorateur»; souligner au crayon le deuxième «Tout ce qui n'est pas indispensable nuit», le dernier «Choisissez les gens nobles et traitez-les noblement». S'indigner de ne pas avoir dépassé le premier chapitre de tel autre livre arrivé par la poste pour Noël 2020. Ne pas comprendre pourquoi. Recevoir les suggestions de lecture comme des offrandes. Vouloir écrire pour l'amie.

Discuter, dialoguer, converser, échanger. Dans le bureau de l'Institut d'ethnologie, sur la terrasse du MEN, au téléphone, sur WhatsApp, dans un café parisien. Préparer en distanciel une séance sur les traditions vivantes (suisses) pour un séminaire (français). Envisager les suites de SELIN. Ne pas se parler pendant des semaines, parfois des mois; ressentir le manque; reprendre comme si c'était hier. Évoquer les CFF, nos enfants, la Presse, ceux/celles qu'on aime/qui nous énervent, nos projets au moment de la retraite, des pensées intimes, des réactions superficielles. S'inquiéter du désordre du monde. Se retrouver dans les colères de Chomsky, nonante-quatre ans et toute sa tête. Réaliser que nos premières discussions remontent à il y a vingt-trois ans. Poursuivre la conversation.

Ne pouvoir tout dire. N'avoir pas retenu tous les témoignages d'amitié. Se confronter à la finitude.

Penser dans un même mouvement l'amitié, la vie et la mort. Être présent lors de l'agonie d'un ami. Le regarder dans les yeux. L'embrasser. Être bouleversé par son effort de chuchoter « merci » dans un dernier souffle. Se rappeler Lévi-Strauss, centenaire, regretter que tous ses vieux potes soient partis. Être égoïste en souhaitant mourir avant l'ami-e. Admirer l'amie qui se déplace de lieu en lieu en s'attachant à savourer chaque instant, chaque rencontre.

Entendre dans le silence qui sépare deux rencontres une subtile et tenace influence. Reconnaître l'ami-e par sa présence dans l'absence. Savoir que, dans la solitude, c'est, souvent et beaucoup, la beauté du monde et l'amitié des êtres qui m'ont aidé à vivre.

Remercier l'amie d'incarner l'amitié.

Références

- Gournay, M. de (1622). *Égalité des hommes et des femmes. À la Reyne*. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30529274x>.
- Kracauer, S. (2022). *Sur l'amitié. Et autres écrits*. (Introduction d'Enzo Traverso). Éditions La Tempête.
- Kropotkine, P. (1979). *L'Entr'aide. Un facteur d'évolution*. [traduit (1906) de l'anglais (1902, *Mutual Aid: A Factor of Evolution*) par Louise Guieysse-Bréal]. Réédition : préface de Francis Laveix. Les Éditions de l'Entr'aide.
- Montaigne, M. de (2007). *Les Essais*. (Reproduction du texte de l'édition posthume publiée en 1595 par Marie de Gournay). Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Tillion, G. (2000). *Fragments de vie*. (Textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov). Éditions du Seuil.
- Waquet, F. (2015). L'amitié : un mot faible, un contenu débordant. Enquête dans la République des Lettres (17^e-18^e siècles). *Topiques, Études satoriennes, Topoi Studies, Journal of the SATOR*, 1, 1-18. <https://doi.org/10.7202/1090079ar>.

Jean-Yves Pidoux

Esquisse d'ethnographie conjugale

Être

Ce texte explore la situation matrimoniale d'une ethnologue qui a écrit tant sur le matrimoine que sur le patrimoine. Rien de ce qui va suivre ne peut cependant être attesté scientifiquement. Aucune procédure permettant de valider des hypothèses, voire même d'accréditer la fidélité des descriptions effectuées, n'a été mise en œuvre. L'enquête est fondée sur deux informatrices¹, l'une n'ayant pas donné son consentement éclairé à la reprise de ses dires et n'étant même pas avertie que certains de ses propos allaient être cités, certaines de ses actions être décrites; pire encore, qu'elle était l'objet de cette réflexion. Le second informateur est l'auteur de ces lignes et il s'est évertué, non sans mal, à dissimuler ses agissements à son informatrice. Sa partialité est probable, car il va jusqu'à revendiquer l'attachement qui le lie à la première. En 2003, il lui a écrit un texto ainsi libellé « *Une chose ethnographiquement décisive, avec et malgré la fatigue: je réalise que j'aime intensément être amoureux de toi.* » Il reconnaît que ce

¹ L'auteur a décidé, à l'instar de l'université qui emploie son informatrice, de choisir le genre féminin comme genre par défaut. «Elles» renvoie ici aux deux personnes faisant partie du couple décrit ici.

message tumultueux fait un usage abusif des adverbes; et il avoue que les relations alléguées entre ethnographie, intensité, fatigue et amour sont opaques jusqu'à l'arbitraire. Les « mélanges », composition parfois improbable de textes scientifiques rédigés en l'honneur d'une personne méritante, reçoivent ici une contribution particulièrement incongrue.

*

Elle « est » son épouse. Elle « est » aussi, pour lui et pour bien d'autres, ethnologue, professeure, citoyenne, féministe, mère, fille, amie, collègue.

Le verbe « être » n'aide pas à penser. Elle « est » toutes ces identités, les compose, y échappe. En tant que femme, elle ne cesse pas d'être épouse, en tant qu'épouse elle ne cesse pas d'être femme, et féministe qui plus est, et ethnologue encore. Voilà qui promet quelques conciliabules avec un époux qui, longtemps magistrat, n'a jamais renoncé à être sociologue, avec un sociologue qui ne cesse pas d'être époux.

Tous les maris n'écrivent pas sur leur vie commune, et surtout pas pour les collègues, proches ou non, bienveillantes ou non, de leur conjointe. Ici, il tente d'écrire sur elle, d'une manière qui lui parle à elle, qui intéresse aussi d'autres, repérables ou inconnues. Toutes deux sont issues d'une génération et d'une sensibilité dont l'engagement a souligné que le privé est politique – cela du moins dans le contexte occidental et dans un mouvement historique héritier de l'avènement de la bourgeoisie puis des mouvements qui l'ont contestée. Reste à évoquer ce lien sans lorgner vers l'intime, mais en thématissant cette « relation séparée » entre public et privé.

Épisodes

Novembre, 17 h 30. Il entre dans un bâtiment qui abrite un ancien cinéma. Il vérifie s'il est à la bonne adresse auprès de la personne à l'entrée, qui confirme et lui indique que « Madame Ellen et le groupe des étudiants » sont à l'intérieur. Là, elle l'accueille en riant et l'informe que l'heure qu'elle lui avait donnée pour la partie officielle à laquelle il était convié était inexacte : la cérémonie d'ouverture des lieux n'est pas pour tout

de suite, mais se déroulera dans deux heures. En attendant, elle se tourne vers le groupe de jeunes gens qui sont assis avec elle, et elle indique en le désignant: «Voici ma meilleure moitié». Il esquisse une plaisanterie sur le fait qu'être une moitié n'est pas vraiment compensé par le fait qu'elle soit meilleure que l'autre, mais s'interrompt. C'est elle qui reprend la parole en lui présentant chaque membre du groupe par son prénom. Comme elle lui parle souvent de son travail, il connaît le contexte, à défaut des personnes, et peut s'intéresser à la conversation, poser des questions.

Juin, 19 heures. À leur arrivée à l'entrée d'un bâtiment historique, la porte s'ouvre automatiquement. À l'intérieur, elles sont accueillies par un huissier en uniforme, qui plaisante familièrement avec l'homme et salue avec déférence celle qui l'accompagne. Elles sont priées de passer à l'étage, où de nombreuses personnes sont déjà là. Il s'agit, avec leurs «pièces rapportées», de membres présents et passés de l'exécutif de la ville où il habite; il en fait partie et présente son épouse tous azimuts. Après l'apéritif, toutes et tous sont priés de passer à table: elles sont «placées» et se retrouvent avec des personnalités localement illustres qui lui sont, à lui, familières, mais qu'elle rencontre pour la première fois. Comme il lui parle souvent de son travail, elle connaît le contexte, à défaut des personnes, et peut s'intéresser à la conversation, poser des questions.

*

Ces deux situations montrent comment un couple apparaît à autrui. Dans leur cas, ces occasions sont plutôt rares: elles ne font que peu de choses sociales ensemble – d'ailleurs elles n'habitent pas la même ville. Leur existence commune est inscrite soit dans des cérémonies privées: invitations reçues et rendues (avec un déséquilibre entre les unes et les autres, et le sentiment maussien ou bourgeois de devoir davantage «rendre» ces invitations à l'avenir); soit dans des occasions universitaires pour ce qui la concerne, des parties officielles et réceptions lorsqu'il était à l'initiative de leur présence conjointe. Une ou deux fois, elles ont participé ensemble à une manifestation de rue; cette rareté témoigne des modalités bien différentes de leur engagement, alors qu'elles défendent les mêmes causes.

Soin

Leur dépendance au travail les unit et les sépare. Elle a compté, réprobatrice, les trop nombreuses heures hebdomadaires qu'il consacrait à sa fonction, mais il est sûr qu'elle travaille encore plus que lui. Le matin, elle veut qu'il s'éclipse pour se mettre à la besogne. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, toutes deux ont été en permanence hyperactives, infatigables et fatiguées. Leur sens du devoir peut être classé dans le haut de la fourchette, elles ne peuvent pas ne pas voir un impératif dans le privilège dont elles bénéficient. Dès leurs premiers échanges, il retrouve la trace de ce plaisir et de cet affolement : souhaiter en faire davantage, voir son travail comme une mission et constater que le temps à disposition ne suffira pas à accomplir tout ce que l'on s'est engagé à faire – ou tout ce que l'on estime associé à la charge que l'on remplit, par nomination ou par élection.

Elle pense cependant que toutes deux auraient dû apprendre à dire beaucoup plus de « non » lorsqu'elles sont sollicitées. Cela ne l'empêche pas d'échafauder de nouveaux projets, d'imaginer des partenariats, de solliciter des collaborations. Il se moque d'elle car, même dans les activités de loisirs, à peine a-t-elle échafaudé un plan qu'elle conçoit déjà des alternatives.

*

Là où sa disponibilité est inconditionnelle, c'est pour ses enfants. Son engagement de mère est crucial. Elle doute d'avoir fait juste, ou assez. Il n'a de cesse de lui dire qu'elle a été et est une bonne mère, mais ce compliment ne rend guère justice à la masse de travail, de temps, de responsabilités et d'émotions que la maternité implique. Le poids du « *care* » est lourd, mais ne pas le porter lui serait insupportable.

Et il y a les parents, qui vieillissent et vont mourir avant nous. La perspective est angoissante, surtout s'ils vivent outre-Atlantique. C'est son père à lui qui est mort le premier, toutefois, en Suisse. Il a eu la chance et la peine d'assister à sa mort, elle l'a réconforté et elles ont pu réaliser à quel point il est dur de perdre quelqu'un, affolant d'imaginer ne pas pouvoir veiller celles et ceux que l'on perd.

Institutions

Anthropologue des institutions, elle met la main à la pâte institutionnelle. D'abord et surtout, elle enseigne. Comme nombre de ses pairs, elle aime donner des cours tout en se réjouissant de la fin des semestres. Il ne l'a jamais vue faire, mais il sait, d'elle et d'autres sources, qu'elle pose des questions et aime qu'on lui en pose, qu'on la critique. Elle se donne des règles, dont la moins importante n'est pas de connaître le nom de ses étudiant-e-s. Son style pédagogique est volontiers défini comme « américain » ou « participatif » et elle affiche une aversion pour les cours *ex cathedra* dans lesquels, paraît-il, il excellait – encore une occasion de mettre en scène leurs différences.

Elle a été doyenne de sa faculté, présidente de l'Assemblée de l'Université, et membre de son Conseil: elle n'est pas du type mandarinale qu'indiffère l'insertion de l'université dans la cité. Elle s'engage dans la vie locale, trouve plaisir à connaître des personnes hors du sérail académique. Elle s'est aussi associée à des réseaux politiques plus étendus, en liant recherche universitaire et engagement citoyen: elle a contribué au grand débat sur la responsabilité des entreprises multinationales, à l'occasion d'une initiative populaire qui a échoué de justesse devant le corps électoral suisse. Et c'est par excellence l'engagement féministe qui lui donne l'occasion de croiser et de faire fructifier la connaissance et le militantisme.

Elle s'est engagée pour une famille syrienne réfugiée, à laquelle elle a prêté son appartement lors d'un congé sabbatique et que depuis elle accompagne fidèlement dans ses épreuves familiales et bureaucratiques; elle voit de près ce qu'est l'accueil dans un pays qui se prétend terre d'accueil mais s'acharne à le compliquer à l'extrême.

À travers ses enfants, elle a aussi expérimenté, jusqu'au désespoir, les pédagogies punitives de l'école publique, en particulier en début de scolarité. Elle en a fait une tribune dans un journal local, qui a connu un succès à la fois retentissant et mitigé auprès du corps enseignant, prompt à se considérer comme incompris. En dépit de son engagement à ne pas formuler de nouveaux plans, elle a transformé cette consternation en un nouveau projet: faire un film sur les pédagogies « *show and tell* »

des écoles élémentaires américaines qui, à l'opposé des humiliations infligées aux enfants rétifs aux normes scolaires suisses, valorisent – et peut-être survalorisent – l'attention à la parole des enfants.

*

Très pratiquement, il a bénéficié de sa connaissance de la bureaucratie, lorsqu'elle a négocié un passage compliqué à la frontière entre l'Argentine et le Chili ou l'obtention d'autorisations diverses avec des bureaucrates chinois soupçonneux. Il a admiré son obséquiosité de commande quand elle dut répondre à un très sévère « *immigration officer* » penché sur un passeport périmé.

A contrario, elle lui a reproché son incompetence institutionnelle, lorsqu'il a manifesté en termes vifs son impatience face à un douanier maniaque. Il rétorque qu'elle est pour sa part capable de plus de sérénité analytique face aux administrations lointaines qu'à l'égard de l'administration suisse, du fisc américain ou des si mal nommés « *help desks* » d'assurances ou d'entreprises de télécommunication. Il se rend compte qu'il a tort, et qu'une analyse de genre est ici plus adéquate: femme, elle se montre attentive à préserver les intérêts de ses proches, lorsqu'elle doit les défendre face à l'institution avec laquelle elle entre en relation; mais lorsqu'elle est seule en cause, elle ne craint pas la confrontation.

*

Lorsqu'il a été élu, il lui a demandé pardon: ce succès électoral n'était pas prévu et il imaginait, avec les caciques de son parti, s'acheminer vers une défaite honorable, après laquelle il aurait continué ses activités d'universitaire et de parlementaire. Elle l'avait cru et a répondu par un texto nocturne lorsqu'il a confirmé que sa vie professionnelle allait être chamboulée: « *Je suis encore fâchée* ». Ensuite elle a accompagné la passion qu'il a mise dans sa nouvelle fonction et l'intérêt qu'elle portait aux mécanismes de la politique locale et aux arcanes de l'économie énergétique. Elle y a trouvé un terrain d'observation pittoresque et de socialisation par procuration, qui lui a sans doute été utile lorsqu'elle a elle-même frayé avec les autorités communales et cantonales neuchâtelaises.

Politique

Elles exercent consciencieusement leurs «devoirs civiques». Elle se prononce lors des élections présidentielles et parlementaires dans son pays d'origine, vote à chaque occasion en Suisse, et se frotte à la politique locale. Elle s'est installée dans la «métropole horlogère» et a pour projet de fonder un nouveau parti, dont elle a déjà imaginé le nom : «parti interdépendantiste». Elle en parle ci et là, suscite un intérêt étonné, amusé, approbateur – même s'il est lesté d'avertissements devant les chances minimales de succès d'une telle entreprise.

Leurs conversations modulent sur une passion agacée pour la politique politicienne. Elle est moins lassée que lui par ce monde où les «personnalités» incarnent les pouvoirs, où les tactiques modèlent des habitus, des caractères et parfois des pathologies. Elle s'irrite au contraire face à ses prédictions (souvent vérifiées, hélas) sur les probables échecs des initiatives soumises au peuple suisse.

Mais toutes deux gardent un semblant d'espoir, et ne peuvent pas ne pas défendre la démocratie suisse, face à des amis américains persuadés qu'elle ouvre la voie aux votes réactionnaires – mais bien obligés de reconnaître que le bipartisme étasunien va encore plus mal que le multipartisme suisse, même lesté par la nécessité des doubles majorités et par les «alliances contre nature» entre opposants au changement.

*

L'élection de Barack Obama a symbolisé une étape importante du mouvement pour les droits civiques auquel ses parents avaient participé. Bien sûr, la mécanique électorale américaine a eu pour conséquence que le président n'a bénéficié que de deux ans pour mettre en œuvre les mesures de son programme, qu'il n'y est parvenu que partiellement, que le changement de majorité parlementaire l'a ensuite bloqué. En dépit des aspects toxiques du bilatéralisme, Obama incarnait une irruption de l'intelligence dans la politique et rendait nécessaire la recherche d'un équilibre entre le soutien et la critique – toutes nuances réduites à néant, depuis lors, dans la rhétorique politique américaine.

Pour protester contre l'élection de son successeur, elle a participé, avec des centaines de milliers d'autres femmes, à la Women's March on Washington, en 2017. L'abomination trumpienne a montré, de même que les résurgences d'extrême droite un peu partout dans le monde et les discours climatosceptiques, à quel point il est nécessaire que les liens entre pouvoir et connaissance se resserrent. Tout en sachant que le combat ne sera jamais fini, elles ne peuvent pas ne pas tabler sur le potentiel politique de la connaissance – sous réserve de considérer aussi le contexte de la science, le moment de son élaboration, le cadrage des thèmes de recherche, les circonstances de sa diffusion.

La différence est qu'elle pense depuis la science, et lui depuis la politique. Avec un zeste d'auto-ironie, elle s'est demandé une fois « comment changer le monde à travers une bonne anthropologie de la finance ». Il soulignera quant à lui que les administrations et les gouvernements – en tout cas au niveau local – sont souvent mieux informés des propositions scientifiques que ne le sont les médias alléchés par l'anodin, ou les instances parlementaires dont il abhorre les gesticulations et la volonté de ne pas savoir.

*

Elle s'impatiente, cependant. Que de fois ne lui a-t-elle pas dit qu'il « devrait » faire autrement, en tant que magistrat local ou membre de conseil d'administration – et que de fois n'a-t-il pas tenté de lui démontrer que les personnes au pouvoir n'en disposaient que de peu, face aux machineries de droit public ou privé.

Cette savante et ce politique incarnent et nuancent la distinction wébérienne entre éthique de la conviction et éthique de la responsabilité. Il a été voué, de par sa position d'élu dans un exécutif, à pratiquer un « art du possible ». Quant à elle, sa finesse d'analyse et ses exigences de cohérence lui faisaient mettre le doigt sur les évidentes contradictions de celui qui ne pouvait arbitrer qu'entre de mauvaises solutions. C'est avec conviction qu'il appliquait l'éthique de la responsabilité. Citoyenne intransigeante engagée dans les mouvements associatifs, féministes, c'est en toute responsabilité qu'elle se prononce en faveur de l'éthique de la conviction.

Incongru

Elle a écrit sur beaucoup de sujets, des marchés financiers aux chats (les félidés, pas les conversations virtuelles...), du matrimoine à la responsabilité sociale des entreprises, du travail du sexe à la justice de proximité. Elle s'inquiète d'apparaître comme n'ayant pas creusé un sillon thématique, du fait de la multiplicité de ses intérêts et de ses activités. Mais cette variété correspond à son intention de faire surgir l'anthropologie des situations sociales, sans plaquer à celles-ci des cadres théoriques lourdement consacrés par la tradition académique. L'éclectisme des thèmes qu'elle aborde va de pair avec une sorte de modestie théorique qui lui semble, à lui, du meilleur acabit : point n'est besoin d'échafauder des « cadres théoriques » hors-sol.

*

Cette diversité des intérêts doit aussi être liée au fait qu'elles ont toutes deux du goût pour une certaine agilité de l'intelligence. Sa famille l'a mise au contact de l'humour juif et de l'esprit français. Quant à lui, féru pendant ses études de romantisme ironique et d'École de Francfort, son goût pour la dialectique et l'hermétisme le conduit à user et abuser de paradoxes et d'oxymores.

Elles ne sont pas enclines au pathos. Par compréhension des règles de l'interaction ou par défense contre des épanchements émotionnels, elles préfèrent user de l'humour, particulièrement lors de leurs interventions en public. Plus exactement : elles sont incapables de ne pas être un tantinet railleuses.

Bien sûr, c'est une tactique éprouvée que de mettre les rieurs de son côté ; et bien sûr, les pires manuels de réussite managériale conseillent de commencer un discours par une plaisanterie. Mais elles s'étonnent que l'humour et la « distance de rôle » soient si peu pratiqués, alors qu'ils témoignent d'une capacité à échapper à ce que l'allemand, spéciste en l'occurrence, nomme « le sérieux animal ». Tout n'est pas démagogie ou pitrerie dans les prises de parole humoristiques devant des étudiantes, des collègues, des collaboratrices, des parlementaires. Faire preuve de cocasserie ou d'auto-ironie, lorsque l'on occupe une

position éminente – du moins relativement à son audience –, c'est afficher son estime pour l'intelligence d'autrui.

*

Se considérer soi-même avec humour est-il un signe de «sécurité ontologique»? Cette notion empruntée aux antipsychiatres a fait l'objet de longues discussions entre elles. Il est persuadé qu'elle en est dotée plus que lui et rapporte ce trait à leurs origines sociales respectives. Elle confirme parfois cette évaluation, mais le plus souvent la conteste – ne serait-ce que parce qu'il a fait une longue carrière politique après sa vie académique et que son aplomb face aux attaques subies est reconnu. Le fait qu'il soit parfois dépourvu de cette «sécurité» ne signifie pas qu'elle en est dotée. Il n'en reste pas moins qu'il la voit comme une personne remarquablement courageuse dans de nombreuses occasions où elle est intervenue publiquement.

Elles n'ont pas tranché la question de savoir si faire preuve d'humour en public se pose dans des termes différents selon qu'on est un homme ou une femme. L'humour semble accroître la légitimité de l'orateur masculin; il lui a écrit une fois un texto disant que «*ce qu'il y a de drôle avec les mâles alpha (lorsqu'on a un peu de légitimité statutaire), c'est qu'en étant drôle on leur fait croire qu'on est alpha*». *A contrario*, une femme prend-elle un risque de se discréditer lorsqu'elle fait preuve en public d'un humour qui est prise de distance d'avec elle-même? Ce risque existe, mais pour ce qui la concerne il n'est pas nécessairement avéré. Par exemple, il est convaincu que le discours drolatique qu'elle a tenu à l'occasion de la remise d'un prix neuchâtelois prestigieux à l'ancien directeur du Musée d'ethnographie a notablement renforcé sa propre légitimité locale.

*

Elles se moquent l'une de l'autre, c'est ainsi que leur couple fonctionne. Ce qui leur permet de ne presque jamais se disputer, c'est sûrement de ne pas habiter ensemble. Mais c'est aussi l'ironie flegmatique et la succession perpétuelle de marques d'empathie et d'apparent manque de compassion mutuelle. Lorsqu'elle lui écrit que l'un des textes qu'elle a commis est «*totalelement génial + totalement*

nul», il lui répondra évidemment : « *Tu es un peu plus géniale que nulle, si tu veux un avis impartial.* »

La sociologie élémentaire les rattrape vite, cependant : toutes deux bénéficient d'une forte légitimité, voire de prestige – qui explique à la fois leur sécurité et leur sentiment intermittent d'usurper leur renommée. Pour elle, cela se marque en particulier dans son refus de la logique d'excellence compétitive qui forme et déforme les institutions universitaires. Une des raisons de son exil hors de son pays d'origine – ou une justification à ce que cet exil ait perduré – réside dans son opposition à la course aux places prestigieuses, et à la manie américaine de réduire les gens aux universités où ils ont étudié.

Échanges

Très banalement, les technologies de la communication ont façonné leur relation. Elles se sont écrit des e-mails plus que des lettres, et leur couple a commencé à peu près au moment où émergeaient les textos ; elles en ont échangé des milliers. Cette communication quasi instantanée permet de dire l'amour, de préciser des horaires, d'offrir ou de solliciter une aide, et très rarement d'annoncer des nouvelles importantes. Les messages oscillent entre le « j'aime ma vie », et le « je déteste ce qui m'arrive ». Au début, les textos avaient une taille maximale, et c'était un enjeu de faire tenir un message en 160 caractères. Même s'il est possible désormais de s'épancher, elles tentent toujours la brièveté et, adeptes de l'écrit plutôt que des messages vocaux, apprécient l'immédiateté médiante de ce vecteur.

*

Avec une majorité de ces couples dotés de capital culturel, lecteurs de Simone de Beauvoir, soucieux de franchise mutuelle et pétris de bonnes intentions, elles partagent l'usage – qui n'est même pas affiché comme intentionnel – consistant à « tout se dire ». En d'autres termes : elles ont beaucoup de peine à ne pas se parler de tout ce qui leur arrive. Or, l'une des spécificités des fonctions qu'elles ont exercées est qu'elles disposaient souvent d'informations dont la faculté, l'administration,

l'entreprise ou les tribunaux affirmaient qu'elles étaient rigoureusement et strictement confidentielles. Elles ont donc parfois partagé des secrets qu'elles n'étaient pas censées divulguer. Elles n'ont jamais été prises en défaut, leur langue n'a jamais fourché devant des tiers. Aussi bien, elles ont relevé combien la définition du secret est temporelle: une information confidentielle finit par devenir publique, elle est vouée à le devenir – il convient juste de respecter des embargos.

Voyages

Au début de leur relation, il se moquait des ethnologues, qui, prétendait-il, exercent un métier de vacancières professionnelles – c'était sa manière de dire, bêtement, qu'il la jalousait d'avoir roulé sa bosse.

C'est de lui-même qu'il aurait dû se moquer, car c'est de ses vacances à lui qu'elles ont profité pour voyager ensemble. Elles ont tiré prétexte du fait qu'elle avait des doctorantes et des doctorants répartis sur la surface du globe, et qu'il était impératif qu'elle leur rende visite sur leur terrain. Elles sont donc allées au Chili, en Mauritanie, en Sibérie – et elle a fait plus encore, avec l'Érythrée, la Roumanie ou la Zambie, sans compter les écoles doctorales en Sicile ou en Indonésie.

Ce tourisme-là lui convient, au contraire des visites aux vieilles pierres de l'Antiquité, qu'elle a trouvées assez belles à Épidaure et opprimantes à Rome. Ce qu'elle aime, c'est voir des gens en situation, c'est croquer des relations, comprendre l'histoire et s'y engager. En témoignent ces quelques centaines de kilomètres sur les routes hivernales de Caroline du Nord, pour aller assister à un office ecclésiastique donné dans son église par le Reverend Barber. Elles se sont retrouvées, exotiques blanches parmi des fidèles noires, à écouter respectueusement une parole enflammée, fondée sur une foi qu'elles ne partagent pas. Cette parole inspire l'admirable Poor People's Campaign, qui a pris le relais du mouvement des droits civiques et qui accompagne celui pour lequel les vies noires comptent. Décidément, les personnes blanches et nanties, dont elles sont, n'ont pas fini de devoir affirmer leur soutien à la lutte pour l'égalité et la justice.

Union

Elles se sont connues à l'université où elles travaillaient toutes deux. À part cela, leur couple ne présente guère d'apparence endogamique. Quand il a annoncé leur relation naissante à une collègue commune, sociologue du travail et du genre, il s'est attiré l'appréciation : « *Tu as tiré le gros lot.* »

Avec sa référence aux jeux de hasard, la remarque semble peu sociologique. À la considérer de plus près cependant, elle est pertinente, y compris du point de vue des sciences sociales. Elle est américaine, vient d'une famille universitaire de la côte Est. Lui est suisse, fils d'une institutrice et d'un paysan devenu bûcheron, puis garde forestier. À ces origines sociales contrastées s'ajoutent des biographies spectaculairement différentes, même si elles ont fini par converger. Elle a habité tant à l'est qu'à l'ouest des États-Unis, elle a, comme enfant, suivi ses parents dans des séjours à Londres et à Paris, elle a vécu des années en Chine, elle s'est établie en Suisse à l'occasion de son premier mariage. Lui est né en Suisse, dans le canton de Vaud, y a habité toute sa vie. Il a étudié, puis travaillé dans la même faculté, vingt ans durant, avant d'être élu dans la ville vaudoise qui accueille cette université.

*

Elles sont « ensemble » depuis plus de vingt ans, se sont mariées douze ans après le début de leur relation. Il croit se souvenir que, lors d'une visite chez ses parents à elle, son futur beau-père lui aurait demandé, par plaisanterie, s'il ne voulait pas passer dans son bureau pour une discussion entre hommes à propos de sa fille. Lorsque, bien plus tard, il a évoqué ce moment, son beau-père a affirmé ne se souvenir de rien. Une autre narration familiale, mieux partagée, veut que ce soit sa fille à elle qui ait insisté pour qu'elles se marient. En tout cas, il a été ému aux larmes que sa belle-fille soit son témoin.

*

À chaque relecture de ce texte, il est tenté d'ajouter des histoires et des paragraphes. Il n'en fera rien et se contentera de conclure que

même les ethnologues reconnaîtront que, outre le fait d'assurer des schèmes patriarcaux ou des échanges entre groupes, le mariage repose sur l'hypothèse que les partenaires d'une union conjugale doivent apprendre à se vouloir mutuellement du bien.

Il semble bien qu'elles se veulent du bien.

Ola Söderström

L'albatros et la cage du canari

Le vol d'aythia marila

Il n'y a que le bruissement du vent dans les feuilles de bouleau, le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes. Puis un battement sur l'eau. De plus en plus rapide. Ce sont les ailes d'aythia marila, ou *bergand* (canard des montagnes), qui a son habitat dans les régions de forêt et de montagnes au nord de la Suède. Je suis assis à mon emplacement favori au bord de Rudtjärn, un petit lac (*tjärn* en suédois) sur l'île de Hemsön près de Härnösand.

Comme zone de décollage, Rudtjärn est un peu court pour aythia marila qui a besoin de plus de 50 mètres et, semble-t-il, pas mal d'efforts pour s'élever d'un petit mètre au-dessus de l'eau, avant d'entamer un virage serré à gauche. Aythia s'engage ensuite dans une série de cercles aux bords du lac, montant progressivement, puis redescendant à fleur d'eau et remontant encore. Lorsqu'aythia passe à chaque tour au-dessus de moi, il fait un bruit de boomerang. Le tour de manège d'aythia dure trois ou quatre minutes. Iel choisit ensuite le bon angle pour entamer son alacissage au milieu de Rudtjärn où aythia glisse sur le ventre, sur la même distance qu'iel a faite pour décoller. Arrêté-e, aythia cancanne alors trois fois, apparemment extrêmement satisfait-e de son tour de piste.

Deux jours plus tard, assis de façon très prévisible sur le même rocher, j'entends cette fois le bruit de deux boomerangs arriver de derrière au-dessus de moi. Cette fois-ci ce sont deux *bergänder*, qui volent en petite escadrille avant d'atterrir à la Esther Williams sur le lac. Le lendemain, au bord de Rudtärn, aythia n'est pas là et je suis captivé plutôt par le vol bien plus léger des libellules et par les têtards qui viennent gober des éléments presque invisibles à la surface du lac.

Ellen et moi avons parlé ces derniers temps de ce que nous ferons quand nous serons grand·e·s. Après l'Université. Nous sommes tombé·e·s d'accord sur le fait que nous prévoyons une autre vie corporelle que celle de grands singes claquemurés dans un bureau, les yeux rivés sur un écran et les doigts pianotant nerveusement sur un clavier. À Hemsön, avec aythia, je me prépare. Je me forme à un nouveau régime d'attention à ce que je connais pourtant depuis toujours. Je n'avais jamais prêté autant attention à ce qui semble être des facéties joyeuses des canards du coin. Je sais qu'Ellen fait de même, à sa manière. Au sens qu'elle anticipe aussi son âge adulte. Elle prévoit cette transition avec son habituel sens de l'engagement et de la décision. Et avec sans doute à l'esprit la même question de l'attention pour l'interdépendance du vivant, qu'il est encore plus intéressant de vivre que de lire chez Vinciane Despret, Bruno Latour, Philippe Descola ou Baptiste Morizot.

Mais avant l'âge adulte, nous avons partagé une longue adolescence universitaire, qui arrive bientôt à son terme. Pour l'une et l'autre.

Laissez-moi vous en dire quelques mots.

«Ellen Hertz»

La première fois que j'ai entendu le nom «Ellen Hertz», il était accompagné d'une cascade d'adjectifs laudatifs. Il devait y avoir «formidable», «exceptionnelle» et quelques autres termes que les Suissesses et les Suisses n'utilisent qu'avec une très grande modération. Donc, j'y ai prêté attention. Qui était donc Ellen Hertz? Ellen était alors depuis peu à l'Université de Neuchâtel. Je n'y étais pas encore.

La personne qui la décrivait avec gourmandise et admiration était anthropologue, mais n'était pas une collègue de son université. Elle parlait du vent nouveau qu'Ellen faisait souffler dans sa discipline et dans son Institut. Elle évoquait, plus encore que ses qualités scientifiques, ses capacités diplomatiques et institutionnelles. C'est cette facette de la personnalité d'Ellen que je vais tenter de décrire dans ce texte. Je le ferai en mobilisant un vocabulaire du faire. Puisque Ellen elle fait, et parfois, simplement, en disant.

Tisser

Lorsque l'on voit Ellen agir au sein des institutions, on la voit constamment tisser. Elle tisse des liens horizontaux entre membres d'un même niveau institutionnel (un institut, une faculté, une université, une discipline) et entre membres de mondes plus disparates (commune, canton, associations, entreprises et université). Son tissage a deux objectifs: le premier est de créer des collectifs bienveillants ou en tout cas pas trop belligérants. Son tissage permanent de liens permet à ces collectifs de fonctionner de façon à créer quelque chose d'intéressant plutôt qu'à passer leur temps à gérer des luttes intestines. Elle tisse donc avec le sens constant de l'intérêt commun, avec le souci aussi que chacun-e puisse ne pas perdre la face dans des moments de tension. Son second objectif de tisserande est de monter des projets originaux: en créant par exemple un nouveau cursus en ethnologie et biologie ou en ethnomusicologie. Elle tisse aussi constamment des liens avec le politique pour ancrer l'université dans son territoire. Aucun-e autre professeur-e de l'université ne connaît, je pense, autant de personnalités politiques régionales que cette États-Unienne de la côte Est.

Pour tisser ainsi inlassablement des liens avec autant de succès dans, entre et en dehors des institutions, il faut être équipé d'un habitus assez particulier. Ellen a hérité (quand même...) et bricolé (beaucoup) un habitus de tisserande d'une rare efficacité. Il est constitué d'un agencement très spécifique de composantes analytiques, corporelles et discursives. Du point de vue analytique, il faut dire d'abord qu'il est frappant de constater à quel point les universitaires sont

généralement peu doté-e-s de sens stratégique. Notre monde s'arrête souvent à nous..., à notre labo, à notre institut. Une faculté constitue généralement l'échelle maximale d'extension du domaine de la réflexion institutionnelle. Ellen fait exception : elle analyse finement, largement et à long terme toute situation institutionnelle. Elle a toujours en tête de grandes tapisseries. Cette rare faculté analytique et stratégique est articulée à une présentation du corps qui engage le lien. Ellen sourit, presque toujours, rit beaucoup, embrasse beaucoup, se dégage pour faire lien entre deux personnes qu'elle veut mettre en relation. Et puis, complétant cela, il y a la parole. Son sourire désarmant lui permet des énoncés très critiques, voire franchement vachards. Le tout avec un calme total. Et ça passe, presque toujours, alors que d'autres, avec les mêmes mots ou presque, créeraient une fatale montée en symétrie. Donc, elle fait, elle tisse, à la Tim Ingold, mais en ne contournant pas les sujets qui fâchent et la controverse. Elle pratique ainsi une diplomatie de haut vol qui n'aplatit pas le paysage institutionnel, mais assume aussi les différends.

En devenant adulte, Ellen laisse ainsi de nombreuses œuvres de tisserande : des tapisseries qui tiennent ensemble et, entre elles, de nombreuses institutions. Il va falloir en prendre soin sans les muséifier : en les ravaudant, en les changeant si nécessaire.

Orchestrer

Je ne sais pas si vous avez remarqué que, parmi les expressions circulantes à propos de la gestion d'une institution, il y a celle-ci : « *On ne dirige pas depuis la banquettes arrière.* » Je l'interprète généralement comme une position antiparlementaire : une injonction à se taire et à obéir. Mais prise positivement, elle signifie aussi que si l'on entend façonner une institution, il faut accepter des positions de pouvoir et exercer des responsabilités. Ellen n'est pas restée à cette noble et importante place qu'on trouve sur les banquettes arrière. Elle a été à de nombreuses reprises directrice de l'Institut d'ethnologie, elle a été doyenne de la Faculté des sciences humaines, présidente de l'Assemblée de l'Université, membre du Conseil de l'Université, membre du

Conseil suisse de la science et de la technologie, présidente de la Société suisse d'ethnologie... et j'en passe.

Dans ces positions, elle questionne, amène du changement, mais, surtout, elle orchestre. Elle utilise son habitus de tisserande dans des collectifs cette fois constitués, pour donner le ton, distribuer des rôles, organiser. Son aplomb serein tranche avec les modalités nerveuses, insécures et crispées avec lesquelles on exerce généralement des responsabilités en Helvétie. Ne doutant pas (en apparence du moins) de sa légitimité, elle orchestre des collectifs à nouveau pour qu'ils fonctionnent sur le mode de la bienveillance et de l'efficacité. Doyenne de faculté, fonction ingrate et compliquée où l'on prend la mesure des ego fragiles dont nous sommes constitué-e-s, elle est ainsi parvenue à tenir ensemble des collègues fondamentalement convaincu-e-s qu'elles ou qu'ils sont d'une tribu plus noble et importante que les autres. Elle est parvenue dans le même temps à gouverner une administration facultaire en écoutant ses membres et en quittant la position préférée d'un-e professeur-e d'université: le surplomb.

J'ai toujours pensé qu'Ellen a des capacités de gestion institutionnelle disproportionnées par rapport à la petite institution dans laquelle elle a travaillé. Même au rectorat, qu'elle n'a pas brigué alors que nous étions si nombreux à souhaiter la voir occuper le poste de rectrice, elle aurait semblé à l'étroit. Un peu comme un albatros dans la cage d'un canari.

Innover

Davantage encore que le tissage et l'orchestration, c'est l'innovation qui a caractérisé la longue adolescence universitaire d'Ellen. Je ne saurais compter ni conter les nombreux projets innovants qu'elle a entrepris en matière d'enseignement et de recherche. Mais je peux en évoquer deux parmi ceux que j'ai eu le plaisir de développer avec elle. Le premier est la création de la Maison d'analyse des processus sociaux (MAPS) en 2006. À ce moment-là, il s'agissait d'intégrer au sein de l'Université le Forum suisse d'études des migrations (FSM), l'important pôle de recherche et de documentation sur les migrations en Suisse. Plutôt que d'ajouter un institut et un silo de plus à l'Université, nous

avons choisi de créer à cette occasion une fédération d'instituts de sciences sociales, collaborant dans les domaines de l'enseignement, de la recherche et des relations avec les publics. Mobilisant, pour arrimer le FSM à l'Université, les débats d'alors dans les sciences sociales sur les mobilités comme caractéristiques centrales des sociétés contemporaines (le désormais oublié *mobility turn*), nous avons proposé de nous donner comme objet-frontière le thème des *circulations* (des personnes, des biens, et des connaissances) et de leurs *ancrages*. Cette idée simple a permis de tisser ensemble et d'orchestrer depuis des instituts qui jusque-là n'entretenaient que des relations épisodiques. Accessoirement, cela a permis de créer des postes et de donner des moyens et du poids aux sciences sociales au sein de l'Université de Neuchâtel et vis-à-vis de l'extérieur. Sans la créativité, l'aplomb et l'entregent d'Ellen, la MAPS n'aurait pas été créée et n'aurait pas fonctionné de cette manière depuis bientôt vingt ans: organisant un master commun, du co-enseignement, des recherches interdisciplinaires communes et de nombreuses publications interdisciplinaires. Ces pratiques sont devenues routinières et évidentes à l'Université de Neuchâtel, mais continuent à paraître curieuses et originales pour l'extérieur. La MAPS a depuis lors fonctionné comme incubatrice de nombreux autres projets dans lesquels Ellen a joué un rôle central.

Le second projet, c'est le Théâtre de la Connaissance. Sous ce titre générique, nous avons créé une série d'événements entre théâtre et sciences sociales. Le principe de ce Théâtre est d'utiliser le langage théâtral pour créer, à partir de questionnements, de résultats et de problématiques des sciences sociales, divers types d'effets auprès du public: l'intéressement, l'émotion, l'interrogation, la volonté de débattre, le changement. Le point de départ qui a aussi donné son ton au Théâtre de la Connaissance fut l'accueil à Neuchâtel de la pièce *Gaia Global Circus* de Pierre Daubigny et Bruno Latour en 2014. Nous étions alors au sein de la MAPS plusieurs à entretenir des liens d'amitié et de collaboration avec Bruno depuis de nombreuses années, dont en particulier Anne-Nelly Perret-Clermont. Nous avons donc décidé d'être les premiers à accueillir cette pièce. Bruno voulait, avec sa fille Chloé Latour et Frédérique Aït-Touati, expérimenter avec le théâtre de nouvelles modalités de communication. Cette expérimentation

trouvait son origine dans l'échec du discours scientifique à véritablement mobiliser le public et les politiques autour de l'urgence des questions relatives au réchauffement climatique et à la biodiversité. Bruno avait écrit une pièce qui théâtralement ne fonctionnait pas. Pierre Daubigny, un dramaturge, était donc parti des idées de Bruno pour écrire une pièce plus légère, drôle et simplement plus théâtrale : *Gaia Global Circus*. Ce n'était pas du théâtre scientifique, pédagogique et plombant, mais une pièce inventive, drôle et émouvante. Nous nous en sommes inspirés par la suite, confortés dans cette voie par quelques soirées passées ensemble dans des théâtres de Suisse romande à assister à du théâtre scientifique particulièrement assommant.

Ellen a décidé ensuite, indifférente à mon scepticisme, d'en faire une série. Le Théâtre de la Connaissance a ainsi connu depuis 2014 sept autres éditions et a développé un genre : celui d'un théâtre-forum d'un type particulier. En 2017, le projet «Territoire», monté par Ellen, a été décisif dans ce processus. Financé par le programme Agora du Fonds national suisse de la recherche scientifique, Territoire a permis d'impliquer un nombre important de collègues de la MAPS dans le montage de trois pièces inspirées de recherches sur lesquelles nous travaillions. La question commune du projet était celle des silos administratifs comme obstacle à l'innovation dans les politiques publiques. Pour développer et réaliser ce projet, Ellen est allée chercher un anthropologue-dramaturge très talentueux, Nicolas Yazgi, qui est depuis devenu un partenaire clé du Théâtre de la Connaissance. Ensemble, nous avons écrit pour Territoire trois pièces avec trois thématiques : l'énergie solaire, l'identité régionale et l'accès au logement pour des personnes vivant avec des problèmes de santé mentale. Ces thématiques ont été identifiées dans un atelier de la MAPS où nous avons choisi dans nos recherches des questions sur lesquelles une innovation sociale nous semblait nécessaire et possible. Chacune de ces brèves pièces (vingt à trente minutes) a d'abord été créée pour un public très restreint d'actrices et d'acteurs concerné-e-s. Par exemple, dans le cas du projet santé mentale, des responsables d'associations de patient-e-s, de services psychiatriques, des bailleurs privés et publics, des services sociaux. Chaque pièce était suivie d'un débat qui s'appuyait sur elle pour questionner et faire bouger les lignes des politiques publiques

concernées. Les trois pièces ont ensuite été partiellement réécrites et réunies par Nicolas Yazgi en une seule, plus longue, à destination d'un plus large public. Au terme des représentations de cette version longue, un débat était organisé pour échanger sur ces politiques publiques, sur leurs points communs, et sur leur évolution possible. Ces dernières années, nous avons pu observer la force de co-innovation de ce dispositif – impliquant universitaires, artistes, société civile et administration publique – mis en place par Ellen et développé depuis lors sur d'autres thématiques.

... et s'engager

Le point commun de ces arts de faire d'Ellen est une pratique de l'engagement qui vise à transformer l'université et le rôle des professeur·e·s. Je commentais un jour une conférence d'un anthropologue de Berkeley, qui avait été assez brillante, mais aussi très irritante parce que traversée d'un bout à l'autre par l'autoréférence à la petite tribu des anthropologues californiens et par l'autosatisfaction. À la fin de mon compte rendu, Ellen me dit : « *Ce sont précisément les raisons pour lesquelles j'ai quitté Berkeley* », où elle avait obtenu son doctorat en 1994.

Ellen a une vision forte et singulière de l'Université et du rôle de professeur·e. Elle est impatiente avec la pose académique et critique de ses codes qui sont passés au cours de sa carrière du patriarcat féodal au néolibéralisme (les deux n'étant pas incompatibles). Son profil n'est pas celui d'une collègue obnubilée par sa présence constante dans les grandes revues, son H-index et les longues listes de conférences dans les quelques instituts qui comptent. Elle s'amuse du fait que des collègues l'admirent parce qu'elle prend le temps de développer des projets qui ne s'inscrivent pas dans cette logique, avec le monde du théâtre par exemple. Comme si nous étions condamné·e·s à obéir aux injonctions du système universitaire néolibéral, alors que les professeur·e·s en Suisse ont beaucoup de liberté.

Si nous partageons la perspective heureuse de devenir bientôt enfin adulte, libéré·e du face-à-face avec l'écran, nous partageons aussi la

conviction que l'Université n'a pas d'autre choix que de se réinventer, de se débarrasser de l'obsession des *rankings*, de la compétition et du productivisme pour devenir une institution plus active dans les questions vives du contemporain: le désastre environnemental, les inégalités et la montée des autoritarismes. Pour cela, il faut créer des connexions entre des débats scientifiques internationaux et des situations et acteurs ancrés localement, pour informer et fertiliser mutuellement ces niveaux de pensée et d'action. Cette université de demain est celle qu'Ellen a préfigurée. Je sais qu'elle emploiera désormais ses facultés de tisserande, d'orchestratrice et d'innovatrice dans d'autres domaines; et qu'elle prendra aussi plus de temps avec les formes bigarrées du vivant.

Notices biographiques des auteur·e·s

David Bozzini est professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Fribourg. Il travaille sur des questions liées à la surveillance, l'autoritarisme et la sécurité. Après avoir mené des recherches en Érythrée et sur les mouvements sociaux en exil, il s'intéresse depuis quelques années à l'organisation sociale de la sécurité informatique et au *hacking*. Il a été doctorant d'Ellen Hertz et s'interroge encore sur les circonstances qui l'ont conduit à laisser sa directrice de thèse poireauter longuement en pleine nuit à son arrivée en Érythrée.

Julia Eckert is Professor for Social Anthropology at the University of Bern. She is interested in the transformation of institutions of responsibility and liability in law, in particular in changing understandings of transnational obligations. She has explored these questions in two fields, namely with regards to struggles over corporate responsibility in global capitalism, and in relation to asylum and migration law. In both cases, she has been seeking to understand the transformation of legal institutions of responsibility and obligation in world society. Her second field of research are contemporary contestations over democratic participation and citizenship. She is currently engaged in a research project that explores the transformation of Indian law in the context of the Hindu-nationalist project. Julia co-edits *Anthropological Theory*, believing in Anthropology as providing relevant theory to understand the human condition. Having missed out on studying with Ellen, Julia grabbed the opportunity to teach with her, and there, learning as much, became a great fan of Ellen's, her wit and humour, her intelligence and her commitment.

Professeure à l'Institut d'ethnologie, **Marion Fresia** travaille sur les politiques et pratiques de l'asile, avec des terrains en Afrique de l'Ouest et en Suisse. Elle s'intéresse aussi bien aux vécus des personnes

déplacées qu'au fonctionnement quotidien des bureaucraties de l'asile supposées les gérer. Plus récemment, elle a entamé des recherches sur les enjeux de justice sociale que posent les initiatives de « transition » écologique dans le Sud global. Lors d'un séjour à Ithaca, elle a été particulièrement touchée par l'accueil qu'Ellen lui a réservé dans sa ville natale, et attendrie de la découvrir dans sa relation intime à ses parents. Bien que socialisée au quotidien à son art de manier l'humour, elle continue à se demander quel message Ellen a bien voulu lui faire passer en lui offrant un « cyclope » en peluche pour la naissance de son premier fils.

Marc-Olivier Gonseth a été étudiant puis assistant à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel, période durant laquelle il a entrepris des recherches en Suisse, en France, aux Philippines et sur l'île de La Réunion. Collaborateur scientifique au Musée d'ethnographie de Neuchâtel entre 1978 et 1992 puis conservateur adjoint responsable des expositions de 1992 à 2006, il a repris la direction du MEN de 2006 à 2018 et s'est attelé à la rénovation complète du complexe. Amateur un brin compulsif de bandes dessinées, il faudra un jour qu'il rende à Ellen Hertz *Ding Dong Daddy From Dingburg* parce qu'il a l'impression que celle-ci le lui avait seulement prêté.

Florence Graezer Bideau est anthropologue, maître d'enseignement et de recherche au Collège des Humanités de l'EPFL. Ses travaux portent sur les liens entre la culture et le pouvoir, avec un accent particulier sur l'élaboration des politiques culturelles et patrimoniales, ainsi que sur la construction de la fabrique urbaine dans une perspective comparative entre la Chine, la Malaisie et la Suisse. De ses collaborations comme postdoctorante avec Ellen Hertz, elle retient avoir exploré les quartiers de Georgetown tout en découvrant la cuisine nyonya et s'être familiarisée avec les subtilités de la bureaucratie suisse. Elles partagent une passion contrariée pour les *Dou Miaor*, si difficiles à trouver par ici.

Now a retired "Titularprofessor" of Social Anthropology at the University of Zürich, **Heinz Käufeler** has collaborated with Ellen Hertz in the Swiss Graduate Programme in Anthropology from its inception in 2003 to his retirement in 2018, a collaboration which he

found highly enjoyable and rewarding (witness his contribution to this volume). Apart from the quest for Hilarious Anthropology, his research focus were the Middle East, in particular Turkey, political anthropology and social movements. He is still puzzled by the mysteries of modernity and keeps pondering the conundrum of secularization.

Olivia Killias est maîtresse d'enseignement et de recherche en anthropologie à l'Université de Zurich. Ayant travaillé en Indonésie, en Malaisie et aux Pays-Bas, elle s'intéresse notamment à l'anthropologie (politique) de la migration et à la thématique du *care*, et explore actuellement des questions de mémoire coloniale à partir d'un terrain dans une maison de retraite médicalisée. Elle a été étudiante puis doctorante d'Ellen Hertz et est encore un peu embarrassée d'avoir, jeune doctorante, pris à la lettre le délire de sa codirectrice de thèse de porter une perruque aux longs cheveux blonds pour son investissement en tant que première femme doyenne de la Faculté des lettres à l'Unine – et de lui en avoir offert une...

Professeure en travail social à la Haute École de Suisse occidentale, à Genève (HES-SO), **Anne Lavanchy** s'intéresse à l'exercice du pouvoir bureaucratique ainsi qu'aux privilèges et aux discriminations multiples qui en découlent. À partir de terrains menés en Suisse et dans divers pays d'Amérique latine, elle travaille sur les inégalités structurelles au prisme des imaginaires nationaux et de leur traduction administrative. De son parcours doctoral sous la houlette d'Ellen, elle retient surtout qu'une bonne thèse est avant tout une thèse achevée, et que recevoir sa directrice (et son compagnon) sur «son» terrain est une intense source de sentiment d'imposture.

Stefan Leins est professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Berne. Il mène des recherches sur le commerce des matières premières, les chaînes d'approvisionnement, les marchés financiers et le rôle social de l'expertise économique. Il a été doctorant d'Ellen Hertz et son collaborateur dans divers projets et ateliers sur l'anthropologie de la finance. En 2017, ils se sont rendus ensemble en Zambie dans le cadre du projet «*Valueworks: Effects of financialization along the copper value chains*», où il a pu apprendre beaucoup en observant l'ethnographe Ellen Hertz en action.

Marylène Lieber est sociologue, professeure en études genre à l'Université de Genève. Ses travaux portent principalement sur la politisation et la prise en charge des violences de genre, ainsi que sur les dynamiques genrées des espaces et des mobilités. De son adolescence académique comme postdoctorante chez Ellen Hertz, elle retient avoir arpenté les rues de Taipei, Hong Kong et Neuchâtel; avoir été initiée aux saveurs incontournables des *Liu Shao Bao*; et avoir appris le soulagement que procurent les listes de ce qui n'est – et ne sera pas – fait. Elle partage avec Ellen une passion contrariante pour le *jello* importé directement des États-Unis.

Angela Lindt is associated researcher at the Institute of Social Anthropology, University of Bern in Switzerland, where she completed her PhD in 2020. Her research focuses on the judicialization of mining conflicts in Peru and on the use of law by transnational mining corporations, protest movements, and state actors. Together with Ellen Hertz, she has designed a research project on CSR professionals in Switzerland, on their training and their values. Since 2022, she has been working as Head of Development and Climate Policy at Caritas Switzerland.

Hélène Martin est professeure à la Haute École de travail social, Lausanne (HES-SO). Elle a réalisé sa thèse, qui a porté sur les aménagements de la tradition dans le cas de l'entrepreneuriat féminin au Maroc, sous la direction d'Ellen Hertz. Elle a ensuite conduit différentes recherches dans le champ du genre et de la sexualité et, plus récemment, sur les expériences de sans-abrisme analysées à l'intersection des rapports de genre, de classe et de colonialité. Parmi ses publications, les articles qu'elle a rédigés avec Ellen Hertz ont été pour elle des grandes expériences, pleines de surprises, de plaisir et d'enseignements.

Jean-Yves Pidoux est sociologue de formation. Il a rédigé une thèse sur les théories théâtrales de l'acteur, et a enseigné à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne pendant une vingtaine d'années. Il a ensuite été élu à la Municipalité de Lausanne, et a dirigé les Services industriels durant trois législatures, passant ainsi de la scène à la tribune, des didascalies aux kilowattheures. À peine entamé le troisième millénaire, il a rencontré Ellen Hertz, qu'il a fini par épouser (et réciproquement). Réussir à lui cacher pendant des mois

qu'il écrivait un texte à son propos s'est avéré un exercice astreignant, appelé à rester unique.

Yvan Schulz obtained his PhD in social and cultural anthropology in 2018 from the University of Neuchâtel, defending a thesis on the modernisation of waste electrical and electronic equipment recycling systems in the People's Republic of China. He later worked as a postdoctoral researcher at the University of Oxford and as a lecturer at the University of Fribourg. Since 2021, he has been advocating for a responsible sourcing of raw materials, especially gold, as programme officer at SWISSAID, a civil society organisation.

Helen F. Siu is a Professor of Anthropology at Yale University. She started her friendship with Ellen in 1982 when Ellen was an undergraduate and Siu was a junior professor. Their collaboration has spanned decades. Siu is known for her ethnographic fieldwork in Southern China, exploring agrarian change, the nature of the socialist state, rural-urban interface, inter-Asian connections, China-Africa encounters, popular culture, and new political space in Hong Kong. She has served funding and research assessment committees in the United States, Europe, and Asia, and is the founding director of the Hong Kong Institute for the Humanities and Social Sciences at the University of Hong Kong.

Ola Söderström est professeur de géographie sociale et culturelle à l'Université de Neuchâtel. Ses recherches récentes portent sur la géographie urbaine de la santé mentale et la mobilisation du numérique par les actrices et acteurs des dynamiques urbaines. Il est collègue, contemporain, co-entrepreneur de projets résolument déraisonnables et cousin à plaisanterie d'Ellen Hertz depuis vingt ans.

Directeur de recherche au CNRS (Paris), **Thierry Wendling** a travaillé à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel de 1998 à 2008. Il s'intéresse, en anthropologue, aux jeux, à l'épistémologie, à la complexité du monde et des êtres qui le peuplent. Ellen et lui ont, avec Alice Sala, écumé les salles de loto des cantons de Neuchâtel et de Fribourg (mais sans jamais remporter le gros lot). Lors de séjours d'Ellen en Amérique, en Chine ou ailleurs, il lui est arrivé de veiller à l'alimentation et au bien-être des chats chez qui Ellen a le privilège de vivre.

Table des matières

Anne Lavanchy, Olivia Killias, Marion Fresia et David Bozzini <i>L'art de l'engagement</i>	9
Julia Eckert <i>Some Thoughts on Commitments as Responses and Promises</i>	33
Yvan Schulz, Angela Lindt <i>The Rocky Path of the Engaged Anthropologist: Ellen Hertz on CSR and Corporate Accountability</i>	47
Stefan Leins <i>Money Rules the World, but How? Debating Power in the Anthropological Work on Finance</i>	65
Heinz Käufeler <i>The "Hilarious Turn" in Modern Anthropology: Recollections of a Professional Joking Relationship</i>	77
Helen F. Siu <i>Shared Commitments: A Note on Engaging with Ellen Hertz for Forty Years</i>	83
Marc-Olivier Gonseth <i>« Là-haut sur la colline » : une vision des liens entre le Musée d'ethnographie de Neuchâtel et l'Institut d'ethnologie de l'Université</i>	89
Florence Graezer Bideau et Marylène Lieber <i>S'engager et transmettre en féministe: pour une éthique du care à l'université</i>	109

Hélène Martin	
<i>Apprendre l'anthropologie, le féminisme et l'amitié</i>	127
Thierry Wendling	
<i>Cultiver l'amitié</i>	137
Jean-Yves Pidoux	
<i>Esquisse d'ethnographie conjugale</i>	145
Ola Söderström	
<i>L'albatros et la cage du canari</i>	159
Notices biographiques des auteur·e·s	169

Achévé d'imprimer

en juin 2024

Pour le compte des Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Responsable de production : Sandra Lena

Qu'est-ce que l'engagement en anthropologie? Comment s'engage-t-on aujourd'hui? En s'appuyant sur le parcours de notre collègue et amie Ellen Hertz, cet ouvrage souhaite renouveler la réflexion sur ces questions. Il montre l'intérêt de penser l'engagement de manière élargie, non seulement comme un souci de rendre la recherche pertinente et accessible à un large public, mais aussi comme une responsabilité exercée au quotidien au sein des institutions académiques et au-delà. Si Ellen Hertz s'est engagée par ses choix de recherche centrés sur l'analyse du pouvoir, sa trajectoire est aussi faite d'engagements *a priori* plus ordinaires – pédagogiques, diplomatiques, relationnels et amicaux, de mentoring et d'encadrement – la plupart du temps absents des débats sur le sujet.

S'inspirant de cette trajectoire, onze contributions nous invitent à explorer et à valoriser la diversité des manières de s'engager, loin d'une science uniquement motivée par la course aux publications. L'engagement s'y dessine comme un art aux facettes multiples, qui se déploie tant à partir de positions prestigieuses d'autorité et d'expertise, que dans des activités académiques et administratives peu visibles, voire ingrates. Un art qui repose sur l'indignation tout comme sur l'humour, la légèreté, la *care* et l'amitié, mais qui souvent suppose une disponibilité totale dont les coûts et les limites sont également abordés dans l'ouvrage.

ISBN : 978-2-88930-611-4



9 782889 306114